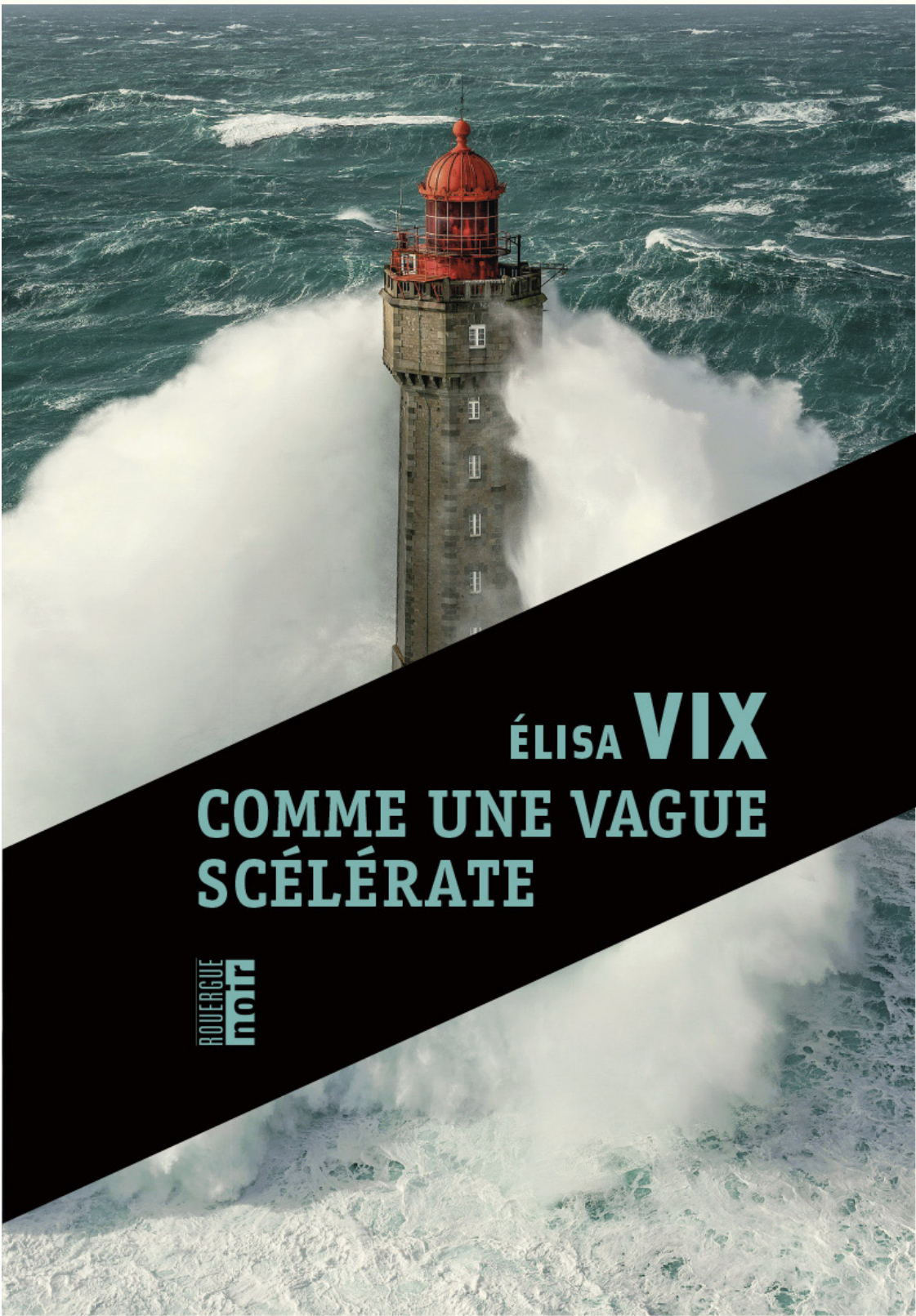




ÉLISA **VIX**
**COMME UNE VAGUE
SCÉLÉRATE**

ROUERGUE
noir

OceanofPDF.com

Présentation

Dès qu'il l'a vue, Lancelot est tombé amoureux de Rose. Et depuis deux ans, ils vivaient un bonheur parfait en Martinique, l'île natale du jeune homme. Mais Rose a été frappée par une leucémie, si grave que seule une greffe de moelle osseuse paraît pouvoir la sauver. Or, depuis le décès brutal de sa mère, elle n'a plus que son père, qui a amarré aux Antilles le bateau avec lequel il court le monde depuis plus de vingt ans. Il accepte de faire un test pour mesurer sa compatibilité avec Rose. Lorsque les résultats tombent, c'est la stupeur pour le jeune couple : David Normand n'est pas le père biologique de Rose. Et il disparaît en ne laissant en tout et pour tout qu'une carte du Finistère, où l'île d'Ouessant est marquée d'une croix rouge et de quelques mots sibyllins : « Là où tout a commencé. » Lancelot s'envole pour la Bretagne dans l'espoir fou de retrouver le vrai père de Rose... Dans ce roman dont l'épicentre est une île de naufrageurs entourée de récifs, Élisabeth Vix tient son lecteur en haleine autour des destins de quatre femmes marquées par la tragédie. Et c'est un à un qu'il faudra arracher ses secrets à la famille de Rose...

Née en 1967, Élisabeth Vix a publié plusieurs romans aux éditions du Rouergue, dont *Ubac* (2016) et *Assassins d'avant* (2017). En 2020, elle a reçu le prix Amila-Meckert pour *Elle le gibier*.

De la même autrice, chez le même éditeur

La Nuit de l'accident, 2012 (prix Anguille sous roche 2012)

L'Hexamètre de Quintilien, 2014

Ubac, 2016, Rouergue en poche, 2019

Assassins d'avant, 2017

Elle le gibier, 2019 (prix Amila-Meckert 2020)

Série Thierry Sauvage

Rosa mortalis, 2013

Le Massacre des faux-bourbons, 2015

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Mathieu Rivrin - Photographies

© Éditions du Rouergue, 2022

www.lerouergue.com

OceanofPDF.com

Élisa Vix

COMME UNE VAGUE
SCÉLÉRATE

roman

ROUERGUE
noir

OceanofPDF.com

PARTIE I • LE LIVRE DE ROSE

OceanofPDF.com

2019

I

Au réveil, la douleur était devenue aussi familière que le chuintement des vagues sur le sable blanc. Certains jours, elle était là d'emblée, explosant dans son cerveau avant même qu'il ouvre les yeux. Parfois, elle restait tapie, surgissant au bout de quelques secondes, le temps que son esprit s'ébroue, se débarrasse de sa gangue de sommeil et reprenne pied dans la réalité. Il chérissait ces secondes d'oubli, ce bref moment où la conscience émerge à peine. Pendant quelques secondes, une minute à peine, Rose respirait doucement à côté de lui, blanche sur le drap blanc, comme surexposée dans la lumière déjà crue du soleil des Antilles. Ses doigts cherchaient à tâtons la chaleur de son corps. Il aimait poser sa main d'un noir profond à plat sur le ventre si pâle de Rose, la regarder se soulever doucement au rythme de sa respiration et sentir, sous la pulpe de ses doigts, le grain doux de la peau de sa compagne. Sa bouche esquissait un sourire, qui virait au rictus. Soudain, il se souvenait. C'était une gifle imprévisible et imméritée. Comme une punition injuste pour avoir volé quelques instants de bonheur passé. Et la douleur étreignait sa poitrine. Il se rappelait que rien ne serait plus jamais comme avant. Même s'il restait de l'espoir, un espoir ténu, entêtant et dangereux.

Avant de rencontrer Rose, Lancelot s'efforçait en toutes circonstances d'imaginer le pire. Même lors des moments heureux, il ébauchait dans son esprit les scénarios les plus sombres. Ainsi, croyait-il, le malheur n'aurait pas prise sur lui. Puisqu'il avait déjà tout vécu mille fois dans sa tête. Enterré sa mère mille fois lorsqu'elle rentrait tard le soir et qu'il veillait seul, les yeux grands ouverts dans le noir. Crashé mille avions dans les eaux profondes de l'Atlantique, des centaines d'autos sur les routes tortueuses du nord de l'île. Souffert de mille maux, contracté cent virus fatals, rencontré autant de bêtes venimeuses. Imaginer toujours le pire, souffler quand il n'arrivait pas.

C'était sa manière à lui de tenir la mort à distance. L'amour l'avait rendu idiot, il était devenu un imbécile heureux, stupide et inconscient. Il avait baissé la garde, il s'était laissé aller. Le sourire de Rose l'avait anesthésié. Il avait permis à la grande faucheuse d'approcher trop près. Beaucoup trop près. C'était sa faute si le malheur les avait rattrapés.

Lancelot s'assit sur le bord du lit et prit sa tête entre ses mains. Dehors le soleil était déjà haut au-dessus de l'horizon. Il s'endormait tard, se réveillait dans la nuit puis replongeait au petit matin. S'éveillait la langue sèche, les yeux gonflés, les membres lourds et fatigués dans la maisonnette de planches et de tôles. La maison du bonheur comme l'appelait Rose, mais à présent, où qu'il pose le regard, il ne voyait plus que désastre et amertume.

Il se leva enfin, sortit de la chambre et appuya sur le bouton de la cafetière pour réchauffer un liquide marronnasse vieux de plusieurs jours. Il sortit un bol ébréché et une boîte de céréales dans laquelle il piocha quelques flocons mous qu'il porta directement à ses lèvres. Il versa un peu de café tiède dans le bol et sortit sur la terrasse en bois. Adossé au poteau à la peinture bleu ciel écaillée, il avala une gorgée en grimaçant.

L'Anse à l'Âne s'étendait à ses pieds avec sa plage bordée de cocotiers, ses eaux limpides, et, au loin, Fort-de-France et la montagne Pelée. Ce décor de carte postale faisait la joie des touristes. Seuls les locaux connaissaient l'autre visage de l'île ; celui du vent furieux qui couchait les arbres, balayait les maisons et charriait des torrents de boue, semant la désolation au paradis. Le bonheur était fragile. Les Martiniquais avaient appris à se prémunir des ouragans, mais comment se protéger de la maladie ?

Aujourd'hui, une brise tiède chahutait doucement les ramures des palmiers, caressait la peau sombre du jeune homme, tandis que le ponton se laissait bercer par les vaguelettes. La navette fluviale avait déjà commencé ses rotations vers la plus grande ville de l'île. Lancelot l'empruntait chaque matin pour se rendre à l'hôpital. Il pensa qu'après il irait chez sa mère. Il devrait passer au journal aussi, il n'y avait pas fait acte de présence depuis plusieurs jours.

Il entra dans la maisonnette, déposa son bol dans l'évier puis attrapa son bermuda en jean qui traînait par terre avec ses baskets fatigués. Il l'enfila par-dessus son caleçon. Dans la commode, il saisit le premier T-shirt de la pile. Devant le miroir de la salle d'eau, il contempla son visage comme s'il s'agissait de celui d'un inconnu. Il se lava les dents en vitesse, cracha sur la faïence blanche. Il se redressa et caressa ses joues rugueuses. Il haussa les épaules. Il se raserait un autre jour.

*

Firmine prit place dans la cuisine étriquée de son F2 et sourit en déchiffrant le laconique SMS. Elle rajusta son peignoir fleuri tout en calant son popotin sur le tabouret bancal. « 13 heures » affichait l'écran de son portable. Lancelot ne s'embarrassait jamais de fioritures avec elle. Cela

n'était pas nécessaire. Leur relation était si paisible, si évidente, qu'il n'était pas besoin de précautions. Les années de vie à deux les avaient soudés par un lien lâche mais solide. Un cordon ombilical de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres. Lorsque Firmine pensait à son fils, une bouffée de contentement l'envahissait. Voir son enfant devenir un homme accompli, quoi de plus satisfaisant ? Ses amies lui enviaient ce fils idéal. Ça n'avait pas toujours été le cas. Elle-même avait dû se faire à ses bizarreries, ses particularités.

Firmine versa le café réchauffé dans un mug et alluma sa première cigarette de la journée.

Dehors le fracas d'un avion de ligne fit taire les perruches bavardes. Elle tourna son regard par la fenêtre, vers l'ombre menaçante de la montagne Pelée.

Cela avait commencé par la couleur de sa peau. Firmine s'enorgueillissait d'yeux bleus très clairs et d'une peau café au lait somptueuse. Son petit ami de l'époque, un Haïtien qui avait pris la poudre d'escampette à l'annonce de sa grossesse, était lui-même pourvu d'un épiderme café noisette du plus bel effet (en bonne serveuse de bar, Firmine maniait volontiers la métaphore de comptoir). Quelle n'avait pas été sa stupéfaction lorsque les mélanocytes du petit Lancelot s'étaient mis à fonctionner à toute allure, transformant son bébé moka en un véritable expresso. Et ça ne s'était pas arrangé avec les années, plus Lancelot courait à moitié nu sous le soleil de Martinique plus il noircissait. La crème solaire dont elle le tartinait n'y pouvait rien. La peau de son fils unique prit une teinte mate de bois brûlé, d'un noir si profond que même la nuit faisait pâle figure à côté.

Firmine dut se rendre à l'évidence ; la peau d'ébène de Lancelot ne devait rien aux gènes du Haïtien pleutre. C'est la montagne Pelée qui l'avait engrossée. Du moins, c'est ce qu'elle racontait autour d'elle pour faire taire les ragots d'une pirouette. Et ce que répétait à l'envi le petit Lancelot,

complice involontaire de son inconséquente génitrice. Comment avouer que le père de son unique rejeton était un inconnu avec qui elle avait fait l'amour complètement saoule sur la plage du Diamant ?

Une soirée arrosée, des musiques lascives, une nuit chaude et électrique... Elles s'étaient rendues à cette fête entre copines, bien décidées à s'amuser comme des folles. À peine soixante ans à elles trois. Le rhum coulait à flot et les hommes excités frottaient leur pubis contre le sien. À l'époque, elle n'avait pas ce petit corps replet, et ses yeux clairs comme de l'eau affolaient les garçons. À travers la brume de ses souvenirs, elle ne se rappelait plus grand-chose, à part s'être retrouvée allongée sur la plage avec cette montagne noire qui tanguait sur elle. Ça avait été doux, et lent, et la peau de l'homme était si sombre qu'elle avait l'impression de faire l'amour avec la nuit.

Quand elle s'était réveillée au petit matin, étendue sur le sable frais, il avait disparu, comme un rêve.

L'enfance de Lancelot n'avait été qu'une succession de surprises. À deux ans, il parlait couramment français et créole. À cinq ans, il avait appris à lire seul avec le programme télé. Elle l'avait inscrit à la bibliothèque municipale où il restait des heures assis sur un pouf, le front ridé par la concentration, le souffle court. À neuf ans, *Les Trois Mousquetaires* devint son livre de chevet. Firmine exhala une bouffée de tabac blond. Elle avait eu du mal à se faire à cet enfant placide. Si perspicace pourtant. Si fin qu'il comprenait sans avoir besoin d'explications. Un enfant singulier, solitaire, qui préférait les livres aux ballons, le silence des salles de classe à la clameur des cours de récréation. Mais elle avait accepté cet enfant différent, elle avait relevé le menton lorsque les autres mères raillaient ses genoux cagneux et son amour des livres. Parfois, en privé, elle s'agaçait de ses lectures. Qu'avait-il donc à faire de tous ces Dumas, Zola ou Corneille ? Qu'avaient en commun ces écrivains blancs d'un autre âge avec un petit Martiniquais du Lamentin,

noir comme la suie ? Lancelot posait son livre sur ses cuisses menues et lui faisait remarquer, non sans malice, qu'elle lui avait bien donné le nom d'un chevalier français du ^{xii}^e siècle et que le père d'Alexandre Dumas était métis tout comme elle... Elle rétorquait, faussement fâchée, qu'il était aussi blanc dedans que noir dehors. Lancelot replongeait dans son roman. Qu'importe la couleur, expliquait-il, j'aime d'Artagnan parce qu'il est brave et Athos parce qu'il est triste.

Lancelot avait grandi. Il l'avait dépassée d'une tête, puis de deux. Sans qu'il ne se soit jamais adonné à aucun sport, ses muscles s'étaient développés, avaient grossi, roulant sous la peau sombre comme ceux d'un fauve. Personne ne s'était plus moqué de ses genoux cagneux. Firmine avait guetté l'éruption. Un gamin si facile, forcément il allait lui en faire baver à l'adolescence. Une crise monumentale. À faire passer l'explosion de la montagne Pelée pour un misérable rot. Mais rien n'était venu. Lancelot demeurait égal à lui-même, gentil, serviable, avide d'apprendre. Les quatre cents coups, l'alcool, les bagarres, ce n'était pas pour lui. Les tentations ne le tentaient guère, les provocations glissaient sur sa peau noire comme la pluie chaude de Fort-de-France. Quand ses yeux sombres quittaient les pages de ses livres ou l'écran de son ordinateur et se posaient sur Firmine ou sur l'arc gracieux d'un cocotier courbé par les alizés, ils luisaient toujours du même éclat pacifique. La colère lui était un sentiment étranger. Et alors que les gamins de son âge vendaient du shit en bas de l'immeuble, Lancelot était parti étudier à La Sorbonne. Firmine s'était pavanée comme une reine pendant les deux années d'études de son intellectuel de fils à Paris. Son master de journalisme en poche, Lancelot était rentré et s'était fait engager par un journal local pour lequel il avait déjà collaboré en tant que pigiste. Il aurait sans doute pu faire une belle carrière sur le continent, mais, comme beaucoup d'Antillais, Lancelot n'avait pas aimé la capitale, son horizon barré, ses habitants stressés.

Firmine l'avait cuisiné pendant des mois sur son séjour à Paris, en vain. Pas la moindre anecdote à se mettre sous la dent, pas le début d'une amourette. Elle suspectait son solitaire de fils d'avoir passé tout son temps à la bibliothèque universitaire à propos de laquelle il ne tarissait pas d'éloges. Firmine commençait à désespérer de devenir jamais grand-mère. Non pas qu'elle raffolât des marmots, mais quoi, toutes ses amies étaient déjà Gran Mé.

Lancelot avait rencontré Rose lors d'un reportage à la Maison de la Canne. Elle y organisait visites et animations. Aussi blanche qu'il était noir. Firmine avait un peu tiqué puis s'était consolée, au moins aurait-elle des petits enfants de la bonne couleur.

Il fallait reconnaître que Rose s'était révélée un choix judicieux. Les deux faisaient vraiment la paire. Bientôt, il n'y avait plus eu que Lancelot et Rose. Rose et Lancelot. Un yin-yang humain. Firmine n'en avait pas pris ombrage, bien au contraire, sa fierté redoubla. Même dans son couple, son fils se révélait parfait.

Firmine écrasa son mégot dans le coquillage qui lui tenait lieu de cendrier et envoya « OK » en se demandant si elle avait de quoi faire une purée d'ignames.

Un avion zébra de sa traînée blanche le carré bleu de sa fenêtre. Firmine n'était pas allée visiter Rose à l'hôpital. D'abord, seule la famille proche était admise pendant la chimio, et puis, elle lui en voulait un peu à cette gamine, de gâcher le tableau. Et de faire souffrir son Lancelot.

*

Le plus dur, ça n'avait pas été de perdre ses longs cheveux bruns, ni que ses seins ronds deviennent ces petits sacs vides, ou que sa peau se marbre de plaques. Le plus dur, c'était, chaque jour, le visage de Lancelot, ses

lèvres qui prononçaient des mots réconfortants quand ses yeux hurlaient de désespoir. Ces mêmes yeux sombres qui s'étaient posés calmement sur elle, comme une évidence, deux ans plus tôt. Ils avaient emménagé ensemble deux mois après leur rencontre, malgré les mises en garde de ses amies, la désapprobation polie de Firmine. Pourquoi attendre quand on est sûrs, avait susurré Lancelot à son oreille en visitant la petite maison de l'Anse à l'Âne.

Rose contempla un instant le reflet de son visage émacié que lui renvoyait la vitre de la fenêtre. Dehors, le soleil des Antilles resplendissait, obstinément. Le plus dur, ce n'était pas de mourir. Le plus dur, c'était de renoncer à la vie avec Lancelot. Dans une chambre voisine, une machine bipa. Rose ferma les yeux. La fatigue était sa compagne, l'aidait à supporter ces jours perdus entre ces murs aseptisés, suspendus à des résultats d'analyse. Mais la fatigue n'était pas bonne conseillère, elle lui soufflait de renoncer au combat, de s'endormir en les laissant plantés là, eux et cette chimie qu'ils injectaient goutte à goutte dans ses veines avec leurs aiguilles et leurs tubulures en plastique.

Les médecins n'étaient pas pessimistes pourtant. La chimio avait bien marché. À présent, on pouvait envisager une greffe de moelle osseuse pour régénérer les cellules sanguines anéanties par les médicaments. On cherchait un donneur compatible. Ce n'était pas aisé. La probabilité de compatibilité entre deux individus non apparentés était inférieure à un sur un million. L'idéal était de trouver un donneur dans la famille du malade. Un frère ou une sœur. Dans un souffle, Lancelot avait expliqué que Rose était fille unique. Mais il irait voir son père, peut-être qu'il serait compatible. L'interne avait haussé les épaules, peu convaincue. Les chances de compatibilité du système HLA se réduisaient entre parent et enfant.

Rose s'était toujours sentie exclue du couple fusionnel que formaient ses parents. Quand elle pensait à eux, Rose les imaginait invariablement sur le *Nautilus*. Bronzés, souples, agiles, barrant, affalant, se frôlant sans cesse, s'embrassant dans les embruns. Toujours occupés, toujours radieux, toujours ensemble.

Après sa naissance, ses parents avaient choisi de vivre sur un voilier. Ils avaient sillonné tous les océans, exploré les recoins de toutes les mers. Ne se fixant jamais nulle part, larguant chaque fois les amarres comme s'ils fuyaient, embarquant Rose dans leur voyage sans fin. Elle ne pouvait pas dire qu'elle avait manqué d'attention, ni même d'amour. Ses parents l'aimaient, l'adoraient, mais cela n'avait rien à voir avec la passion qui les animait l'un pour l'autre. Lorsqu'elle était petite et que son père enlaçait sa mère, Rose venait se nicher entre eux. Puis elle avait cessé de se chercher une place dans ce duo. Elle était restée assise seule, les pieds dans le vide, le front collé au bastingage. L'écume des vagues pour terrain de jeu. Les dauphins pour amis. Quel gamin n'en a pas rêvé ?

Sa mère lui faisait la classe, son père lui apprenait à pêcher puis ils s'enfermaient dans leur cabine à l'avant du *Nautilus* et elle entendait leurs chuchotis tard dans la nuit. Incapable de dormir, Rose écoutait le clapotis de la houle contre la coque, imaginait une sœur qui lui aurait tenu la main dans le noir, qui aurait tressé ses cheveux toujours poisseux, qui aurait fait le pitre avec elle sur le pont. Et les jours recommençaient. Les carapaces étincelantes des tortues sauvages suivaient leur sillage. Rose se morfondait.

À treize ans, elle avait dit stop. J'arrête, je ne pars plus. Je reste là. Ils mouillaient dans une anse discrète au sud de la Martinique. Matins et soirs, des pêcheurs frôlaient le *Nautilus* de leurs barques colorées en leur lançant des saluts joyeux. Au loin, derrière la végétation luxuriante, des cris d'enfants leur parvenaient par intermittence. Rose avait détourné un front têtue. Je m'arrête là. C'est fini. Partez sans moi. Je reste. Je n'en peux plus,

vous ne comprenez pas ? Je n'en peux plus des embruns qui brûlent le visage, des horizons sans limite, du bruit du vent qui déchire les tympanes. Je n'en peux plus de ce bateau, des dauphins, des baleines et des phoques. Je n'en peux plus de rouler et de tanguer. Je n'en peux plus des parties de rami. Je n'en peux plus des vacances perpétuelles. Je n'en peux plus de vous ! Je veux être une fille comme les autres, je veux aller au cinéma, m'acheter autre chose que des maillots de bain. Je veux étudier, vraiment. Je ne veux pas être la vagabonde inculte et asociale que vous êtes en train de faire de moi ! David et Christine l'avaient contemplée, d'un même regard abasourdi, peïnés, choqués. Ils étaient si heureux... si libres... si préservés. Rien n'y avait fait. Rose n'en démordait pas. On ne bâtit rien de solide sur le socle mouvant d'une coque de bateau.

En catastrophe, il avait fallu trouver un pensionnat sur l'île, acheter des habits, des fournitures scolaires. Ses parents venaient la chercher pour les vacances. Chaque fois plus soudés. Chaque fois plus étrangers. Jamais Rose n'avait regretté son choix. Je suis une terrienne, avait-elle expliqué à Lancelot lors de leur premier rendez-vous au-dessus de son mojito. Il avait hoché la tête gravement, il comprenait. Rien qu'emprunter la vedette de l'Anse à l'Âne à Fort-de-France lui donnait mal au cœur. Alors le tour du monde... Rose avait éclaté de rire, déjà conquise.

Lancelot voulait retrouver Rose, reprendre sa vie d'avant. Il s'accrochait à cette greffe de moelle. Il irait voir son père. Aujourd'hui. Elle avait senti l'enthousiasme dans sa voix. Comme lorsqu'il partait en reportage. Après ces deux mois d'impuissance, il se sentait enfin utile, enfin dans l'action.

Peut-être David serait-il compatible. Peut-être pas. Peut-être qu'il ne serait même pas en état de se rendre à l'hôpital. Peut-être qu'il y aurait trop d'alcool dans son sang pour faire l'analyse. Rose s'en fichait, elle voulait juste dormir.

II

David n'avait pas dessaoulé depuis six mois. Depuis que Christine avait disparu quelque part au large du Brésil. Depuis que sa raison de vivre s'était noyée. Ce jour-là, la mer était grosse, la pluie cinglait les voiles, mais rien de méchant. Ils avaient connu pire. Il l'avait quittée des yeux quelques secondes à peine. À tribord sous les rafales, son ciré blanc qui lui arrivait à mi-cuisses, ses cheveux bruns mouillés qui claquaient comme les cordages du *Nautilus*. Puis plus rien. Elle était là, debout dans la tempête, le pied le plus sûr qu'il ait connu, et l'instant d'après plus rien.

Il avait aussitôt fait demi-tour, affalé les voiles, hurlé son nom dans le vent. Scruté pendant des heures à travers l'averse le creux des déferlantes. Il savait pourtant qu'on ne retrouve pas un homme à la mer. Jamais. Christine avait coulé à pic. Le jour de l'anniversaire de Rose. Pourquoi l'avait-il quittée des yeux ? Pourquoi ne l'avait-il pas obligée à rester dans la cabine ce jour-là ? Ce jour-là précisément.

Il avait perdu Christine. Par sa faute. Toutes les femmes de sa vie, perdues. Par sa faute. Sur un moment d'inattention. Il les avait quittées des yeux une seconde, rien qu'une seconde. Une seconde de trop.

Quatre mois plus tard, Rose tombait malade. Le sang empoisonné. Quand il avait reçu le coup de fil de Lancelot lui annonçant la nouvelle, il écumait méthodiquement tous les bars de La Havane. Il n'avait rien ressenti. Comme si la douleur de la perte de Christine l'avait rendu insensible à toute autre souffrance. Ou bien, c'était le rhum. L'anesthésique des pauvres, des malheureux et des couards. Le liquide transparent coulait dans ses veines comme une perfusion de sédatif.

Depuis un mois, il mouillait en Martinique, au fond d'une petite crique de sable noir, ceinturée de cocotiers et de mancenilliers. Il n'était plus capable de naviguer, et pas plus d'aller voir sa fille à l'hôpital. Il se levait tard, entamait sa première bouteille, de quoi être assez assommé pour dormir pendant les heures les plus chaudes de la journée. Le soir, hébété d'alcool, il restait longtemps sur le pont à contempler les étoiles. Parfois, subitement, il pleurait à chaudes larmes sur le gâchis de sa vie.

Le soleil palpitait, haut dans le ciel. Il était à peine 13 heures, mais le rhum avait fait son effet, embrumant son cerveau pour tenir la douleur à distance. Le ronflement du moteur annonça le scooter avant son apparition sur la route au-dessus de la grève. Grognant, David attrapa sa bouteille de rhum et plongea dans les entrailles du *Nautilus*.

Lancelot bascula son engin sur sa béquille et descendit vers la plage en dégainant son téléphone. Dansant doucement sur les eaux sombres, le bateau semblait désert. Le Zodiac que David utilisait pour se rendre à terre cognait avec régularité contre son flanc. Lancelot composa le numéro du père de Rose et tomba directement sur la messagerie. En soupirant, le jeune homme retira ses baskets, son bermuda et son T-shirt. Il détestait nager dans cette anse. La dernière fois, il avait été frôlé par une raie léopard d'au moins un mètre d'envergure. Les ailes du poisson avaient caressé sa cuisse et le dard était passé à cinq centimètres de son avant-bras. Avec méfiance, Lancelot s'engagea dans l'eau et parcourut d'un crawl rapide, quoique moyennement académique, les quelques mètres qui le séparaient de l'échelle du bateau. Dégoulinant, il se hissa sur le pont constellé de dépôts salés et encombré de bouts.

Il connaissait mal son beau-père qu'il n'avait rencontré qu'à quatre ou cinq occasions. Rose prétendait qu'ils se seraient bien entendus, que David était un homme fin, cultivé, tolérant. Le problème, c'était qu'il l'avait

rarement vu sobre. Et son attitude depuis l'annonce de la maladie de Rose le faisait bouillir. David n'avait pas voulu rendre visite à sa fille dans sa chambre d'hôpital. Il prétendait que c'était au-dessus de ses forces. Pour Lancelot, David était un lâche qui préférait pleurer sur son sort que d'affronter la dure réalité et aider sa fille à surmonter sa leucémie. Il ne buvait pas avant la disparition de maman, expliquait Rose. Tu ne peux pas comprendre, tu ne sais pas à quel point ils s'aimaient. À ces mots, Lancelot se renfrognait ; et leur relation à eux, c'était du pipi de chat ? Rose riait. Avant que sa peau pâlisse encore et ne se couvre de ces hématomes qui l'avaient poussée à consulter son médecin.

Rose avait perdu sa mère et, maintenant, elle devait affronter un cancer. Elle avait Lancelot à ses côtés, certes, mais où se tenait son père ? David fuyait ses responsabilités dans l'alcool au lieu de les assumer comme un homme et un père, enrageait intérieurement Lancelot.

Le jeune homme s'enfonça dans l'obscurité de la cabine. Une odeur fauve mêlant sueur et urine assaillit ses narines. Le téléphone de David, probablement déchargé, reposait sur la table avec plusieurs cadavres de bouteilles de rhum et un reste de pizza moisi. Lancelot fit une pause pour s'accoutumer au léger roulis et ouvrit un hublot. Il se dirigea vers la chambre principale à la proue du navire. Le père de Rose était assis sur sa couchette, adossé à la paroi, son avant-bras replié sur ses yeux comme pour se protéger de la faible lumière qui perlait par la fenêtre ronde.

— Qu'est-ce que tu veux ?

David portait un short et un débardeur sales. Il avait la peau tannée et les muscles secs des grands navigateurs. Il déplia son bras, une mèche de cheveux poivre et sel glissa sur son front.

— Qu'est-ce que tu veux ? répéta-t-il.

Lancelot posa une main au plafond pour se stabiliser. À cause de sa grande stature et de la faible hauteur de plafond, il devait rester courbé.

— J'ai pensé que vous aimeriez avoir des nouvelles de votre fille.

Le visage hâlé dépourvu d'émotion le fixait.

— Comment va-t-elle ?

— Mieux. Elle est très faible, mais la chimio a bien marché. Les médecins disent maintenant qu'il lui faudrait une greffe de moelle osseuse.

Une vague nausée due au léger tangage et peut-être à l'odeur âcre qui se dégageait de son interlocuteur commençait à l'envahir.

— Le problème...

Les yeux injectés de l'homme s'égarèrent.

— Vous m'écoutez ?

David tourna la tête vers lui.

— Oui. Une greffe de moelle osseuse pour... Rose.

— Oui, pour Rose... votre fille ! Vous devriez aller la voir, au lieu de...

Lancelot jeta un regard dégoûté autour de lui.

— ... de végéter dans ce gourbi.

David détourna à nouveau les yeux.

— Elle me réclame ?

— Non... admit le jeune homme.

— Je ne peux pas aller la voir. C'est au-dessus de mes forces. Elle... Elle ressemble trop à sa mère.

Lancelot émit un ricanement amer.

— Rose ne ressemble plus à Christine, je peux vous l'assurer. Elle a perdu dix kilos et ses cheveux ! Et Christine est morte, Rose est vivante ! Elle se bat pour vivre.

— Elle t'a toi.

— Elle a besoin de vous aussi. Au moins... médicalement. Pour la greffe, il faut une personne compatible. Les médecins recommandent de chercher quelqu'un dans la famille. Alors vous allez vous laver, vous habiller proprement et demain je vous emmène faire des tests à l'hôpital.

David avait pâli.

— Des tests ?

— Des tests de compatibilité. Juste une prise de sang.

Hagard, le regard de David erra dans la cabine, se fixa un instant sur le hublot. Il secoua la tête.

— Je ne vais pas faire ça.

— Bien sûr que si. C'est trois fois rien. Et ce n'est pas vraiment comme si vous aviez le choix.

— Ah oui, qu'est-ce que tu vas faire ? Me traîner là-bas par les pieds ? rétorqua le père de Rose d'un air las.

— S'il le faut, oui ! On parle juste d'une prise de sang ! Si vous êtes compatible, ça pourrait lui permettre de recommencer une vie normale.

— Je n'irai pas, tout cela n'a aucun sens, s'entêta David comme un enfant buté.

Lancelot commençait à bouillir intérieurement.

— Vous ne pouvez pas faire ça pour votre fille ? Mais quel père êtes-vous ? Pensez à Christine au moins. Vous croyez que ça lui ferait plaisir de vous voir dans cet état ? Qu'est-ce qu'elle dirait si vous pouviez sauver sa fille et que vous ne fassiez rien, rien que pleurer sur votre sort ?

Pour toute réponse, David porta la bouteille de rhum à ses lèvres et avala une gorgée. Lancelot lui arracha le flacon des mains sans ménagement. Il sortit de la chambre et versa l'alcool dans l'évier en déclarant d'un ton sans appel :

— Vous avez rendez-vous demain à 9 heures. Tâchez d'être présentable.

Lancelot fit un aller et retour en Zodiac pour récupérer sur la plage ses habits et son portable puis passa le restant de l'après-midi à nettoyer le voilier. Par miracle, il dégota un bidon d'eau douce et enjoignit son beau-père à faire une toilette. Il trouva dans un placard un jean et une chemise blanche propres qu'il réserva pour le lendemain matin, ainsi qu'un paquet

de coquillettes pour le dîner. Malgré son mal de mer, il décida de passer la nuit à bord du *Nautilus* afin de s'assurer que David reste sobre et honore le rendez-vous médical du lendemain.

Après le frugal repas, qu'ils avaient partagé en silence, il s'allongea dans la cabine où Rose avait dormi enfant et adolescente. Dans la pénombre du soir tombant, il se laissa bercer par le roulis. Il ferma les yeux et sa nausée reflua. Enfin, après ces deux mois où il avait assisté impuissant au calvaire de Rose, il était utile à quelque chose.

Sur la plage, des bécasseaux fouillaient le sable de leur bec effilé. Leurs piailllements s'élevaient comme des notes cristallines dans la fraîcheur de la crique. Une sorte de langueur envahit Lancelot. Contre toute attente, une rêverie agréable s'immisça dans son cerveau. Il songea à la purée d'ignames de sa mère, à ses manières bourruées qui cachaient son cœur en or. Il pensa à Léa, sa rédactrice en chef, qui attendait son dernier dossier sur les ravages du chlordécone sur la faune sauvage avec toute la patience du monde. À Rose, enfin, au bonheur indicible de la ramener bientôt à la maison.

III

Rose somnolait. Comme souvent depuis son hospitalisation, elle avait sombré dans une sorte de no man's land, entre conscience et inconscience. Entre vie et mort ? Rose rêvait, ou se souvenait, elle ne savait plus très bien. La main dans la sienne était-elle celle de Lancelot ou d'une aide-soignante venue lui apporter un plateau-repas ? Soudain, elle courait dans le sable et la main était celle de Lancelot qui l'attirait en riant vers la mer. Elle avait une perception confuse du soleil sur sa peau, du vent dans ses cheveux bruns qui flottaient jusqu'à sa taille. De l'eau fraîche contre ses mollets. Du torse de Lancelot contre le sien, quand il l'attirait à lui et refermait ses bras musclés autour d'elle. Elle riait, hébétée de bonheur. Brutalement, le grelot de son rire s'éteignait. Elle se tenait sur le pont trempé du *Nautilus*. Les voiles claquaient avec rage. Les rafales enflaient sa chevelure sombre qui battait dans son dos comme la crinière d'un cheval furieux. Elle se retournait et ce n'était pas son visage qui la fixait, mais celui de sa mère. Le beau visage de sa mère fardé d'une tristesse insondable.

Rose ouvrit les yeux.

David tenait sa main. Il n'avait pas revêtu le masque et la casaque bleus réglementaires des visiteurs. Les larmes dégouлинаient sur ses joues, trempaient le col de sa chemise claire. Rose retira sa main dans un réflexe de colère. Est-ce que c'était une façon de se comporter dans la chambre d'une grave malade ? Est-ce qu'on ne devait pas arborer dans ces circonstances un sourire de façade, rassurant et compatissant à la fois, comme le faisait Lancelot depuis deux mois ? Est-ce que David pourrait se comporter en père, au moins une fois depuis le début de sa maladie ?

— Papa ! intima-t-elle.

Les sanglots de David redoublèrent. Ses manches retroussées dévoilaient, au creux de son coude droit, un petit pansement. Rose se souvint. L'examen médical, les tests sanguins de compatibilité pour la greffe de moelle osseuse.

— Je vais mieux, mentit Rose.

David renifla.

— Tu n'as pas l'air d'aller mieux.

— Toi non plus.

David avait maigri, les rides de son front et de ses joues s'étaient accusées, sa peau, quoique toujours bronzée, avait perdu son éclat. L'âge avait rattrapé le gaillard dont la vigueur lui semblait éternelle. Depuis la mort de sa mère, son père se laissait aller. Pourtant, même avant sa maladie, Rose n'arrivait pas à s'inquiéter pour lui. Ou peut-être qu'elle n'en avait pas vraiment envie. Qu'elle n'avait pas voulu voir sa détresse. En débarquant en Martinique treize ans plus tôt, elle avait fait une croix sur le *Nautilus* et sur tout ce qui s'y passait. Peut-être aussi qu'elle le tenait pour responsable de la mort de sa mère. David était un bon marin, pas particulièrement imprudent. Il n'avait pas commis d'erreur. Si le *Nautilus* était en mer ce jour-là, c'était que les conditions météorologiques le permettaient... Pourtant, Rose en était persuadée, Christine n'avait pas choisi cette odyssée sans fin. Le *Nautilus* était le bateau de David, l'océan son terrain de jeu, son refuge, son écosystème. Christine avait suivi, jusqu'au bout du monde, jusque sous les flots.

— Je suis venu...

— Je sais pour la prise de sang...

— Pour te demander pardon.

Rose fronça les sourcils tandis que David se levait et lui déposait un baiser sur le front.

— Pardon pour tout, ma petite fille.

Et il s'éclipsa comme il était apparu. Exténuée, Rose ferma les yeux et reposa sa tête sur l'oreiller. Un épisode de son enfance surgit dans son esprit. Elle devait avoir cinq ou six ans. Malgré les avertissements maternels, elle avait crapahuté pieds nus sur les rochers et marché sur un oursin. Avec une pince à épiler, David avait retiré une à une les aiguilles venimeuses, puis il l'avait prise dans ses bras et l'avait bercée jusqu'à ce que ses pleurs et la douleur refluent. Comme les choses étaient simples alors.

*

Lancelot planchait, ou plutôt essayait de plancher, sur la rédaction de son dossier depuis une heure lorsque son portable vibra. Le matin, il avait accompagné David à l'hôpital pour sa prise de sang. Le père de Rose, sobre, s'était révélé plus que présentable dans ses habits propres, même si sa longue silhouette tannée de baroudeur détonnait quelque peu dans la lumière blafarde de la salle d'attente. David avait disparu avec une infirmière pour sa prise de sang et Lancelot avait rendu visite à Rose. David avait promis de passer la voir ensuite. La jeune femme dormait ; Lancelot n'avait pas voulu la déranger. Il avait contemplé son visage creusé à travers la vitre pendant quelques minutes et s'était éclipsé.

Maintenant, Lancelot potassait les effets néfastes du chlordécone, cet insecticide utilisé dans les bananeraies jusqu'en 1993 afin de lutter contre le charançon du bananier. Le « poison des Antilles » avait été interdit aux États-Unis dès 1976. Il avait fallu attendre dix-sept ans de plus pour que la France se décide enfin à légiférer. Mais le chlordécone n'avait pas dit son dernier mot. Il persistait dans les sols, empoisonnait l'eau. La substance était responsable d'une épidémie de cancers de la prostate en Martinique et en Guadeloupe. Lancelot ne pouvait s'empêcher de se demander si le

chlordécone avait un lien avec la leucémie de sa compagne. Est-ce que Rose serait aujourd'hui une jeune femme épanouie et bien portante si elle n'avait pas décidé, treize ans plus tôt, d'accoster définitivement sur cette terre toxique ? Personne ne pouvait répondre à cette question. Comme souvent dans les affaires de pollution, les lobbies faisaient pression sur les experts et il était difficile de démêler le vrai du faux.

Lancelot avait axé son dossier sur l'impact – moins étudié – du poison des Antilles sur la faune sauvage. Il avait commencé son enquête avec enthousiasme et méthode, accumulant et triant avis des scientifiques, rapports d'analyses et témoignages de vétérinaires. À présent, il patinait, relisant dix fois le même paragraphe, n'avançant pas d'un pouce.

Lancelot poussa un soupir et consulta l'écran vibrant de son téléphone. Le numéro de l'hôpital s'affichait. Il décrocha précipitamment.

— Monsieur Saint-Ange ?

Lancelot reconnut la voix de l'interne qui suivait Rose. Son cœur s'accéléra.

— Oui, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien de grave, rassurez-vous. Enfin, il s'agit des analyses de votre beau-père. C'est un peu surprenant... J'aimerais en discuter avec vous et Rose si vous êtes disponible.

Le cerveau de Lancelot travaillait à toute allure.

— Mon beau-père boit beaucoup. Est-ce que c'est gênant pour...

— Il ne s'agit pas de ça. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée d'en discuter par téléphone.

Lancelot consulta sa montre.

— Je peux être à l'hôpital dans une heure.

— C'est parfait, je vous verrai dans la chambre de Rose.

Une heure plus tard, Lancelot, vêtu d'un masque et d'une surblouse, se trouvait auprès de sa femme. L'interne l'avait prévenue qu'elle passerait sans vouloir lui en dire plus. Rose semblait un peu mieux, moins abruti par les médicaments que les jours précédents.

On toqua à la porte. L'interne entra. C'était une jolie jeune femme un peu ronde. Ses cheveux finement bouclés étaient rassemblés en queue-de-cheval, dégagant un visage à la peau foncée et curieusement éclaboussé de taches de rousseur. Elle se lava les mains et enfila un masque avant de s'avancer dans la chambre. Elle se racla la gorge et commença d'une voix hésitante :

— C'est un peu embarrassant...

Rose et Lancelot l'observaient en silence.

— Comme vous le savez, Rose, nous avons demandé à votre père, monsieur David Normand, de venir faire quelques examens afin de tester sa compatibilité avec vous pour une éventuelle greffe de moelle osseuse.

La jeune malade approuva d'un mouvement de tête.

— Nous avons les premiers résultats sanguins de monsieur David Normand. En fait, nous ne sommes pas allés très loin...

— C'est-à-dire ? demanda Lancelot impatient.

— On a arrêté les recherches assez vite...

L'interne reprit sa respiration avant de lâcher :

— Le groupe sanguin de votre père n'est même pas compatible avec le vôtre, Rose.

Un silence traversa la pièce.

— Ce qui signifie ? demanda Rose dans un souffle.

— Que monsieur David Normand ne peut pas être votre père. C'est biologiquement impossible. Avez-vous été... adoptée ?

Rose fut secouée d'un rire nerveux qui se transforma en une pauvre quinte de toux.

— Pas à ma connaissance.

— Je suis désolée... Je ne sais pas quoi dire...

Lancelot se leva :

— Vous êtes sûre de vous ? Il ne peut pas y avoir eu une erreur ? Un échange de tubes, je ne sais pas...

L'interne secoua la tête.

— Les tubes sont identifiés et nous avons refait l'analyse deux fois. Rose est AB+ et monsieur Normand est O+, même en imaginant toutes les possibilités pour le groupe sanguin de la mère de Rose, c'est impossible. Je suis désolée. C'est un choc, je sais, mais j'ai pensé que je devais vous le dire.

Rose émit un ricanement triste.

— Est-ce que vous avez prévenu mon père ?

— Non... Je vous laisse prendre cette décision.

L'interne s'éclipsa, non sans s'être longuement excusée, bien qu'elle n'y soit strictement pour rien, et en les assurant qu'on continuait à chercher un donneur compatible dans toutes les banques de donneurs du monde. Cependant, le groupe sanguin rare de la jeune malade compliquait la tâche.

Anxieux, Lancelot se tourna vers Rose. Elle regardait par la fenêtre, vers cette mer des Caraïbes au bleu insolent. Elle semblait bien prendre cette surprenante révélation.

— C'est bizarre, déclara-t-elle d'une voix basse. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose qui clochait lorsque j'étais avec mes parents. Comme si j'étais de trop...

Lancelot pinça les lèvres. Rose lui avait souvent raconté son enfance morne au sein du couple fusionnel que formaient David et Christine.

— Tu crois que David savait qu'il n'était pas ton père biologique ?

Rose haussa les épaules.

— Il était bizarre tout à l'heure. En me voyant, il s'est mis à pleurer.

Lancelot baissa la tête. David n'avait pas vu Rose depuis plusieurs mois. Cela avait dû lui faire un choc de découvrir le frêle fantôme qu'elle était devenue en si peu de temps. Lui-même retenait souvent ses larmes lorsqu'il posait le regard sur Rose.

— Il m'a dit... Il m'a dit qu'il était désolé et il est parti aussitôt.

— Tu... tu penses que tu aurais pu être adoptée ?

— Tu crois vraiment que je ne suis pas la fille de Christine ? Je suis son portrait craché.

Soucieux, Lancelot approuva d'un mouvement de tête. Rose était le clone de sa mère. Les mêmes longs cheveux bruns, les mêmes traits fins, la même voix.

Il prit la main délicate de la jeune femme. Dans son esprit, l'incrédulité se mêlait à la colère. Comment David avait-il pu se prêter à cette mascarade s'il savait ne pas être le père biologique de Rose ? Mais le savait-il ? Un jour, il avait lu un article relatant que 1 à 2 % des enfants étaient issus d'un autre géniteur que celui qui était inscrit sur leur livret de famille... La mère de Rose aurait-elle eu une aventure ? Peut-être... Lancelot se remémora le peu d'entrain de David à se plier à cette banale prise de sang. Il avait mis cette réticence sur le compte de son alcoolisme, de son indifférence étonnante au sort de Rose. Maintenant c'était limpide, David savait. S'il n'avait pas refusé cet examen, c'était encore par lâcheté ! Lancelot serra les mâchoires.

David allait devoir fournir des explications. Et s'il n'était pas le père de Rose, elle en avait bien un quelque part. Un père biologique qui serait peut-être compatible, lui...

Il était presque 18 heures lorsque Lancelot arriva à l'Anse noire. Il descendit de son scooter en nage. Le temps s'était considérablement alourdi ; une moiteur touffue avait remplacé la brise marine du matin et, au

loin sur la mer, des nuages sombres s'accumulaient comme le champignon d'une monstrueuse éruption.

Lancelot dévala le sentier qui menait à la plage au moment où un coup de tonnerre éclatait. Quelques secondes plus tard, un éclair zébra l'horizon. Le jeune homme stoppa net sa course et poussa un juron étouffé. Les eaux noires s'épalaient dangereusement calmes devant lui. Pas l'ombre d'un voilier. Le *Nautilus* avait disparu.

Lancelot se laissa tomber dans le sable. Il attrapa une poignée de grains sombres et la lança au loin. Il était furieux de s'être laissé berné de la sorte. David l'avait suivi sans résistance à l'hôpital, mais c'était pour mieux prendre la poudre d'escampette dès qu'il aurait eu le dos tourné. Au loin, l'orage grogna. Quel secret honteux cachait-il pour abandonner ainsi sa fille, une enfant qu'il avait élevée toutes ces années...

Une mouette survola la crique en poussant un cri strident. Les nuages s'ouvrirent enfin et une pluie chaude comme une douche se déversa sur Lancelot.

IV

— Ouessant, une autre île...

Rose caressa du doigt la carte jaunie. Un bout de Finistère, une île lointaine qu'elle imaginait sauvage et inhospitalière, marquée d'une croix rouge dont l'encre récente tranchait sur le papier usé.

— Non, nous ne sommes jamais allés à Ouessant avec mes parents. Je ne me souviens pas avoir jamais mis les pieds en métropole, mais sur ma carte d'identité, il est noté que je suis née à Brest...

— C'est incroyable.

— Ma mère m'a toujours dit que j'étais née sur le *Nautilus*, quelque part au large de la Bretagne. Peut-être à Ouessant. C'est sans doute ce que signifie la légende.

— Sur le *Nautilus* ?

— Oui, ma mère a accouché toute seule. Je suis arrivée plus tôt que prévu, ils n'ont pas eu le temps de rejoindre la terre ferme.

— Ouais... C'est assez incroyable... En même temps, ça ne m'étonne pas de tes parents. Ils étaient complètement inconscients. Mais pourquoi Brest sur ta carte d'identité ?

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il fallait indiquer un nom de ville malgré tout, ou peut-être que je ne suis pas née sur le *Nautilus* mais dans un hôpital de Brest. Ou que maman et moi y avons été amenées après.

Lancelot reprit la carte et la contempla d'un air perplexe. Hier soir, en rentrant chez lui, trempé et énervé, il avait trouvé un papier plié sous la porte. Une carte marine représentant le Finistère avec, à son extrémité, l'île d'Ouessant marquée d'une croix rouge et ces quelques mots griffonnés : « Là où tout a commencé. » Avant de s'enfuir, David s'était donné le mal de

lui déposer cette carte annotée. Évidemment, c'était un message, mais crypté. Lancelot aurait préféré une explication entre quatre yeux. Qu'est-ce qui avait commencé à Ouessant ?

La vie des parents de Rose avait toujours été pour le jeune Martiniquais une source d'incompréhension. Lui qui était revenu habiter à quelques kilomètres de l'endroit où il avait grandi ne comprenait pas ce mode de vie vagabond. Et avec un enfant... Sans compter les dangers de l'océan, cette existence lui semblait bien trop déconnectée de la réalité pour qu'on l'impose à un gamin qui, ensuite, aurait beaucoup de mal à s'adapter à la société des humains. Était-ce cette enfance solitaire qui les avait réunis, Rose enfermée sur l'océan, lui cloîtré avec ses romans ? Et de quoi vivait la famille Normand ? Rose prétendait qu'elle n'avait jamais vu ses parents travailler un seul jour de leur vie. Pourtant il fallait payer la nourriture, les réparations du bateau, les places dans les marinas, le pensionnat... Quand ils manquaient d'argent, expliquait Rose, David descendait à terre et revenait les poches pleines de billets en déclarant que tout était réglé. Quelle était la rente mystérieuse qui lui permettait de vivre sans travailler depuis bientôt trente ans ?

Hier soir, pour essayer de percer le secret de son beau-père, Lancelot avait googlisé son nom, mais il existait des centaines de David Normand... Ce matin, il avait proposé à Rose de lancer un avis de recherche pour essayer de le ramener en Martinique. La jeune femme s'y refusait. Elle voulait respecter le choix de David. Elle en était sûre, son père ne l'avait pas abandonnée, il ne pouvait simplement pas faire plus. Lancelot soupira en regardant la vieille carte. Pas plus que ce bout de papier... « Là où tout a commencé. »

— C'est une piste. La seule qu'on ait à vrai dire, marmonna Lancelot.

Ils n'avaient ni le choix ni le temps. Ils devaient retrouver le père biologique de Rose, et, peut-être, cela passait-il par Ouessant. « Là où tout a commencé. » Pour la première fois depuis des semaines, les lèvres de Rose esquissèrent un sourire :

— Lancelot, il va falloir que tu sois mon preux chevalier. Il va falloir que tu ailles en Bretagne.

Le jeune homme lui rendit son sourire.

— Je vais avoir besoin d'un ciré.

— Et de cachets contre le mal de mer...

Lancelot referma doucement la porte de la chambre dans laquelle Rose s'était endormie. Maintenant, il lui restait deux autres femmes à avertir de son départ. Firmine ne ferait pas d'histoires, elle avait toujours approuvé les décisions de son fils, comme si elle lui faisait une confiance aveugle. Avec Léa, ce serait une autre paire de manches. Elle prendrait ses airs de cheffe, lui rappellerait le retard qu'il avait accumulé sur le dossier chlordécone, qu'ils étaient déjà en sous-effectif chronique, qu'elle n'était pas l'Armée du Salut... puis le laisserait partir. Elle n'avait pas vraiment le choix de toute façon.

*

Léa fit légèrement pivoter son siège, croisa ses jambes fuselées et posa son menton sur ses doigts entrelacés. Bien sûr, dans un premier temps, elle allait refuser. Pour la forme, pour le principe. Et elle accepterait, elle ne pouvait rien refuser à Lancelot.

Quelques années auparavant, ils avaient eu une vague liaison au cours de laquelle elle avait fait sa maligne en annonçant d'emblée qu'elle sortait d'un divorce difficile (c'était vrai) et qu'elle ne désirait pas s'attacher. Elle

voulait quelque chose de léger, de gai. Elle voulait s'envoyer en l'air sans conséquence, jouir sans entrave. Mais Lancelot n'était pas léger. Lancelot n'entreprenait jamais rien sans en mesurer précisément les conséquences. Quoi qu'il fasse, Lancelot s'engageait. Et Lancelot lui plaisait de plus en plus... Au bout de cinq mois, lors d'un entretien étrange, il lui avait avoué que cette liaison sans avenir ne lui convenait pas, qu'il avait rencontré quelqu'un, qu'il ne s'était rien passé pour l'instant, mais qu'il sentait que c'était la bonne personne et qu'il lui demandait de lui rendre sa liberté. Elle le revoyait encore, debout devant son bureau comme aujourd'hui, pas du tout embarrassé, le regard franc, exposant la situation avec son honnêteté habituelle. Lui demandant une faveur qu'elle ne lui devait pas et que, de toute façon, elle aurait été bien en peine de refuser après avoir elle-même clamé son indépendance pendant cinq mois. Pourtant elle avait ressenti comme un grand froid dans sa poitrine. Ses lèvres avaient continué à sourire, elle avait accepté, bien sûr, qu'ils restent amis, qu'il continue à travailler sous ses ordres, mais, à l'intérieur, elle chialait comme une gosse. Et elle ne pouvait même pas lui en vouloir. Même pas le détester. Léa avait bien compris que c'était plus par égard pour elle que pour cette nouvelle venue qu'il lui avait fait cette annonce solennelle. De plus, contrairement à son ex-mari, Lancelot n'aurait pas pu mener de front deux histoires. Elle ne savait toujours pas si ce refus de la compromission était une force ou une faiblesse. Parce que quand même, parfois, il fallait savoir plier.

Comme rédactrice en chef, Léa était une championne du compromis. Du donnant-donnant. Du win-win.

— Dix jours en métropole à la poursuite d'un hypothétique géniteur donneur de moelle osseuse ? C'est bien ça que tu me demandes ?

Lancelot approuva d'un signe de tête.

— Tu sais que c'est fou ? En plus, crois-moi, tu vas détester la Bretagne.

— Je ne vais pas faire du tourisme.

— Ils ont là-bas un truc qu'ils appellent le crachin. Ça te transperce la peau.

Lancelot haussa les épaules. Ça ne l'emballait pas de s'envoler vers la métropole. Mars était un mois glacial en France. Sans parler de tous ces Blancs qui sursautaient lorsqu'il entrait dans une pièce.

— J'ai quand même vécu deux ans à Paris, tu sais.

— Ah, mais Paris ça n'a rien à voir avec la Bretagne. Là-bas, ce sont des paysans, des marins, et ils ont une autre langue... sans parler du folklore !

— Un peu comme nous, quoi.

Les yeux de Léa se plissèrent.

— Bon, OK pour tes dix jours, mais le journal ne paie pas le voyage. Tu conserves ton salaire mais je veux que tu me pondes un article bien troussé sur les Bretons... ou sur les phoques, les algues vertes, enfin ce que tu veux, mais trouve un angle original. Deal ?

Lancelot la toisa un moment, observa ses lèvres charnues tendues vers lui, sa coupe afro qui prenait des proportions inquiétantes. Léa était aussi dure en affaires qu'elle était cool en amour.

— Deal.

*

Derrière le comptoir en bois, Firmine s'activait pour concocter ses cocktails sans rien perdre de la conversation. En mars, la saison touristique battait son plein en Martinique et le bar où elle travaillait ne désemplissait pas. Firmine était employée ici depuis bientôt vingt-sept ans. Depuis qu'elle avait décidé de trouver un boulot fixe pour élever son fils. Elle était désormais plus qu'une barmaid, quasiment le bras droit du patron. Une jolie serveuse disposa les cocktails multicolores sur son plateau et les emporta d'un pas chaloupé vers un groupe de jeunes installés sous les canisses. Les

nuages sombres de la veille s'étaient évanouis et l'atmosphère de cette fin d'après-midi était presque une caricature de la fameuse douceur des îles. Firmine se tourna vers Lancelot. Elle était aussi petite et replète qu'il était grand et affûté. Mais, bon, si elle était sceptique sur son géniteur, elle était bien sa mère, pas de doute. Quoique. Elle lui tendit un jus d'ananas. Entre autres bizarreries, Lancelot ne buvait pas d'alcool. Une histoire de « garder le contrôle » d'après lui.

— Donc tu pars demain.

— Oui, j'ai pris mon billet.

— Bon, n'oublie pas d'emporter des chaussettes.

Le jeune homme émit un faible sourire.

— Tu sais, je me suis toujours demandé pourquoi tu m'avais appelé Lancelot...

Firmine leva les yeux au ciel.

— Je te l'ai déjà dit mille fois, à cause du film *Excalibur*, et parce que j'aimais bien le nom.

Lancelot avala une gorgée du liquide sucré.

— N'empêche, ce prénom de chevalier, je pense que ça m'a toujours mis la pression. Et aujourd'hui...

Firmine passa brièvement un verre à pied sous le filet d'eau du robinet et répondit en bougonnant :

— Tu n'es pas un putain de chevalier, Lancelot, juste un homme qui va chercher une putain de moelle osseuse.

— C'est un peu la définition d'un chevalier de la Table ronde...

Firmine le contempla, perplexe.

— Le Graal, ça n'est jamais qu'une coupe de sang, expliqua Lancelot, de la moelle osseuse un peu évoluée.

PARTIE II • LE LIVRE DE CHRISTINE

OceanofPDF.com

1993

V

Les yeux vitreux fixaient le plafond. Richard Le Guyader consulta sa montre. Heure du décès 21 h 26. Il avança ses doigts pour fermer les paupières sur les prunelles bleues piquetées d'éclats dorés. Le visage de l'adolescente était intact, mais, sous la poitrine naissante, le cœur s'était arrêté de fonctionner. Elle était déjà morte quand les pompiers l'avaient débarquée dans le hall d'accueil des urgences de l'hôpital de La Rochelle. L'équipe de réanimation n'avait rien pu faire. Lorsqu'il retira sa main, il s'aperçut qu'elle tremblait légèrement.

— Tu peux y aller, Richard, je m'occupe de la famille.

Sans se retourner, l'homme en blouse blanche hocha la tête. Ce n'était pas son premier décès. Au cours de sa jeune carrière d'urgentiste, il avait déjà perdu de nombreux patients, parfois très jeunes. À partir de combien s'habitue-t-on ? 50, 500 ? Est-ce qu'il avait envie de s'habituer ? Est-ce qu'il devait s'habituer ? Lui, surtout lui.

— Merci, Catherine. Comment tu fais pour gérer ça, toi...

— La mort ? Tu peux essayer Dieu... ou l'alcool...

Richard émit un faible sourire ; il n'avait jamais pu se faire à l'humour de carabin. Sa collègue posa une main sur son épaule et le poussa vers la porte.

— Rentre, ta copine doit t'attendre. Comment se passe sa grossesse ?

— Ça va. Elle est censée se reposer, mais elle passe surtout son temps à se promener.

— Tu ne peux pas l'attacher !

— J'aimerais bien parfois.

— Bah, la marche, c'est pas mauvais pour ce qu'elle a...

À bord de sa Polo, Richard quitta l'hôpital de La Rochelle pour se diriger vers le village où ils avaient élu domicile, Christine et lui, un an plus tôt. Il avait essayé de l'appeler avant de partir des urgences mais le téléphone sonnait dans le vide.

Ils s'étaient rencontrés à Paris. Richard effectuait son internat à La Salpêtrière, Christine venait d'achever ses études de kiné. Il avait tout de suite remarqué cette grande brune athlétique qu'il croisait à la cafétéria ou à la sortie du métro. Il avait aussi pu apprécier son efficacité lorsqu'elle venait aux urgences soulager les poumons d'un nourrisson atteint de bronchiolite. Ses grandes mains adroites pressaient les petites cages thoraciques pour en extraire les glaires asphyxiantes avec juste ce qu'il fallait de fermeté. Un jour, il s'était approché assez près pour lire son nom sur sa blouse, mais il était trop timide pour l'aborder.

Plus tard, Christine lui avait avoué qu'elle l'avait elle aussi remarqué, mais qu'elle n'osait pas lui parler. Son air d'indifférence l'avait tenue à distance. Sans cet ascenseur défaillant dans lequel ils étaient restés coincés avec un patient, leur histoire n'aurait sans doute jamais vu le jour.

Après deux heures à débiter des banalités, il avait trouvé le courage de l'inviter à prendre un verre. Elle avait accepté avec un enthousiasme non feint qui l'avait agréablement étonné. Il avait découvert une jeune femme entière, passionnée, et très seule. Éprise de justice, avide d'affection. Adeptes de course à pied et d'escalade. Celle qui, selon lui, aurait dû avoir tous les hommes à ses pieds avait déposé son cœur devant les siens sans

hésiter. Leur relation avait d'emblée pris un tour fusionnel et exaltant. Cette intensité le surprenait et le ravissait tout à la fois, lui qui avait été élevé dans un milieu bourgeois où il était de bon ton de cacher ses sentiments.

Lorsqu'il avait été muté à La Rochelle, Christine l'avait tout naturellement suivi, s'emballant à l'idée de vivre en bord de mer. Par l'intermédiaire d'une des agences de sa mère, il avait rapidement trouvé leur petit nid d'amour. Une longère nommée La Mésangère et entourée de champs. Un chemin de terre permettait de rejoindre la sauvage plage d'Aytré en moins de vingt minutes de marche.

Dans la lumière des phares, la longue silhouette et les volets verts de La Mésangère surgirent. Richard gara sa voiture sous l'arbre à soie et actionna le frein à main en fronçant les sourcils. Aucune lumière ne filtrait des fenêtres de la longère. Il était à peine plus de 22 heures, Christine n'était certainement pas couchée. Sans doute l'attendait-elle assise sur le canapé dans le noir, prête à bondir dès qu'il franchirait la porte pour l'abreuver de reproches comme elle en avait pris l'habitude, lui faisant redouter chaque soir leurs retrouvailles. Bien sûr, il aurait dû rentrer beaucoup plus tôt. Bien sûr, il lui avait promis d'être là pour le dîner. Mais est-ce qu'il pouvait laisser patients et collègues en plan car il était l'heure de manger ? Un urgentiste n'avait pas d'horaires ; elle le savait parfaitement.

Dès qu'elle avait posé les yeux sur la vieille longère, Christine avait adoré La Mésangère. Pour elle qui avait grandi dans une tour de Bobigny, cette maisonnette entourée de verdure avait des allures de paradis sur terre. Elle avait repeint tous les murs en blanc, les volets en vert tendre, débroussaillé le jardin et taillé la glycine qui envahissait le toit. Pendant ce temps, lui prenait ses marques aux urgences de La Rochelle. Entre jardinage et bricolage, Christine avait entrepris de longues courses dans la campagne et sur la plage où elle finissait toujours par piquer une tête dans l'océan. Le

soir, il la retrouvait bronzée et salée, saoulée de vent et de vagues, confectionnant une salade de tomates du jardin. Lorsqu'il était de garde la nuit, il se glissait au petit matin dans la chambre aux poutres apparentes, sous les draps tièdes, contre son corps amolli de sommeil que ses caresses ne tardaient pas à ranimer. Entre deux cavalcades sur la plage, Christine avait trouvé quelques remplacements chez des kinés des alentours qui lui permettaient de ne pas perdre la main en attendant de trouver un poste fixe. Puis elle était tombée enceinte et tout avait changé. Son gros ventre l'avait contrainte à l'inactivité. Seule la marche lui était encore accessible, mais elle se plaignait de se promener toujours seule. Richard était devenu son seul horizon et elle avait commencé à lui reprocher ses longues heures de travail. Une semaine plus tôt, il lui avait proposé de prendre un chien pour lui tenir compagnie ; elle avait éclaté en sanglots. Catherine, sa collègue urgentiste, prétendait que c'était la faute des hormones. Pour sa part, il était un peu perdu.

Devant l'entrée, le panier que Christine utilisait pour récolter des mûres était renversé sur le sol de tomettes. Richard l'écarta du pied, poussa la porte qui n'était jamais fermée à clef et chercha à tâtons l'interrupteur. La lumière crue révéla une grande pièce au plafond bas à poutraison et aux murs blancs. Le salon était vide. Un désordre inhabituel y régnait. Des magazines étaient répandus sur le tapis, devant la table basse de travers et une chaise renversée. Sur le manteau de la cheminée, l'eau d'un vase s'était répandue et les roses qu'il lui avait offertes quelques jours avant avaient été jetées sans ménagement sur le sol, et, à en croire leur état, joyeusement piétinées.

Richard fronça les sourcils, releva le vase vide par réflexe. À côté, la photo de la garden-party, où ils posaient tous les deux une flûte de champagne à la main, avait été retournée, face cachée. Christine exagérait ; elle ne pouvait pas saccager le salon parce qu'il avait deux heures de retard.

Il se dirigea vers la chambre, s'attendant à trouver sa petite amie éplorée sous la couette, ne sachant pas trop s'il avait envie de la consoler ou de l'engueuler. Mais, là aussi, la pièce était déserte. Le pouls de Richard s'accéléra imperceptiblement. Et si elle l'avait quitté ? Il ouvrit l'armoire en grand. Tous ses habits semblaient là. Richard souffla en se morigénant pour sa bêtise. Une femme enceinte de sept mois ne quittait pas son compagnon. Enfin, il ne pensait pas. Il inspecta la salle de bains, puis la cuisine. Tout était en ordre. Christine n'avait même pas commencé à préparer le dîner. Est-ce qu'elle avait décidé sur un coup de tête d'aller passer la soirée à La Rochelle ? Dans l'entrée, il trouva son sac avec ses papiers et ses clefs de voiture. Il était peu probable qu'elle se soit rendue à La Rochelle en bus et sans son sac à main. Où était-elle passée ? Dans le cerveau de Richard, l'énervement avait fait place à une inquiétude sourde. Le jeune homme sortit à grandes enjambées de la maison et pénétra dans la dépendance qui leur servait de garage. La 104 beige de Christine s'y trouvait. Il attrapa une lampe de poche sur une étagère et s'engagea sur le chemin de terre qui menait à la plage.

En ce mois de septembre, la nuit était assez claire pour qu'il se dirige sans utiliser sa lampe. Il avançait vite, le cœur battant, dans le sentier bordé de ronces et de prunelliers. Ses yeux scrutaient la pénombre, craignant à chaque instant de tomber sur le corps inanimé de Christine. N'avait-elle pas fait un malaise quelques jours avant ? Il ne s'était pas inquiété, les malaises sont si fréquents chez les femmes enceintes. Il l'imaginait à présent, se repassait dix fois le film dans la tête. Christine avait dû l'attendre jusqu'à 21 heures. Excédée, elle avait saccagé le salon avant de s'enfuir dans la nuit, vers la plage, vers son cher océan. Dans son état, il avait pu lui arriver n'importe quoi...

Soudain le chemin s'ouvrit et Richard déboucha sur la route. De l'autre côté, les dunes plantées d'oyats et de canisses s'étendaient jusqu'à la plage d'Aytré. Alors qu'il allait s'élancer, un double faisceau lumineux et le bruit d'un moteur attirèrent son attention sur sa droite. Un 4x4 déboula, le forçant à reculer d'un pas. Le véhicule s'éloigna dans la nuit. Richard traversa et s'engagea sur une allée étroite recouverte d'écorces de pin. Il courait à présent, ivre d'anxiété. La lancinante litanie du ressac montait jusqu'à lui, comme un avertissement, un présage de malheur. Des odeurs d'immortelles et de marée l'assaillirent. Essoufflé, il arriva sur la plage. Les eaux noires miroitaient doucement sous la lumière blafarde d'une lune à la rondeur parfaite. Sur la droite, on devinait la pointe de l'île de Ré et le commencement du récent pont qui la reliait à La Rochelle, mais, face à lui, l'océan ondulait à perte de vue. Comme une contrée inexplorée et dangereuse. Richard étouffa un gémissement. Le froid du sable traversait la semelle de ses baskets, sa course folle lui avait donné la nausée. Ses yeux balayèrent la bande de sable d'un gris sale. Une forme sombre se détachait sur la plage environ cinquante mètres plus loin. Ses jambes endolories se remirent aussitôt en mouvement. Christine. Depuis combien de temps était-elle évanouie sur cette plage maudite ? Il ragea intérieurement. Pourquoi n'était-il pas rentré plus tôt ? La silhouette se précisait à présent. Grosse, difforme, échouée sans espoir de retour. Richard cria en tombant à genoux à côté du corps sans vie. La nausée le submergea définitivement et il vomit une bile âcre. Un sanglot déchira sa poitrine en feu.

Le phoque gisait sur le flanc, à moitié dévoré par les crabes. Sa fine tête intacte, hormis les yeux arrachés par les cormorans, ses boyaux sanguinolents répandus sur le sable en arabesques savantes.

VI

Malgré le plaid sur ses épaules, Richard grelottait. Il n'avait pas eu le courage d'allumer un feu dans la cheminée. La pendule du magnétoscope indiquait 7 h 02. Dehors, indifférent, le soleil se levait, salué par le chant des oiseaux.

La veille, en rentrant de la plage, Richard avait alerté le commissariat de La Rochelle. Un homme, plutôt jeune d'après sa voix, lui avait répondu. La disparition d'une jeune femme de vingt-six ans, enceinte de sept mois, ne lui avait pas semblé inquiétante. Qu'elle soit partie à pied, sans argent ni papiers, ne lui était pas apparu comme alarmant. Christine était majeure, elle faisait ce qu'elle voulait. Est-ce qu'elle avait de la famille dans le coin, des amies ? Richard avait déjà appelé les seules relations qu'il connaissait à Christine sur La Rochelle : un couple de kinés qu'elle avait remplacé pendant les vacances. Ils n'avaient pas eu de contact avec sa compagne depuis plus de quinze jours.

Une bouderie, un caprice, le flic n'était pas inquiet. Qu'il les rappelle si elle n'était pas rentrée le lendemain. De plus en plus anxieux, Richard avait téléphoné aux urgences de l'hôpital. Aucune jeune femme enceinte n'y avait été admise depuis son départ. Muni de sa lampe torche, il avait fouillé les alentours une partie de la nuit. Il avait marché jusqu'à la maison la plus proche, quelques centaines de mètres en direction d'Aytré, habitée par un retraité qui passait son temps à jardiner, peut-être avait-il aperçu Christine ? Mais les volets étaient clos et il n'avait pas osé réveiller le vieil homme. Vers 2 heures, il était rentré à La Mésangère, avait ramassé les magazines et les roses éparpillées, puis s'était assis sur le canapé pour attendre l'aube.

Les deux policiers débarquèrent à 9 heures. Une femme aux cheveux courts d'un blond tirant vers le gris se présenta sous le titre d'inspecteur Anaïs Ravier. Les ridules au coin de ses yeux trahissaient une quarantaine d'années. Elle portait un jean et un blouson d'aviateur en cuir qui la rajeunissait et lui donnait une allure de garçon manqué. Un homme plus jeune mais déjà complètement chauve l'accompagnait. Il était doté d'yeux très bleus qui furetaient dans la pièce comme deux chiens policiers.

Au grand soulagement de Richard, l'inspecteur Ravier semblait prendre la disparition de Christine très au sérieux. Ils prirent place sur le canapé et elle lui demanda de raconter la journée et la soirée de la veille en détail. Richard s'exécuta pendant qu'elle prenait des notes dans un calepin.

Le jour précédent, il était parti vers 8 heures en promettant d'être rentré pour 20 heures. Christine prenait son café dans la cuisine. Non, il ne lui avait pas demandé ce qu'elle comptait faire de sa journée, mais en général, Christine passait son temps entre les travaux ménagers, les courses et ses promenades dans la campagne et sur la plage.

— Seule ? demanda l'inspecteur Ravier.

Richard hocha la tête en signe d'approbation. La policière se pencha vers une photo déposée sur la table basse.

— C'est elle ?

— Oui, j'ai pensé que ça vous serait utile.

— Tout à fait.

Anaïs Ravier saisit le cliché et l'examina d'un air pensif. La jeune femme posait devant l'objectif, un sourire contraint aux lèvres. La masse de sa chevelure brune était ramenée sur un côté, dévoilant de l'autre, sous la fine bretelle de son top, une épaule carrée.

— C'est vous qui avez pris cette photo ?

— Oui. Christine n'aime pas tellement qu'on la photographie, elle dit qu'elle n'est pas photogénique. Ce qui est assez vrai, elle est plus jolie en vrai.

L'inspecteur Ravier haussa les épaules en rangeant le cliché dans son calepin. Le feu roulant de questions reprit.

— Quelle heure était-il quand vous êtes finalement rentré hier soir ?

— 22 h 06, j'ai regardé l'heure dans la voiture.

— Et votre amie n'était pas là...

— Non. La maison était plongée dans le noir, ça m'a tout de suite semblé bizarre.

— Est-ce que vous avez remarqué quelque chose de particulier ?

— Sa voiture était dans le garage et son sac dans l'entrée. Du coup, je me suis dit qu'elle n'était pas loin.

— Un peu étonnant de se promener seule la nuit comme ça, non ?

Richard hésita.

— Oui, mais Christine est une grande marcheuse et puis... il y avait le bouquet renversé, j'ai pensé que Christine m'en voulait d'être en retard. Elle peut réagir au quart de tour parfois.

L'inspecteur Ravier fronça les sourcils.

— Le bouquet, quel bouquet ?

— Un bouquet de roses blanches que je lui avais offert dimanche, elles étaient par terre, piétinées. Le vase était cassé aussi.

— Où sont-elles maintenant ?

— À la poubelle dans la cuisine. Le vase aussi.

L'inspecteur Ravier fit un signe discret à son collègue masculin. Le jeune homme se dirigea aussitôt vers la cuisine.

— C'est vous qui les avez ramassées ?

— Oui, bien sûr. Elles étaient foutues.

— Autre chose d'anormal dans le même genre ?

— Il y avait des magazines par terre aussi.

— Et rien d'autre ?

— La table basse était de travers, comme si on avait buté dedans. Et il y avait une chaise renversée. C'est tout je crois.

Le stylo s'activait sur le papier lisse. Anaïs Ravier releva la tête et planta son regard dans celui du jeune homme.

— Et vous avez donc pensé que votre amie avait passé sa colère sur ces objets avant de sortir se promener Dieu sait où pour se calmer, c'est bien ça ?

Richard se troubla.

— Oui...

— Cela arrivait souvent, ces accès de... colère ?

— Non... J'avais parfois droit à des scènes, mais rien de cassé.

— Vous vous disputiez ?

— Parfois, enfin comme tous les couples, j'imagine. Les femmes enceintes ont souvent des sautes d'humeur.

Richard chercha un signe de connivence sur le visage d'Anaïs Ravier, qui demeura de marbre.

— Diriez-vous que Christine était dépressive ?

— Dépressive... non. Irritable.

— Où est votre plus proche voisin ?

— C'est monsieur Martineau, à 300 mètres au début de l'impasse qui mène à La Mésangère. Vous avez dû passer devant en venant.

— La maison avec le grand potager ?

— Oui, c'est ça. Après La Mésangère, il n'y a plus que des champs.

— La porte d'entrée était-elle fermée ou ouverte lorsque vous êtes arrivé ?

— Ouverte, Christine ne ferme jamais, même lorsqu'elle est seule. Elle dit toujours que ça ne craint rien ici.

L'inspecteur Ravier se leva et se dirigea vers le téléphone qui trônait sur la commode. Elle composa fébrilement un numéro.

— Alain ? Tu peux m'envoyer fissa un technicien ? J'ai une suspicion de scène de crime. La Mésangère, venelle des Lys à Aytré, au bout du village. Je voudrais aussi des chiens... Démerde-toi. Oui... Disparition inquiétante.

Anaïs se retourna et contempla le jeune homme devenu livide. Ses boucles brunes qui tombaient sur ses yeux et dans son cou lui conféraient un air d'ange un peu paumé. Malgré sa chemise et son pantalon de toile fripés, tout, dans ses manières, suintait le jeune homme bien élevé. Un gentil, comme l'aurait qualifié Anaïs si elle n'était pas en train d'enquêter sur la disparition de sa petite amie Christine Martinez, vingt-six ans, enceinte de sept mois.

— Vous... vous croyez... balbutia-t-il.

— Je crois, monsieur Le Guyader, qu'une jeune femme enceinte a disparu depuis plus de douze heures. Et que le dernier endroit où elle est censée s'être trouvée présentait des traces de lutte que vous avez connement fait disparaître. Et je crois que vous allez me suivre au commissariat.

Richard passa une main tremblante sur ses lèvres.

— Pourquoi ?

— Simple déposition... pour l'instant.

— Je dois prévenir l'hôpital.

— Faites... Mon collègue va rester ici jusqu'à l'arrivée des renforts. Il nous faudrait aussi un vêtement avec l'odeur de votre amie, pour les chiens.

Comme un automate, Richard traversa la cour et grimpa dans la voiture de l'inspecteur Ravier. Son inquiétude avait viré à la terreur. Une scène de crime ? C'était stupide. Christine avait saccagé ces roses parce qu'il était en retard. Une fois de plus. Et maintenant, elle était morte. Ça ne faisait plus de doute à présent dans son esprit. Elle ne serait pas restée toute la nuit

dehors. Dans un flash, il se remémora la jeune morte des urgences, ses yeux fixes pailletés d'or. Il visionna Christine sans vie dans un casier de la morgue. En gémissant, il prit son visage à deux mains. Il n'y survivrait pas.

Ou alors Christine était tombée, avait glissé dans un fossé et était trop faible pour appeler au secours. Une lueur d'espoir s'alluma dans son cerveau. Les chiens... les chiens la retrouveraient...

Richard attendit plus de deux heures dans une pièce minuscule dotée d'une fenêtre à barreaux, d'un bureau sommaire et de deux chaises. Malgré l'angoisse qui l'étreignait, la fatigue le submergeait, le faisant piquer du nez et se réveiller immédiatement en sursaut, couvert d'une sueur aigre. Enfin, l'inspecteur Ravier fit irruption, son calepin à la main. Le jeune homme se leva d'un bond.

— Vous avez du nouveau ?

— Oui...

— Vous l'avez retrouvée ? Elle va bien ?

— Non, nous ne l'avons pas retrouvée.

Richard poussa un gémissement involontaire.

— Mais les chiens ? Les chiens ont bien dû flairer une piste.

— Il faut le temps que ça se mette en branle. On n'obtient pas des chiens en claquant des doigts. Les chiens viennent d'arriver sur place. Pour l'instant, je n'ai pas d'infos. Mais il y a autre chose... Monsieur Le Guyader, nous avons trouvé des traces de sang dans votre salon, sur l'angle de la cheminée.

Les yeux de Richard s'écarquillèrent.

— Celui de Christine ?

— Nous ne savons pas pour l'instant. Asseyez-vous, j'ai quelques questions à vous poser.

Richard obtempéra tandis que la policière prenait place en face de lui.

— Votre voisin, monsieur Martineau, nous a relaté un incident dont il a été le témoin samedi.

Richard baissa la tête et avala douloureusement sa salive.

— Une dispute, rien de plus.

— D’après monsieur Martineau, une dispute plutôt violente.

Richard ferma les yeux, il ne commençait que trop bien à comprendre le tour que prenait la situation. Dans ces cas-là, on accuse toujours le mari ou le petit ami. Et ces antécédents, qui n’allaient pas tarder à refaire surface, ne plaideraient pas pour lui. Il avait l’impression d’avoir été parachuté dans un putain de cauchemar. Et pendant ce temps-là, Christine était peut-être en danger quelque part.

— Je n’ai pas frappé Christine. J’étais à l’hôpital toute la journée. Vous perdez votre temps au lieu de la chercher !

Anaïs Ravier poursuivit, imperturbable.

— Vous vous disputiez souvent ?

Richard ferma les yeux et renversa la tête en arrière. Samedi soir, ils avaient pris sa voiture pour aller au cinéma. Il s’était engagé dans la venelle qui menait à la route. La soirée était douce et Christine d’humeur joyeuse. Elle attendait cette sortie depuis une semaine. Les Duran Duran avaient entonné *Ordinary World* dans l’autoradio et Christine chantait en lui tenant la main sur le levier de vitesse. La lumière déclinait, gommant les reliefs du paysage, lui conférant un piqueté soyeux. Il avait tourné la tête pour contempler Christine, son profil parfait, ses longs cheveux ondulés d’un brun profond et, sous la chemise à fines rayures bleues qu’elle lui avait empruntée, son ventre lourd. Il s’était dit qu’il était le plus heureux des hommes. Et puis son bip avait sonné. Il devait rejoindre l’hôpital au plus vite. Ils étaient en sous-effectif et rappelaient fréquemment du personnel au repos. Il n’avait pas le choix.

Christine avait ouvert la portière en lui criant qu'elle le détestait. Il avait dû piler devant la grille de Martineau pour qu'elle ne saute pas en marche. Elle était partie comme une furie vers La Mésangère. Il avait bondi hors de sa Volkswagen pour la rattraper. Il avait couru sur le chemin mal goudronné, avait tendu la main pour saisir son bras mais n'avait attrapé qu'une mèche de cheveux. Christine s'était retournée en criant, avait tenté de le gifler puis, déséquilibrée, était tombée à genoux. Il avait essayé de l'aider à se relever, mais elle s'était débattue en hurlant, ivre de colère. Son bip avait sonné une nouvelle fois dans sa poche. Il l'avait laissée partir vers La Mésangère, les genoux écorchés et les joues baignées de larmes comme une gamine abandonnée. Le lendemain, en revenant de sa garde, il s'était arrêté pour lui acheter un bouquet de roses.

Richard Le Guyader déclara d'une voix blanche :

— Je ne parlerai plus qu'en présence de mon avocat, maître Vassili.

Anaïs Ravier se carra dans son fauteuil.

— Libre à vous.

2019

VII

Lancelot avait débarqué à Orly au petit matin. Aussitôt son bagage récupéré, il s'était engouffré dans le RER pour rejoindre Maisons-Alfort où il devait faire une escale chez des cousins. Une pluie diluvienne balayait l'Île-de-France. Il était arrivé, trempé et frigorifié, devant la petite cité coincée entre la voie ferrée et l'école vétérinaire. Les immeubles cubiques, tous identiques, étaient bordés de parkings remplis de Logan et de Kangoo. Sa cousine, qui venait de terminer sa garde à l'hôpital de Créteil, lui avait ouvert la porte. Il avait retiré ses habits mouillés, posé ses baskets sur le radiateur et s'était écroulé sur le sofa.

Vers 9 heures, des pieds pointure 27 avaient décidé d'escalader la montagne qu'ils formaient, lui et le canapé. Ce qui s'était achevé dans un joyeux chahut interrompu par l'irruption de son cousin en caleçon. Tout en préparant le petit déjeuner, ils avaient discuté du pays, du gosse qui était en grande section et des grèves à la RATP. Lancelot était resté évasif sur les raisons de sa venue en métropole. Il n'avait pas envie de s'épancher sur la maladie de Rose, sur cette quête de moelle osseuse qui lui semblait par moments aussi hasardeuse que celle du Saint Graal. Retrouver le père biologique de Rose avec les maigres indices qu'il avait collectés relevait de la science-fiction, ou de la chance. Lancelot n'avait jamais compté sur cette

dernière. Lancelot était un prévoyant qui ne laissait rien au hasard, soupesant tous les risques avant de se lancer. Sauf là. En réponse à l'intérêt mollandais de son cousin, il avait prétexté une enquête pour son journal sur le danger des algues vertes qui envahissaient les plages bretonnes. Au fait de son engagement pour la cause écologique, son cousin avait gobé l'histoire, malgré le prix exorbitant du billet Fort-de-France-Paris. Lancelot avait offert la bouteille de rhum que Firmine lui avait confiée, puis il avait quitté l'appartement, sa doudoune humide sur le dos, pour sauter dans un métro, direction Montparnasse. Dans les couloirs de la station Daumesnil, il avait acheté un bonnet et un parapluie à un vendeur à la sauvette qui lui avait rendu sa monnaie en l'appelant « brother ».

Le métro lui rappelait ses années d'études, lorsqu'il ralliait quotidiennement sa colocation à La Sorbonne. Sous la lumière crue des néons, les Parisiens affichaient toujours le même air d'impatience morose. Un soir, dans la pénombre d'un troquet du Quartier latin, une amie lui avait expliqué sans rire que cette attitude hautaine, typiquement parisienne, était en fait une forme de politesse. D'abord, avait-elle commencé, les Parisiens ne peuvent pas dire bonjour à tout le monde, ils sont bien trop nombreux, ils passeraient leur temps à ça, finiraient leurs journées la gorge sèche, complètement déshydratés. Amusé et curieux de découvrir le développement de ce concept, Lancelot avait dû admettre qu'il y avait dans cette réflexion une certaine logique. D'autre part, avait-elle poursuivi, ce que d'aucuns appellent de la froideur, voire de la suffisance, relève d'un type particulier de politesse : la politesse de la fourmilière. Vois-tu, avait-elle argumenté, lorsque les fourmis travaillent ensemble, elles s'agitent, elles se cognent, on ne peut pas dire qu'elles font vraiment attention à leurs congénères, on ne peut pas dire qu'elles sont aimables avec leurs prochains, cependant il y a dans cette coexistence pacifique une forme de bienveillance, presque d'entraide. Leur indifférence est gage d'efficacité et

n'entrave pas leur cohésion, bien au contraire. Dans le métro, c'est un peu comme dans une fourmilière, chacun vaque à ses occupations et la véritable politesse, c'est de foutre la paix aux autres. Assez contente d'elle, son amie avait tapoté le bout de sa cigarette sur le cendrier en exhaltant une bouffée de nicotine dans sa direction. D'accord, avait concédé Lancelot en plissant les yeux, admettons, mais un petit sourire n'a jamais fait de mal ni ralenti personne. La jeune femme l'avait considéré avec des yeux horrifiés ; jamais, au grand jamais, elle ne souriait dans le métro. La moitié des hommes présents y auraient lu une invite sexuelle. Lancelot s'était esclaffé. Du coup, les Parisiens lui étaient apparus beaucoup plus proches de leurs compatriotes d'outre-mer qu'il ne le pensait.

À Montparnasse, il avait attrapé son TGV et s'était installé pour quatre heures de trajet jusqu'à Brest. Il avait décidé d'utiliser ce laps de temps pour relire ses notes et mettre au point son plan d'action. Dans un premier temps, il avait envoyé un SMS à Rose et à Firmine ; il n'attendait pas de réponse immédiate étant donné qu'il était à peine 6 heures du matin en Martinique. La place à côté de la sienne était libre et il put y poser la sacoche dans laquelle il renfermait son ordinateur et la carte de David. Il déplia le document froissé et examina à nouveau la croix rouge masquant presque l'île d'Ouessant, quoiqu'un peu décentrée, et la légende « Là où tout a commencé ». Il replia la carte et maudit à nouveau son prétendu beau-père pour l'avoir catapulté dans cette course contre la montre. Du pouce, il alluma son portable et ouvrit le fichier dans lequel il avait consigné les maigres renseignements que Rose avait pu lui fournir. Sa compagne était née le 14 octobre 1993, censément à Brest. Sa mère se nommait Christine Martinez, ce qui était assez commun. Elle ne pensait pas que David et elle étaient mariés civilement ou religieusement, mais elle n'en était pas sûre... Christine serait originaire de la région parisienne, mais là encore, Rose n'avait aucune certitude. Elle ne possédait aucun

renseignement sur ses grands-parents maternels, ni paternels d'ailleurs. Elle ne savait pas quand ni où David et Christine s'étaient rencontrés. Lancelot soupira. Il avait décidé de se rendre dans un premier temps au bureau d'état civil de la ville de Brest puis à l'hôpital à la recherche d'un bébé de sexe féminin né le 14 octobre 1993 et dont la mère se nommait Christine Martinez. Cela lui permettrait peut-être de remonter jusqu'au géniteur ou, au moins, d'en apprendre un peu plus sur Christine. Il était également curieux de découvrir le nom de l'homme qui l'avait accompagnée à la maternité. Était-ce David ? Ou bien le père biologique de Rose ? En espérant que la date de naissance de Rose et le nom de sa mère soient authentiques, tout autour de Christine semblant si mystérieux. Quel secret honteux cachaient les parents de Rose pour avoir ainsi maintenu leur fille dans l'ignorance de ses racines ?

En cas d'échec, il ne lui resterait plus qu'à naviguer jusqu'à Ouessant et ce qu'il avait lu sur Internet à propos de la plus occidentale des terres hexagonales ne lui disait rien qui vaille. « Qui voit Ouessant, voit son sang » affirmait le proverbe...

À peine arrivé, Lancelot prit une chambre dans le premier hôtel venu et ressortit aussitôt pour commencer ses recherches. Fidèles à leur réputation, Brest et son port disparaissaient sous un crachin tenace. Lancelot se félicita d'avoir eu la présence d'esprit de se munir d'un parapluie à Paris.

Au service de l'état civil, il fit chou blanc. L'employé municipal ne pouvait pas lui fournir un extrait d'acte de naissance de Rose étant donné qu'ils n'étaient pas mariés. Rose pouvait faire la demande en ligne, mais cela prendrait un certain temps. Il ressortit de l'hôtel de ville avec le sentiment de tourner en rond. À l'hôpital, il eut plus de succès. Il tomba sur une jolie Martiniquaise qui ne fut insensible ni à son charme ni à son histoire. Elle accepta de consulter les archives des naissances. Aucun bébé du nom de Rose n'y était né le 14 octobre 1993. D'ailleurs, ce jour-là, seuls

deux enfants de sexe masculin avaient vu le jour dans le service d'obstétrique de l'hôpital. Peut-être votre amie est-elle née dans une clinique, argumenta l'avenante Antillaise en inclinant son joli visage surmonté d'une multitude de fines nattes.

En raison de l'heure tardive, Lancelot décida de poursuivre ses recherches le lendemain. Il dîna dans une crêperie en face de l'hôtel. Le restaurant, décoré de nappes à carreaux et de rideaux assortis, était quasi vide. Seul un couple, assez jeune, dînait à quelques tables de la sienne. Lancelot n'était pas vraiment dépaysé. Pendant ses études parisiennes, il avait fréquenté le quartier de Montparnasse, lieu fameux d'exode breton, et ses nombreuses crêperies. Il commanda une galette à l'andouille de Guémené et une bolée de cidre. Il fallait reconnaître cela aux Bretons, ils avaient un climat de merde mais ils savaient faire les crêpes.

Était-ce le grand air ? Lancelot mangea avec plaisir, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Il songea avec un brin de culpabilité que, peut-être, s'être éloigné de l'univers oppressant de la chambre d'hôpital de Rose lui rendait l'appétit. Tout en dégustant ses crêpes, il naviguait sur son téléphone à la recherche de renseignements sur Ouessant. La superficie de l'île avoisinait les 15 km², environ quatre-vingt fois moins que la Martinique. Elle pouvait aisément se parcourir à vélo. Bien sûr, Ouessant n'était pas pourvue d'un hôpital, mais on y trouvait tout de même un généraliste répondant au nom de Philippe Mahé. Un prénom qui laissait supposer un praticien âgé de cinquante à soixante-dix ans. Il était donc tout à fait possible qu'il exerçât déjà sur l'île en 1993... Lancelot sentit un petit vent d'espoir revigorant balayer sa nuque. Il commanda et engloutit une quatrième galette, un œil sur l'écran de son Samsung. Une navette quittait le port de Brest pour Ouessant le lendemain à 14 heures, lui enseigna ce dernier, qui prit également un malin plaisir à lui rappeler que l'île était cernée de récifs et de courants dangereux. On comptait des dizaines

d'épaves dans ses fonds marins, affirmait *Ouest-France*. Un vrai triangle des Bermudes celtique. Enfin, Lancelot apprit que la traversée durait deux longues heures. Il commença un peu à regretter son appétit pantagruélique. En guise de promenade digestive, et peu pressé de retrouver son lit, il déambula dans les rues sombres et étroites du vieux Brest et le long de la Penfeld et de ses eaux tranquilles qu'il imaginait volontiers glacées, jusqu'à ce que la moiteur froide du soir transperce sa doudoune et pétrifie ses muscles.

Ce n'est que tard le soir, dans l'obscurité de sa chambre, que le manque, familier et oppressant, l'assaillit. Dans le silence de l'hôtel endormi, dans cette pièce inconnue et impersonnelle, il se remémorait la chaleur du corps de Rose, ses courbes dont il lui suffisait de tendre la main pour en explorer les collines et les vallons, son souffle régulier et paisible de petit animal ; et leur absence imprimait dans tout son être une douleur si vive qu'il dut mordre son oreiller pour étouffer un sanglot. Un vide béant s'ouvrait ainsi chaque nuit, dont il ne s'extirpait que pour plonger dans un mauvais sommeil.

VII

Le lendemain matin, après un frugal petit déjeuner, Lancelot sauta dans un Uber et fit le tour des établissements de santé de la ville et des alentours. En vain. Pas de trace d'une fillette née le 14 octobre 1993. À 13 heures 49, il avalait une pilule contre le mal de mer et embarquait dans le port de Brest. Ça allait un peu bouger, lui annonça un marin en l'accueillant à bord tandis que le pavillon aux couleurs bretonnes se débattait comme si sa vie en dépendait.

La traversée fut épouvantable. Lancelot vomit deux fois par-dessus le bastingage et débarqua livide au port du Stiff dominé par la silhouette trapue de son phare. Bravant le vent et le cœur en vrac, il remonta à pied la route goudronnée vers le bourg. Il prit une chambre à l'hôtel-restaurant du Grand Large, jolie bâtisse à la façade percée de hautes fenêtres et surmontée d'un toit d'ardoises gris acier qui s'accordait avec le ciel. Il s'octroya une demi-heure de repos, histoire de redevenir présentable, puis, après avoir demandé son chemin à la femme de l'accueil, prit la direction du cabinet du docteur Mahé.

La maison se trouvait à la sortie du bourg. Le vent avait faibli et ses rafales parcouraient la lande alentour de vagues soyeuses. Ici, le vent avait façonné le paysage, faisant fuir les arbres trop fragiles et pousser des girouettes aux toits des habitations. Des goélands bravaient les bourrasques, ailes déployées, dans de curieux vols stationnaires. Lancelot pénétra dans la salle d'attente qui se révéla déserte. Punaisés aux murs blancs, des posters alertaient contre les dangers de la rougeole ou de la grippe. Un doudou oublié gisait sous une chaise en plastique. Au bout de quelques minutes, un homme de haute taille aux épaules voûtées surgit d'une salle mitoyenne.

Derrière ses lunettes, ses yeux bleus perçants laissèrent échapper une lueur de surprise. Visiblement, il ne s'attendait pas à tomber sur ce grand diable noir. Lancelot avait l'habitude. Il s'avança précautionneusement.

— Bonjour, fit-il.

— Bonjour, répondit le médecin. Que puis-je faire pour vous ?

— C'est un peu particulier...

Lancelot raconta son histoire en essayant d'être le plus clair et concis précis. Le docteur Mahé fronça les sourcils :

— Un bébé né à Ouessant en 1993 ? La maternité a fermé en 1986, vous savez. Les grossesses sont rares ici et les habitantes vont accoucher sur le continent maintenant. Sauf si la nature en décide autrement... Le dernier bébé natif d'Ouessant même est né en 2017, sur le port ! Sa mère a commencé le travail avant d'embarquer sur le bateau. On a envoyé un hélicoptère, mais il est arrivé trop tard !

— Est-ce qu'il ne pourrait pas y avoir eu une naissance de ce genre en 1993, le 14 octobre ?

Le médecin secoua la tête.

— Pas à ma connaissance, mais je ne suis arrivé sur l'île qu'en 2002... Vous devriez aller voir Gilliane Prigent, l'institutrice. C'est une pure Ouessantine et je suis sûr qu'elle était déjà en poste en 1993.

— Merci.

— Pas de quoi. J'espère que vous allez retrouver le père de votre amie.

Lancelot baissa la tête. Il en était de moins en moins sûr. Autant rechercher un grain de sel dans la mer d'Iroise.

Le lendemain matin, Lancelot fut réveillé par le chant du coq. Il se leva et fit glisser les doubles rideaux. Une brume dense envahissait les rues du bourg. Le temps qu'il prenne son petit déjeuner, le brouillard s'était dissipé et un timide soleil printanier pointait ses rayons pâlots. Comme le jeune

Martiniquais s'étonnait de ces changements météorologiques, la patronne, une femme à la poitrine généreuse comprimée dans une marinière, lui expliqua en riant qu'à Ouessant on pouvait avoir les quatre saisons en une journée. Ce qui était une jolie manière de dire qu'il faisait mauvais tous les jours, songea Lancelot. Un peu plus tard, elle lui indiqua le chemin de l'école en lui enjoignant de se dépêcher. Avec le beau temps, Gilliane allait sûrement emmener les enfants faire de la voile dans la baie de Lampaul.

L'école était une maison basse dotée d'une cour clôturée par des murs de pierre. Lorsque Lancelot arriva, une vingtaine d'enfants jaillissait du portail dans un joyeux brouhaha. L'air était vif et piquant, colorant de rouge les joues des petits Ouessantins. Le bonnet jusqu'aux oreilles et les mains au fond des poches, Lancelot se dirigea vers la seule adulte du groupe. C'était une petite bonne femme – elle lui arrivait à la poitrine – aux cheveux grisonnants coupés court et au visage buriné éclairé d'yeux très bleus.

— Madame Prigent ?

— C'est moi-même. Camille, tu attends s'il te plaît ! En quoi puis-je vous aider ? Vous n'êtes pas un parent d'élève, je m'en souviendrais, glissa-t-elle avec un sourire malicieux.

— Non... C'est un peu compliqué. Je viens de Martinique. Pour faire court, je cherche un bébé né à Ouessant en 1993. On m'a dit que vous pourriez me renseigner...

— En 1993 ? Ce n'est plus vraiment un bébé alors. Lucas et Guilhem, on ne ramasse pas les cailloux, combien de fois dois-je le répéter ?

— Oui, c'est une jeune femme maintenant, mais elle est née ici, à Ouessant en 1993. Elle s'appelle Rose.

L'institutrice le fixa en plissant les yeux.

— Impossible, la maternité était fermée depuis longtemps et le seul bébé né à Ouessant depuis est la petite Léane en 2017...

Lancelot soupira. Visiblement, ils avaient fait fausse route. Ouessant, « le lieu où tout a commencé », ne se référait pas à la naissance de Rose. À cause de quel événement marquant et fondateur, l'île avait-elle hérité de cette croix sur la carte de David ? La rencontre de David et Christine ? Ou bien ça n'avait rien à voir avec Rose et son beau-père s'était bien foutu d'eux.

— Est-ce que le nom de David Normand vous dit quelque chose ? tenta-t-il.

Gilliane Prigent secoua la tête.

— Écoutez, je dois emmener mes élèves à Lampaul pour leur cours de voile et nous sommes déjà un peu en retard. Accompagnez-nous, vous me raconterez tout en route.

Lancelot enfonça plus fort ses poings dans ses poches. L'air frais lui picotait les joues et faisait pleurer ses yeux, à moins que ce ne soit le chagrin, et l'impuissante colère de se sentir aussi inutile. Les enfants avaient embarqué sur leurs dériveurs ; Gilliane les avait rejoints un peu plus tard, après avoir écouté Lancelot avec patience et bienveillance. À présent, les fragiles embarcations dansaient comme des petits bateaux de papier sur les eaux turquoise de la baie de Lampaul. De chaque côté du port, tel un écrin de rocaïlle, la côte déchiquetée plongeait abruptement dans l'océan. Lancelot fit demi-tour.

L'institutrice n'avait jamais entendu parler de David ni de Christine. L'an 1993 n'avait laissé aucun souvenir particulier dans son esprit. Cela avait été une année ordinaire avec son lot de tempêtes et de touristes. Il était impossible qu'un bébé ait vu le jour sur l'île sans que personne ne soit au courant, et par conséquent elle-même. Ça, elle en était persuadée.

Lancelot passa le reste de la journée à faire du porte-à-porte, interrogeant les plus anciens au sujet d'une hypothétique naissance en 1993. Non seulement, il n'apprit rien de plus, mais, à la fin de la journée, toute l'île bruissait de l'histoire de ce grand Noir un peu dingo qui cherchait un bébé qui n'avait jamais existé. Le soir, lorsque, poussé par la faim et la fatigue, les yeux brûlés par le vent et la lumière laiteuse, il rentra à l'hôtel, il lui sembla que la patronne lui lançait un regard empreint de commisération. C'est peut-être pour ça que, posant son opulente poitrine sur le comptoir, elle lui proposa de lui préparer un bar de ligne pour le dîner.

Assis dans un coin du restaurant, Lancelot attendait le poisson promis lorsqu'une minuscule silhouette se matérialisa devant lui. Il leva les yeux et reconnut le front têtue et le visage sillonné de ridules de Gilliane Prigent. L'institutrice attrapa le dossier d'une chaise.

— Est-ce que ça vous dérange si je dîne avec vous ?

Un peu surpris, Lancelot l'invita d'un geste à s'asseoir.

— Merci, c'est très bon ici, vous savez. J'espère que vous avez pris du bar.

Le dîner fut cordial et le bar excellent. Gilliane se montrait curieuse de tout, de son île à lui, de son métier, de sa famille, de la maladie de Rose... C'était une particularité que Lancelot avait souvent remarquée chez les enseignants, cette soif de savoir, cette avidité de connaissances qui ne s'arrêtaient pas à la retraite mais au contraire les jetaient, fringants sexa- et septuagénaires, dans les cars de touristes, les musées ou les salles de conférences. Entre deux questions, il apprit que Gilliane était, elle, née à Ouessant même, d'une mère anglaise et d'un pêcheur autochtone. Elle avait voyagé mais revenait toujours sur son île, son havre de vent, comme elle disait en riant. Mais il devait comprendre ça, puisque lui aussi était un îlien.

Lancelot hochait la tête en songeant à la maison blanche et bleue de l'Anse à l'Âne, leur havre à Rose et lui. Avant d'entamer son tiramisu tout à fait italien, Gilliane se racla la gorge :

— Je ne voudrais pas vous donner de faux espoirs...

La cuillère de Lancelot resta en suspens dans les airs.

— Le prénom de votre amie est bien Rose ?

Lancelot opina.

— Ce n'est pas très fréquent pour une jeune femme de son âge.

— Non. Où est-ce que vous voulez en venir, Gilliane ?

— Eh bien, c'est ténu comme relation... je me suis souvenue de quelque chose ce matin en naviguant avec les enfants... Je ne sais pas vraiment...

— Allez-y, au point où j'en suis. Tout Ouessant et la moitié de Brest me prennent déjà pour un fou.

— Voilà. Lorsque j'étais ado, il m'arrivait de partir en mer sur le chalutier de mon père. Au nord d'Ouessant, il y a une petite île. C'est juste un caillou en fait, on doit en faire le tour en vingt minutes. On raconte qu'au XIX^e siècle, des naufrageurs y ont sévi. Par gros temps, ils y secouaient des lanternes pour dérouter les navires et les faire échouer sur les récifs qui ceinturent l'île. Mais mon père disait aussi que, sur un côté de l'île, il existe un chenal qui mène à une crique et qu'au fond de cette crique il y a une maison...

Lancelot pinça les lèvres.

— Et ?

— Cette maison, mon père disait qu'elle était rose.

Lancelot se caressa le menton.

— Une maison rose ?

— Oui, enfin, je ne l'ai jamais vue, je ne sais même pas si cette maison existe vraiment.

— Une maison rose, comme ma Rose...

— Si vous êtes persuadé, d’après cette carte, qu’Ouessant a un lien avec Rose, peut-être que c’est cette maison. Je peux vous emmener sur l’île des naufrageurs demain après-midi si vous voulez. La météo est bonne et c’est mercredi, je n’ai pas classe.

Une maison rose sur une île de naufrageurs entourée de récifs ? Lancelot laissa échapper un rire nerveux. Au point où il en était...

OceanofPDF.com

IX

Lancelot considéra la frêle embarcation d'un air dépité. Gilliane sourit.

— Ne vous inquiétez pas, le 420 est un excellent dériveur, tout à fait suffisant pour ce que nous avons à faire. La mer est belle, le soleil au rendez-vous et il y a un bon petit vent régulier. Vous allez voir, cela va être une belle balade.

Lancelot en doutait. En acceptant cette excursion jusqu'à l'île des naufrageurs, il n'avait pas du tout imaginé faire la traversée sur un minuscule voilier piloté par une petite bonne femme aussi lourde qu'un moineau mouillé.

— Vous savez, je n'ai pas vraiment le pied marin...

— N'ayez aucune crainte, je navigue depuis l'âge de deux ans. Vous savez nager au moins ?

— Quand j'y suis obligé...

Gilliane lui lança un gilet de sauvetage.

— Enfilez ça ! Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous asseoir sous le vent, votre grande carcasse risquerait de nous faire chavirer et je déteste me baigner quand la température de l'eau est en dessous de 10 °C !

Gilliane manœuvra pour sortir du port de Lampaul et mit cap au nord. Assis sur un des flancs du voilier, Lancelot se cramponnait comme il pouvait. À la sortie de la baie, le drap de la voile émit un clac avant de se gonfler joliment ; le dériveur prit de la vitesse. La coque fendait les flots sans effort apparent, projetant de nombreux embruns. Lancelot fut reconnaissant à la patronne du Grand Large – Clothilde – de lui avoir prêté un ciré, même jaune. Dessous, il avait enfilé ce qu'il avait trouvé de plus chaud dans sa valise. Sur l'autre bord, Gilliane, une main sur le manche de la dérive, l'autre serrant le bout de la grand-voile, fixait l'horizon avec la

même farouche détermination que son père, son grand-père et sans doute tous ses ancêtres avant elle. Il fallait bien une terre âpre et sauvage comme Ouessant pour forger un si vaillant petit bout de femme, songea Lancelot, admiratif. Bientôt, les reliefs escarpés d'Ouessant s'estompèrent et Gilliane lui montra un point minuscule droit devant eux : l'île à la maison rose. Lancelot se détendit et, oubliant presque le vent hurlant et glacé, se laissa griser par la course obstinée du voilier. Il n'avait même pas mal au cœur.

Quand ils furent à proximité de l'île, Gilliane s'approcha aussi près qu'elle put des récifs.

— Je vais faire le tour pour essayer de trouver le chenal dont mon père parlait, cria-t-elle pour couvrir les rafales.

Lancelot opina, bien qu'il ne fût pas persuadé de la pertinence de naviguer si près des rochers. L'île des naufrageurs ressemblait à une Ouessant en miniature, un caillou malmené par les vents et couvert d'une lande herbeuse. Au bout de quelques minutes, Gilliane tendit un doigt en poussant une exclamation joyeuse. Avec dextérité, elle engagea le 420 dans un étroit bras de mer qui s'enfonçait vers la terre ferme. Et soudain, elle apparut. Lancelot ne put réprimer un cri de surprise. Elle se tenait là, farouche et solitaire au bout de la grève. Une maisonnette, réduite à sa plus simple expression, presque un dessin d'enfant : un toit pointu et gris, deux fenêtres et porte blanches trouant le mur de pierres grises. Mais ce qui sidérait le spectateur, c'était les deux énormes rochers qui l'enserraient, pour la protéger ou l'écraser, on ne savait pas très bien. Lancelot jeta un regard furtif à Gilliane. Elle aussi était impressionnée par la vision de cette maisonnette presque avalée par les amas rocheux.

— Elle est encore plus merveilleuse que je l'avais imaginée, murmura-t-elle.

— Mais elle n'est pas rose, remarqua Lancelot.

Les lèvres de Gilliane s'étirèrent en un sourire sibyllin.

— Nous verrons ça ce soir. Je vais accoster sur la plage et nous tirerons le bateau sur les galets.

Suivant les pas décidés de Gilliane, Lancelot s'avavançait vers la maison. C'était idiot, mais, dans sa large poitrine, son cœur battait à toute allure. Comme s'il partait en excursion dans un pays inconnu, un pays lointain ou imaginaire, peuplé d'elfes et de lutins.

Quoiqu'ancienne, la maisonnette semblait en bon état. Son toit d'ardoise avait résisté aux assauts répétés du vent et la peinture blanche de ses volets de bois était moins écaillée que la terrasse de l'Anse à l'Âne. Gilliane était arrivée devant la porte. Elle se tourna vers lui.

— À vous l'honneur.

Lancelot se planta gauchement devant le battant. Se pouvait-il réellement que derrière cette simple porte se cache le mystère de la filiation de Rose ?

— Je devrais peut-être frapper avant ?

Gilliane haussa les épaules. Lancelot cogna, attendit quelques secondes puis posa sa main sur la poignée. Il hésita un instant. Un sentiment étrange l'envahit, comme l'impression de faire quelque chose de défendu, de pénétrer dans un lieu interdit, de violer un secret qui aurait dû rester enfoui à tout jamais. Entre ses doigts crispés, la poignée n'opposa pas de résistance. Émettant un grincement léger, la porte s'ouvrit sur une pièce plongée dans la pénombre. Lancelot entra en baissant la tête pour éviter la traverse de pierre. Gilliane lui emboîta le pas et se dirigea vers la fenêtre. Lorsqu'elle ouvrit les volets, un rai de lumière frappa la cheminée puis s'élargit pour illuminer toute la pièce et révéler un intérieur très ordinaire. Le mobilier, une table, quelques chaises et un buffet disparaissaient sous une épaisse couche de poussière. Le sol en tomates avait depuis longtemps perdu son éclat et les murs de chaux faisaient grise mine. Bien sûr, il n'y avait ni eau courante ni électricité. Les anciens habitants des lieux devaient s'éclairer à la bougie comme en attestait la présence de deux

bougeoirs sur la table. Et apporter l'eau potable depuis le continent ou Ouessant. Curieusement, et bien que la maisonnette fût inhabitée depuis de longues années, aucune odeur de renfermé ne saturait l'atmosphère. Gilliane était restée devant la fenêtre, observant l'Antillais.

— Je crois que je vais vous laisser. J'ai envie de faire le tour de l'île.

Lancelot lui sut gré de son tact. Il préférait demeurer seul pour fouiller la maison rose, en douceur, avec délicatesse, comme on déflore une jeune fille offerte. Examiner la petite habitation ne serait pas long, mais il avait envie de prendre son temps, de faire les choses en ordre et méticuleusement. D'abord, il devait calmer le cheval fou emballé dans sa cage thoracique. Refrénér son excitation, ce fol espoir de toucher au but.

Lancelot attendit que les pas de Gilliane se soient éloignés sur le chemin pierreux. Des yeux, il fit le tour de la pièce. La cheminée noircie, le buffet, la table au plateau inégal, dans un coin un fauteuil en rotin, à côté une porte menant vers une seconde pièce. Sur le mur d'en face, il remarqua le portrait photographique d'une femme d'âge mûr portant une coiffe bretonne. À vue de nez, le cliché datait de la fin du XIX^e siècle. Lancelot s'approcha, chercha une ressemblance entre cette matrone et Rose. Qui était cette femme ? À qui appartenait cette maison cachée du monde ? David et Christine avaient-ils vécu ici ? Lancelot s'approcha de la cheminée, examina le foyer dont on avait éliminé toutes les cendres, souleva un bougeoir crasseux. Pas de trace ici de lampe-tempête destinée à détourner les navires pour les faire s'échouer sur les récifs ceinturant l'île. Pas de signe des naufrageurs dans la maisonnette. D'ailleurs, la femme en coiffe du portrait ressemblait plus à une paisible femme de pêcheur qu'à une pilleuse d'épaves. Il se tourna ensuite vers le buffet. C'était un meuble sombre en bois massif orné de moulures. Lancelot ouvrit les battants bringuebalants. L'intérieur recelait de la vaisselle et du linge de maison. Il y avait également un réchaud à gaz constitué d'une petite bouteille et d'un brûleur, comme on en utilise pour le

camping. Assurément, ce dernier ne datait pas du XIX^e siècle. Lancelot déplia un torchon ; il était brodé de deux initiales, un A et un R entrelacés. Les assiettes et les verres lui semblèrent anciens. Il y avait également une casserole et une poêle en fonte. Dans un des tiroirs, il dénicha une paire de ciseaux, un stylo à bille et un jeu de cartes. Pensif, Lancelot referma le buffet. Comme l'attestait la présence du réchaud et du stylo, la maison avait probablement été habitée dans le courant du XX^e siècle. Malheureusement, le contenu du meuble ne lui était d'aucune utilité pour déterminer l'identité des occupants des lieux. Qu'est-ce qu'il avait imaginé ? Que dans cette maison rose, rose comme Rose, le père biologique de sa compagne lui aurait laissé sa carte de visite ?

Lancelot soupira, s'ébroua et se dirigea vers la seconde pièce. Il s'agissait d'une petite chambre, meublée de façon aussi spartiate que la salle à manger : un lit recouvert d'un édredon bordeaux, une commode surmontée d'un broc et d'une bassine en faïence, probablement pour faire sa toilette, une armoire du même bois foncé et verni que le buffet. Lancelot ouvrit cette dernière et entreprit d'en examiner le contenu. À sa grande surprise, l'étagère supérieure était couverte de livres, des livres de poche pour la majorité. Il en attrapa un au hasard. Il s'agissait de *Jane Eyre* de Charlotte Brontë. Lancelot feuilleta les premières pages jaunies à la recherche de la date d'édition. C'était celle de 1967. Il parcourut les titres, faisant courir son doigt sur les tranches alignées des bouquins. *Germinal*, *Voyage au bout de la nuit*, *L'Auberge de la Jamaïque*, toute la bonne littérature française, russe et anglo-saxonne s'était donné rendez-vous dans ce petit coin perdu de Bretagne. Bientôt, il tomba sur *Vingt Ans après* puis sur *Le Vicomte de Bragelonne*, les deux suites des *Trois Mousquetaires*. Cependant, pas de trace de ce dernier. Lancelot refit le tour des livres. Le chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas était décidément manquant. Il fronça les sourcils. Pourquoi se constituer une collection de classiques comprenant *Vingt Ans*

après et Le Vicomte de Bragelonne en oubliant leur glorieux ancêtre ? Soit *Les Trois Mousquetaires* se trouvait quelque part dans cette chambre, soit leur propriétaire l'avait emporté en voyage, un voyage qui, visiblement, n'avait pas eu de retour.

Par la fenêtre, Lancelot aperçut la frêle silhouette de Gilliane qui revenait vers la maisonnette. Il se précipita vers la commode, ouvrit un à un les tiroirs qui se révélèrent vides. Il déplaça les oreillers et l'édredon, provoquant un nuage poussiéreux. Rien. Soudain, dans une illumination, il souleva le matelas.

Il était là, comme perdu sur le sommier.

Son roman préféré d'enfance. Édition 1989.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Ça ne pouvait pas être un hasard... Le pas guilleret de Gilliane se rapprochait. Le pouls de Lancelot battait à tout rompre, le sang bouillonnait dans son cerveau en apnée. Il resta quelques secondes comme paralysé, le matelas chargé sur son épaule. Gilliane poussa un salut joyeux en entrant dans la maisonnette. Instinctivement, Lancelot attrapa le bouquin et le glissa dans son dos, entre ses reins et la ceinture de son jean.

X

Le 420 louvoyait pour sortir du chenal. À l'horizon, le soleil déclinait. Lancelot se retourna, jetant un ultime regard sur la maisonnette avant qu'elle ne disparaisse. Frappée par les derniers feux de la journée, elle étincelait. Les murs de pierre grise avaient pris une teinte rose orangé, tout comme les deux rochers accolés, à qui cette nouvelle couleur conférait une allure de géants débonnaires. Malgré le tangage du dériveur et les gifles du vent, Lancelot resta un moment interdit. Rose comme ma Rose, songea-t-il alors que le bouquin volé s'imprimait dans ses lombes et cette vision féerique sur sa rétine.

La soirée fut interminable. Clothilde avait préparé un ragoût de mouton qu'elle tint absolument à partager avec ses deux hôtes. En ces temps de morte-saison, la patronne esseulée du Grand Large sautait sur le moindre touriste comme une puce affamée sur le premier chien errant. Pour sa part, Lancelot, fourbu, n'avait qu'une envie en tête : s'enfermer dans sa chambre, prendre une longue douche chaude et se mettre au lit avec *Les Trois Mousquetaires*.

Enfin libéré, Lancelot rejoignit sa chambre et, l'extirpant de sa ceinture, jeta le livre sur la couette. Comme son propre exemplaire, la couverture en était un peu écornée. Ému, il songea aux longues heures de lecture de son enfance, assis en plein soleil sur les marches devant son immeuble, tandis que les autres garçons tapaient dans un ballon ou escaladaient la cage à écureuil.

Après sa douche, les reins ceints d'une serviette, il s'allongea sur le lit et appela Rose en visio. Il lui narra ses aventures bretonnes avec un entrain feint dont il doutait qu'elle fût dupe. De nouveau, il l'assura qu'il allait retrouver son père biologique bien qu'il n'eût, depuis son arrivée en

métropole, pas la moindre piste à se mettre sous la dent. Rose s'était souvenue de quelque chose. Une fois, Christine avait parlé du métier de son père ; il était maçon. Lancelot sourit tristement. Un maçon en région parisienne... Et nommé Martinez... Ça n'était pas plus consistant qu'un nugget en guise de dîner. Fille des mers et des océans, Rose n'avait jamais mis les pieds dans la capitale et ne se représentait pas la densité humaine de la mégapole lutécienne. La liaison était mauvaise, mais sa compagne lui sembla faible et écourta la conversation. Il raccrocha, le cœur serré.

Pourquoi Rose et pas lui ? Cette question, il se l'était posée cent fois. Pourquoi le cancer s'était-il attaqué aux cellules de Rose et non aux siennes ? Pourquoi était-il bien portant quand la jeune femme végétait sur un lit d'hôpital ? Lancelot baissa les yeux, considérant avec amertume les muscles durs de ses cuisses, son sexe gorgé de sang sous la serviette d'un blanc immaculé. Il posa une main sur sa poitrine où son cœur palpitait doucement, pulsant un flux puissant et tranquille dans ses veines et ses artères. Ses bras qui ne demandaient qu'à étreindre, ce corps sculpté dans l'ébène qui semblait indestructible... Pourquoi Rose et pas lui ? Pourquoi la maladie, le malheur et le chagrin ? Tout à coup, il fut secoué d'un rire triste. Dans un coin de sa tête, il entendait la voix haut perchée de Firmine. Parce que Dieu n'existe pas Lancelot, Dieu n'existe pas. Ou alors c'est un bel enfoiré.

Il attrapa le roman qu'il avait posé sur la table de chevet. Qui avait caché ce livre sous le matelas ? Pour quelle raison ? Pour se soustraire à quel danger ? *Les Trois Mousquetaires* n'était pas une lecture honteuse pourtant... Quoique... Elle lui avait valu bien des sarcasmes dans son enfance, bien des sobriquets dont « l'intello » était certainement le plus gentil. Lancelot examina la couverture jaunie, la quatrième, secoua les pages vers le bas au cas où elles aient renfermé quelque message secret.

Sans succès. Enfin, il l'ouvrit avec tendresse. D'Artagnan quittait sa Gascogne natale sur le dos de sa jument jaune. Comme malgré lui, Lancelot fut happé par la prose d'Alexandre Dumas qu'il connaissait pourtant par cœur. Un peu plus loin, le quatrième mousquetaire cognait l'épaule blessée d'Athos. Soudain, le regard de Lancelot fut attiré par une note manuscrite au bas d'une page. Il approcha le roman ouvert de la lumière jaunâtre de la lampe de chevet. Les mots partiellement effacés avaient été tracés au crayon papier. Retenant sa respiration, Lancelot plissa les yeux pour déchiffrer l'écriture hachée.

Je m'appelle Christine Martinez. J'ai été enlevée à La Rochelle le 14 septembre 1993. Et je suis enceinte de sept mois.

Dans la nuit ouessantine, l'hôtel du Grand Large résonna d'un étrange cri de victoire.

1993

XI

Lorsqu'il l'avait aperçu déambuler tranquillement sur le vieux port au bras de cette brune, une bouffée de haine l'avait submergé. Il aurait reconnu Richard Le Guyader entre tous, même dans le coin le plus reculé de la planète, même tant d'années plus tard. Même les rondeurs de l'enfance disparues de son visage de pâtre grec, sa poitrine creuse d'adolescent élargie et conquérante.

Mais le ventre gonflé de la fille qui lui tenait la main, il ne s'y était pas attendu. C'était comme un uppercut en plein sternum. Respiration coupée, goût de bile dans la bouche. KO debout.

Passé le moment de stupeur, il lui avait fallu toute sa volonté et son restant de lucidité pour s'empêcher de lui sauter à la gorge. Au lieu de quoi, il avait chaussé ses lunettes de soleil et leur avait emboîté le pas, tel un vulgaire badaud.

Le couple s'était arrêté à un stand pour acheter des glaces italiennes. La température flirtait encore avec les 30 °C en ce début de septembre et la foule se pressait sur les pavés disjoints du vieux port de La Rochelle. Il les avait dépassés, les poings serrés, le sang bouillonnant, l'envie de meurtre martelant ses tempes. Quelques minutes plus tard, ils avaient repris leur promenade, se tenant par la taille, s'échangeant des baisers légers

d'oiseaux. Un peu plus loin, ils s'étaient assis sur un banc qu'une bande de jeunes venait de libérer. La jeune femme avait tendu sa glace à son compagnon et celui-ci l'avait léchée goulûment, déclenchant un rire ravi. L'air bruissait de bribes de conversations, des cris des mouettes et du bruit des haubans sur les mâts des voiliers. Malgré la foule, le couple affichait le bonheur insolent des amoureux seuls au monde. À nouveau, il avait ressenti cette douleur en pleine poitrine.

Il avait fait demi-tour, était passé devant eux. Sous son casque de boucles noires, Richard ne lui avait pas jeté un regard, tout absorbé par la future mère de son enfant, une grande jeune femme à la carrure athlétique, aux traits fins et aux longs cheveux ondulés. Aussi bruns que ceux d'Hannah étaient blonds sur la photo qu'il conservait d'elle dans son portefeuille. Une jeune femme belle, heureuse de vivre, confiante dans l'avenir. Tout comme l'avait été Hannah. Est-ce à ce moment que le plan avait germé dans son esprit ? Ou plus tard, à bord du *Meltem* flambant neuf, quand des sanglots de rage et de chagrin mêlés avaient déchiré sa gorge ?

La Rochelle était la première étape de son tour du monde. Son tour du monde en solitaire. Et il était tombé sur la personne qu'il haïssait de toute son âme. La personne qui lui avait ravi son bonheur, sa raison de vivre. Richard Le Guyader méritait-il ce bonheur qu'il lui avait volé ? Avait-il seulement le droit d'être heureux ? David Normand connaissait la réponse à cette question depuis dix ans.

Richard Le Guyader méritait juste de souffrir comme il avait souffert.

Le lendemain, il informa la capitainerie du port que, finalement, il allait rester quelques jours. On lui répondit que cela ne posait pas de problème, la haute saison était terminée et les plaisanciers ne se pressaient plus sur les

pontons. Il se rendit au bureau de poste le plus proche et dénicha bêtement l'adresse de Richard Le Guyader grâce au Minitel. Il descendit son vélo à quai et, pendant huit jours, entreprit de surveiller le couple.

Ils habitaient une longère isolée et Richard était absent pendant de longues heures, ce qui était plutôt un bon point pour son projet. La jeune femme se trouvait souvent seule dans la maison ou sur le sentier menant à la plage. David l'espionnait, tapi dans les fourrés devant La Mésangère ou simple promeneur sur la plage. Il ne s'approchait jamais, mais, faisant mine d'observer les oiseaux avec ses jumelles, traquait le moindre de ses faits et gestes. Malgré sa grossesse avancée, la compagne de Richard n'hésitait jamais à se dénuder et à se jeter dans les vagues de l'Atlantique. C'était une bonne nageuse, une bonne marcheuse aussi. Lorsqu'elle s'était repue d'eau salée, elle s'asseyait sur sa serviette, offrant son visage et son ventre distendu aux derniers rayons de l'été. Elle rentrait par le chemin de terre, non sans picorer des mûres au passage. Pas une fois, Richard ne l'accompagna.

David était de plus en plus déterminé. Le plan s'échafaudait dans sa tête ; l'heure de la vengeance avait sonné. Pour mener à bien son forfait, il lui faudrait un véhicule. Après avoir fureté dans la campagne, il dénicha son bonheur : un camping-car garé dans la cour d'une résidence secondaire désertée par les vacanciers.

Pour accéder à l'habitation du jeune couple en voiture, on devait emprunter un chemin de terre et longer une maisonnette dont le propriétaire, un retraité jardinier, passait son temps dehors. Le chemin de terre n'était donc pas une option. En tout cas, pas pour lui. Par contre, on pouvait rejoindre la longère en coupant par un petit bois depuis la route. Cela faisait une centaine de mètres à peine à parcourir à pied, c'était jouable. Mais Le Guyader avait des horaires très variables, et ça c'était embêtant. David attendrait qu'il parte et agirait rapidement. Jamais Richard

n'était revenu sur ses pas et ses journées à l'hôpital étaient longues. De toute façon, il y avait une part de risque, il fallait bien qu'il fasse avec. Il prit la précaution de quitter le port de La Rochelle et d'aller mouiller le *Meltem* au large d'une petite plage toujours déserte.

Le jour J, il gara le camping-car volé dans les fourrés à l'abri des regards, emprunta le chemin à travers bois et se posta devant La Mésangère. Richard Le Guyader était de repos la veille. Logiquement, il partirait travailler ce jour-ci. David n'attendit pas longtemps. À 8 heures, Richard monta dans sa voiture.

À 10 heures, la jeune femme, dont il avait appris qu'elle se prénomait Christine, sortit de la maison, un panier sous le bras.

XII

En un instant, Christine sentit la terreur s'emparer de son corps tout entier. Un shot d'adrénaline, une bouffée d'angoisse pure. Elle n'était pourtant pas peureuse. Malgré l'isolement de la vieille longère, elle n'avait jamais craint de rester seule, même la nuit, à La Mésangère. Quand Richard lui avait proposé de lui acheter un chien – un berger allemand, ce serait bien – pour lui tenir compagnie et la protéger, elle avait éclaté en sanglots. Elle n'avait pas besoin d'un molosse pour sa sécurité, et elle ne voulait qu'une seule compagnie, la sienne. Comment avait-il pu imaginer qu'elle marcherait dans cette supercherie ?

Christine avait grandi dans une barre à Bobigny où le taux de criminalité crevait le plafond. Et même là-bas, elle n'avait pas peur. Même là-bas, elle rentrait crânement à 2 heures du matin, traversait le hall, les épaules dégagées sans un regard pour les gars qui glandaient ou dealaient. La peur n'évite pas le danger, aimait-elle à se répéter. La peur engendrait la lâcheté et elle avait la couardise en horreur. Le courage était dans sa nature.

Pourtant, lorsque l'homme, grand et mince, jaillit des fourrés pour fondre sur elle, quand, en une fraction de seconde, son cerveau analytique repéra l'arme qui pendait à sa main droite et calcula ses chances, encombrée de son gros ventre, Christine, pour la première fois de sa vie, fut paralysée de terreur. La catalepsie du lapin dans les phares, du chevreuil mis en joue. Ce n'est pas tant l'irruption de cet inconnu dans la cour qui l'effraya si fort, que la vitesse de prédateur à laquelle il fonça sur elle. Alors, son cerveau reptilien prit le relais et lui ordonna de fuir, de retourner à La Mésangère, de se barricader, de les sauver, elle et son gros ventre.

Il n'avait pas imaginé qu'elle serait si rapide malgré sa grossesse. Ni si forte. Il n'avait pas imaginé qu'elle s'enfuirait, une arme braquée sur elle. Il n'avait pas imaginé qu'il devrait la poursuivre dans la maison, qu'elle se blesserait en chutant contre la cheminée.

Il avait anticipé la peur, les cris, les pleurs, les supplications, mais il n'avait pas imaginé ces yeux sombres remplis d'une terreur animale lorsqu'il la releva en l'agrippant par le bras. Cette frayeur muette qui faillit le faire renoncer.

Décontenancé, il pensa que dix ans plus tôt, une autre jeune femme, peut-être, avait tendu le même regard de frayeur digne à ses bourreaux. Sa main se relâcha, il déglutit difficilement en détournant les yeux. Et il aperçut sur le manteau de la cheminée ce cliché du couple souriant, une flûte de champagne à la main. La rage refit surface. Il claqua le cadre sur le rebord avec le canon de son pistolet. Ses doigts resserrèrent leur étreinte sur le biceps de la femme dont la pommette saignait. D'une voix sourde, il parla à son oreille tandis que la gueule de son arme appuyait sur sa tempe. Il lui dit qu'il ne lui ferait aucun mal si elle ne résistait pas, qu'il fallait juste qu'elle le suive, que dans quelques jours tout cela serait fini, non, il n'avait aucune intention de lui faire du mal, mais il avait une arme, oui, une arme chargée, elle avait bien compris, elle devait le suivre sans résister, sans crier et tout irait bien. Il n'était pas un assassin, pas même un violeur, ce n'était pas à elle qu'il en voulait. Tout irait bien, qu'elle soit docile et tout irait bien. Est-ce qu'elle avait compris ? Les yeux exorbités, fous, Christine hocha la tête.

Il la poussa devant lui, les doigts toujours refermés sur son bras, le pistolet enfoncé dans ses reins. Dans la cour, le soleil les surprit après la pénombre de la longère. Leurs yeux clignèrent de conserve dans la lumière joyeuse. Ce n'était pas un jour pour un crime, songea David. Il aurait préféré les nuages bas, la brume poisseuse des films noirs. D'un coup de pied, il écarta le panier jeté au sol par Christine dans sa fuite. À nouveau, il

la poussa sans ménagement. Ils s'engagèrent dans le sentier ; les oiseaux insoucients chantaient dans les frondaisons, les ronces déchiraient leurs jambes nues. Devant lui, il entendait sa respiration rauque, un halètement de bête.

Quelques minutes plus tard, ils débouchèrent au niveau du renforcement végétal dans lequel David avait garé le camping-car. Cinq jours plus tôt, il avait repéré le véhicule dans le jardin d'une maison fermée et isolée. Il n'avait pas été difficile pour l'ingénieur qu'il était de le faire démarrer. Ils se dirigeaient vers la cabine lorsque des voix retentirent sur leur gauche. David battit précipitamment en retraite. Il plaqua Christine contre sa poitrine et colla sa paume sur sa bouche. La sueur perlait à ses tempes. Il lui semblait que son cœur allait sortir de sa poitrine. Si la jeune femme parvenait à attirer l'attention des promeneurs, il serait obligé de la lâcher. Les marcheurs, un couple d'une quarantaine d'années, les dépassèrent en bavardant. La conversation tournait autour des méthodes de lecture, l'homme défendant ardemment la méthode syllabique quand la femme suggérait que la méthode globale avait ses avantages.

Lorsqu'ils eurent disparu au loin, David tira la jeune femme vers le camion. Christine grimpa sans opposer de résistance.

À l'intérieur, il la fit asseoir sur une banquette puis, avec du Chatterton, lui attacha les poignets dans le dos et les chevilles. Un bleu s'épanouissait déjà sur son visage à l'endroit où elle avait heurté le manteau dur de la cheminée. Il hésita à la bâillonner ; la jeune femme n'avait encore proféré aucun son. David essuya la sueur qui coulait dans ses yeux d'un revers de main. Même si elle se mettait à hurler, il y avait peu de chance que quelqu'un l'entende sur la route. Et puis, le bâillon, il ne pouvait pas, il ne pouvait vraiment pas.

Lorsque David s'installa derrière le volant, il s'aperçut qu'il était en nage. Il retira son T-shirt et démarra. Il resta un moment les mains crispées sur le volant, les épaules nouées. Cet enlèvement, c'était une folie. Sa raison le lui hurlait, mais une autre partie en lui criait vengeance depuis dix ans. Et ce rapt était le seul moyen de la faire enfin taire.

Le camping-car amorça doucement son demi-tour. Il parcourut sans encombre les vingt kilomètres qui le séparaient du lieu de mouillage du *Meltem*.

Comme il l'avait espéré, la plage était déserte. Il libéra les jambes de Christine pour qu'elle puisse marcher jusqu'au Zodiac qui les attendait sur le sable. Elle avança comme un automate alors qu'il lui pressait toujours le bras. De loin, on aurait dit deux amoureux partant en balade en mer, lui dans son short en jean effiloché, elle dans sa robe en coton vert pâle et ses sandalettes à talons plats.

À bord du bateau, il la fit s'allonger sur une couchette et lui lia à nouveau les chevilles. Elle avait les jambes longues, les attaches fines. Ses cheveux emmêlés collaient à ses joues baignées de larmes silencieuses. Il lui demanda si elle avait soif et elle fit un geste affirmatif de la tête. Il l'abreuva au goulot d'une bouteille d'eau minérale en lui soulevant le menton puis il désinfecta sa pommette blessée et ses jambes griffées. Quand il eut terminé, il l'enferma dans la cabine.

Il rangea son pistolet dans un tiroir. Il avait acheté cette arme à feu pour son tour du monde, car on ne savait jamais sur qui on risquait de tomber dans les ports de Manille ou d'ailleurs.

Il ne lui restait plus qu'à rapporter le camping-car, effacer ses empreintes et celles de sa prisonnière, et à récupérer son vélo.

Deux heures plus tard, David Normand relevait l'ancre du *Meltem*, ce voilier qu'il avait construit de ses mains et qu'il avait mis plus de dix ans à achever. Il hissa la grand-voile, s'installa à la barre et mit cap sur Ouessant.

Obéissant, le bateau s'élança, emportant sa prisonnière entre ses flancs.

Alors que la proue du *Meltem* fendait l'écume blanche des vagues, les yeux verts de David se plissèrent en scrutant l'horizon. Sous son torse nu, son cœur décéléra. Un étrange sentiment de plénitude l'envahit. Comme si, dans cette vallée de larmes, quelque chose venait de se réparer.

OceanofPDF.com

XIII

Lorsque Richard pénétra à nouveau dans la salle d'interrogatoire, Dimitri Vassili était assis en face de l'inspectrice Anaïs Ravier. C'était bien la première fois qu'il était content de voir ce grand fat de Grec et son tailleur croisé. En l'apercevant, le visage viril de Dimitri demeura imperturbable, affichant seulement cet air de léger ennui qui était sa marque de fabrique. Il tira sur le pli de son pantalon hors de prix et s'adressa à la policière :

— Si on pouvait conclure, inspectrice, j'ai des vrais dossiers à traiter.

Anaïs Ravier ne releva pas la pique et fit mine d'examiner un feuillet devant elle.

— Bien. Monsieur Le Guyader, maintenant que votre avocat Maître Vassili est là, nous allons pouvoir reprendre notre discussion. Comme je vous en ai déjà informé, un témoin nous a rapporté des disputes entre mademoiselle Martinez et vous.

— Une dispute, rien de grave.

— Comme tous les jeunes couples passionnés, inspectrice, est-ce que vous avez oublié ? susurra Dimitri.

— Non, Maître, mais il se trouve que j'ai sous les yeux une information assez embêtante pour votre client. Monsieur Le Guyader semble avoir de sérieux problèmes avec les femmes. Des problèmes de violence. Je parle bien sûr de l'affaire Friedmann pour laquelle il a été miraculeusement relaxé.

Dimitri Vassili balaya l'accusation d'un geste agacé de ses longs doigts soignés.

— Vous n'êtes pas sérieuse, inspectrice ? Est-ce vraiment pour cette raison que vous retenez mon client au lieu de concentrer toutes vos forces à la recherche de mademoiselle Martinez ?

L'avocat marqua une pause afin que la policière s'imprègne bien de son indicible mépris.

— Puisque vous êtes si bien renseignée vous devez savoir que mon client était mineur au moment des faits de l'affaire Friedmann et qu'il a été prouvé qu'il était sous influence. Il a eu droit à un non-lieu car il n'y avait rien contre lui.

Richard détestait l'avocat et ses faux airs de Cary Grant malgré sa bedaine naissante. Il abhorrait sa suffisance et, circonstance aggravante, le soupçonnait d'avoir entretenu une relation avec sa mère. Mais, professionnellement, il fallait reconnaître qu'il assurait. Anaïs Ravier grimaça. Visiblement l'aplomb de Maître Vassili opérait sur l'inspectrice, elle ne semblait plus aussi vindicative que dans la matinée. Richard se mit à espérer un dénouement heureux de sa situation. Du moins pour le moment.

— Et parce qu'il avait un bon avocat, termina la policière.

— Vous me flattez, inspectrice, mais si vous n'avez rien d'autre, je vais vous prier de libérer mon client séance tenante. Sa famille l'attend.

Ce fut au tour de Richard d'émettre un rictus. Sa famille, c'était sa mère, Ève. Qui n'avait jamais apprécié Christine, « cette fille venue de nulle part » comme elle l'appelait. Dans ces circonstances, une confrontation avec elle risquait de se révéler très pénible.

— Si vous permettez Maître, reprit Anaïs avec une obséquiosité railleuse, j'ai encore quelques questions pour monsieur Le Guyader.

— Vous savez où est Christine ? la coupa Richard, rongé d'inquiétude. Les chiens ont trouvé quelque chose ? Vous pouvez me le dire, je suis prêt à tout entendre.

— Non. Les chiens ont mis en évidence une piste à travers les bois qui rejoint la route, mais là ils perdent sa trace. Comme si elle était montée dans un véhicule. De gré ou de force.

La policière plongeait ses yeux dans ceux de Richard en ajoutant :

— Vivante ou morte.

Dimitri Vassili tapa du plat de la main sur le bureau.

— Inspectrice, je vous prierai de ne pas intimider mon client. Il est déjà assez bouleversé par la disparition de son amie, mère de son futur enfant, dois-je le rappeler ?

— Très bien, Maître. Monsieur Le Guyader, puisque vous êtes « prêt à tout entendre », je n'ai pas vraiment des bonnes nouvelles. Comme je vous l'ai déjà dit, nous avons retrouvé des traces de sang chez vous. L'analyse a montré qu'il s'agit d'un sang du même groupe sanguin que Christine, A+.

— Ce qui est aussi le groupe sanguin le plus fréquent en France, la culpa Dimitri.

— Certes, mais nous avons quand même de fortes craintes pour mademoiselle Martinez.

— Christine a fort bien pu se blesser toute seule quelques jours avant. Avec les roses, par exemple.

De plus en plus pâle, Richard avait écouté la joute en silence. Il secoua la tête.

— Non, elle ne s'était pas blessée, elle me l'aurait dit ou je l'aurais remarqué. Ce n'est pas normal qu'elle ait disparu comme ça. C'est vrai qu'elle était nerveuse ces derniers temps, mais elle était aussi très concernée par sa grossesse. Elle m'avait dit hier qu'elle allait prendre rendez-vous pour sa dernière échographie. Elle ne se mettrait pas en danger en disparaissant comme ça.

— Et nous avons aussi cette maison saccagée. Je suis désolée, mais ce n'est pas très bon signe, approuva Anaïs. Est-ce que Christine vous avait fait part de quelque chose d'anormal ces temps-ci ? Un rôdeur qu'elle aurait remarqué ?

À nouveau, Richard secoua la tête.

— Non, elle n'avait pas peur. D'ailleurs, elle ne fermait jamais la maison à clef. Vous pensez qu'elle a pu être... attaquée ?

— Nous étudions toutes les possibilités.

Dimitri Vassili se leva.

— Inspectrice, nous comptons sur vous pour nous tenir au courant des avancées de votre enquête. Mon client est épuisé, je vais le déposer chez sa mère à Nantes.

— Bien, je vais vous demander de nous donner ses coordonnées. Monsieur Le Guyader doit rester joignable, nous aurons encore besoin de lui.

Devant le commissariat, Dimitri actionna l'ouverture centralisée de sa Porsche. Ce type est vraiment un concentré de clichés du parfait parvenu, songea Richard. Ce qui était partiellement faux. La famille Vassili avait fui la Grèce au moment de l'arrivée au pouvoir de la junte en 1967 (Dimitri avait dix-neuf ans), mais pas sans le sou. Dimitri Vassili n'était pas un parvenu, il était né sur un tapis de billets, une cuillère en argent dans sa petite bouche édentée et une gourmette en or à son poignet potelé.

Richard stoppa net devant la voiture de sport.

— Je ne veux pas aller à Nantes, je veux rester à La Mésangère.

Dimitri qui s'apprêtait à s'asseoir derrière le volant se redressa.

— C'est impossible, la police a mis des scellés sur la maison. Et puis ta mère m'a expressément demandé de te ramener, ne fais pas l'enfant, s'il te plaît Richard.

Ils mirent 1 h 38 à rejoindre la capitale des Pays de la Loire, ce qui impliquait des dépassements de limitation de vitesse conséquents. Au sud de Nantes, la Porsche s'engagea sur la rocade pour rejoindre La Chapelle-sur-Erdre où résidait Ève.

XIV

Richard n'avait pas mis les pieds au Manoir depuis le printemps dernier, lors de la « garden-party » annuelle de sa mère. Dimitri stoppa devant le portail en fer forgé et descendit pour l'ouvrir. Abandonnant son allure folle, la Porsche roula au pas sur l'allée qui menait à la bâtisse du XVIII^e. Au fur et à mesure de leur progression, Richard sentait une oppression grandissante envahir sa poitrine. Les retrouvailles avec sa génitrice étaient toujours pour lui une source de stress, les années passant n'y faisaient rien. Il resongea à la « garden-party », à la façon dont sa mère avait snobé Christine et la rancœur balaya son anxiété. Ce jour-là, dans sa robe blanche toute simple, Christine était pourtant la plus jolie de toutes les femmes de l'assemblée, et certainement la plus sincère.

Comme prévenue de leur arrivée par un sixième sens, Ève, vêtue d'un tailleur crème impeccablement coupé, les attendait sur la terrasse. Derrière elle, s'élevaient les murs blancs de sa demeure, qu'elle n'appelait jamais autrement que le Manoir. C'était un joli bâtiment avec un corps principal un peu pataud flanqué d'une large tour carrée, le tout surmonté de deux toits d'ardoises brillantes et de trois cheminées. Des pierres apparentes grises détouraient les hautes fenêtres blanches à petits carreaux. Mélange réussi de rusticité et d'élégance, il fallait reconnaître que le Manoir avait de l'allure. Et que sa propriétaire ne dépareillait pas.

Sans un mot, Ève déposa une bise sèche sur la joue de son fils, puis ils pénétrèrent à l'intérieur. Dimitri ôta sa veste qu'il jeta sur le dossier d'une chaise. Remontant ses bras de chemise, il se dirigea directement vers le bar et se servit un cognac. Comme s'il était chez lui, nota Richard. Muni de sa boisson, il s'installa sur le sofa jaune en croisant nonchalamment les jambes. Ève sentit un pincement au niveau de son bas-ventre. L'avocat lui

faisait toujours de l'effet, plus de six ans après qu'elle eut mis fin à leur liaison. Le jour où elle avait enfin compris qu'il ne quitterait jamais sa femme et ses deux fils. Histoire banale, indigne d'elle. Pourquoi fallait-il qu'elle tombe toujours amoureuse d'hommes mariés ? Déjà avec le père de Richard, elle s'était retrouvée piégée dans une relation impossible. En cloque à vingt-deux ans...

À l'époque, Dimitri avait un peu regimbé, il ne l'avait pas prise au sérieux. Il la pensait trop accro pour le laisser tomber comme ça. C'était sans connaître la force de caractère d'Ève la Renarde, comme l'avaient surnommée ses concurrents sur le marché de l'immobilier – et ce n'était pas seulement à cause de sa rousseur. Mais l'un comme l'autre avaient sous-estimé le lien qui les unissait. Au bout de quelques mois, les affaires professionnelles avaient été un prétexte pour renouer le contact. Les amants étaient devenus amis, de ces amis indéfectibles qui pardonnent à l'autre ses défauts et excusent ses coups bas.

Ève prit place dans un fauteuil club en cuir marron patiné tandis que Richard déclarait qu'il allait se chercher un verre d'eau à la cuisine. Par-dessus son cognac, Dimitri plissa ses yeux bruns ourlés de longs cils en observant son ancienne maîtresse, son front plissé par la contrariété, ses prunelles assombries par l'orage à venir. Du renard, Ève avait le nez pointu, les cheveux couleur feuille morte coupés à la garçonne, les taches de rousseur éclaboussant une peau de lait. C'était une femme petite et menue, mais au corps bien proportionné et encore ferme à l'approche de la cinquantaine grâce à son abonnement à un club de gym huppé. Richard réapparut avec une canette de Schweppes et s'installa sur une chaise près de la cheminée en marbre, leur tournant à moitié le dos. La pièce parquetée de chêne baignait dans une douce lumière de fin d'après-midi. On aurait dit une gentille réunion de famille.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? attaqua Ève. Qu'est-ce que c'est que ce caprice ? Elle n'a rien trouvé d'autre pour faire son intéressante ?

— « Elle » a un nom, jeta Richard.

Son verre de liquide ambré à la main, Dimitri se redressa :

— La police pense que Christine a pu être enlevée.

Souvent il servait de tampon entre la mère et le fils. Dès que ces deux-là se retrouvaient dans un même lieu, l'air se chargeait d'électricité. Les contraires se heurtaient dans une gerbe d'étincelles. Ève s'énervait de ce qu'elle appelait la passivité de son fils. Plus elle tempêtait, houspillait, exhortait, plus Richard se recroquevillait, laissant échapper sporadiquement des aboiements hargneux de chien attaché trop court. Pourtant l'amour d'Ève pour son fils ne faisait aucun doute. Dimitri pouvait en attester. Il avait été témoin de l'acharnement dont elle avait fait preuve pour le sauver dix ans plus tôt. Mais il savait aussi que Richard l'avait déçue, qu'elle le trouvait faible et influençable, en un mot pas à la hauteur. Il l'avait déçue en jetant l'opprobre sur la famille (et sur son entreprise), en refusant de se préparer à sa succession, enfin en s'entichant de cette fille d'ouvriers, autant dire de la racaille. Pourtant, comme Richard, exaspéré par son snobisme, ne manquait pas de le lui rappeler, Ève ne descendait pas de la cuisse de Jupiter, mais de paysans. De paysans qui avaient réussi, certes.

À la mort de ses parents, elle avait vendu les terres. Avec le pactole, elle avait ouvert sa première agence immobilière place Royale à Nantes. Pas n'importe quelle agence. Ève s'était spécialisée dans les demeures de luxe. Bientôt, grâce à sa pugnacité et son habileté, tout ce que la région nantaise comptait de châteaux, manoirs ou maisons d'architecte à vendre tomba dans son escarcelle. Au bout de quelques années, elle avait ouvert une seconde agence à La Baule et acheté le Manoir pour elle et son fils. Vingt ans plus tard, elle était à la tête d'un petit empire avec pas moins de quinze agences

disséminées dans le Grand Ouest, le réseau « Atlantica ». Pour Richard, elle avait rêvé d'études fabuleuses, elle avait rêvé d'HEC ou au moins de Dauphine. Elle avait imaginé deux grands bureaux communicants aux murs blancs, une musique suave dégoulinant d'enceintes invisibles. « Atlantica SARL Le Guyader, mère et fils ». Et puis ce grand couillon, son bac C en poche, avait déclaré qu'il voulait être médecin. Médecin ! Dimitri avait hurlé de rire. Ève était bien la première mère qu'il connaissait qui ne soit pas fière d'avoir un fils en fac de médecine. Elle avait dû le reconnaître et faire contre mauvaise fortune bon cœur : un médecin dans la famille, ça n'était pas déchoir. Elle était encore jeune, sa succession à la tête de l'entreprise pouvait attendre la génération suivante. Mais cette Christine Martinez... Quand il avait à ses pieds le gratin à marier de la grande bourgeoisie nantaise ? Cette fille de maçon portugais élevée à Bobigny... Kinésithérapeute. Est-ce qu'on avait déjà entendu un mot plus laid ? Non, Christine Martinez de Bobigny, ça n'était pas passé. Et voilà maintenant que la donzelle, enceinte jusqu'aux yeux de son futur petit-enfant, disparaissait. Ève Le Guyader bouillait comme une cocotte-minute.

Elle s'était levée d'un bond et arpentait le salon de long en large tel un fauve en cage.

— Comment ça, enlevée ?

— Comme kidnappée, lâcha Richard d'une voix sourde.

Ève se tourna vers Dimitri.

— Mais pourquoi ? Pour l'argent ?

— Ce n'est pas exclu, mais je ne crois pas que ce soit la piste privilégiée par la police pour l'instant...

— Ah bon, et quelle piste est privilégiée par la police pour l'instant ?

Dimitri jeta un coup d'œil vers le jeune homme perdu dans la contemplation des cendres éparpillées dans le foyer.

— Ton fils.

— Quoi ? Richard aurait enlevé sa propre petite amie ? N’importe quoi.

— Pas vraiment enlevé. Plutôt assassiné. Et son passif ne plaide pas en sa faveur.

Le sang quitta le joli visage d’Ève Le Guyader, comme si un éclusier avait ouvert une vanne invisible. Livide, elle retomba dans son fauteuil.

— Je n’ai pas tué Christine ! Je vous signale qu’elle est enceinte de moi, éructa Richard.

— Être enceinte n’a jamais protégé les femmes de leur conjoint violent, objecta Dimitri.

Richard le fusilla du regard tandis qu’Ève gémissait :

— Je savais qu’on aurait des problèmes avec cette fille venue de nulle part...

Son fils se leva en renversant sa chaise.

— Je ne suis pas « un conjoint violent » et Christine n’est pas « une fille venue de nulle part ». J’en ai assez entendu comme ça. Je monte dans ma chambre. Prévenez-moi si la police appelle, si ce n’est pas trop vous demander.

Ève et Dimitri restés seuls demeurèrent un moment silencieux, l’avocat absorbé dans la contemplation de son verre tandis que sa compagne se rongea nerveusement l’ongle du pouce. Enfin, celle-ci rompit le silence :

— Tu n’es pas sérieux, tu ne penses quand même pas que Richard...

Dimitri secoua la tête.

— Non.

— Et pourquoi pas une fugue tout simplement ? Une querelle d’amoureux. Elle fait peut-être juste ça pour lui faire peur. Il est tellement naïf...

— Non, une fugue, je n’y crois pas.

Dimitri Vassili n'avait rencontré Christine qu'en une occasion, mais cela avait été suffisant pour qu'il se fasse une idée assez juste de la psychologie de la jeune femme. Son métier d'avocat l'avait rompu à ce genre d'exercice ; il s'enorgueillissait de pouvoir sonder toutes les âmes, même les plus tortueuses, en quelques minutes. Il avait eu l'occasion de discuter avec Christine lors de la dernière garden-party d'Ève. Chaque année depuis qu'elle avait acquis le Manoir, l'agente immobilière organisait cette petite sauterie le dernier week-end de mai. Tout le gotha de la région s'y pressait. On y croisait aussi bien des hommes politiques que des banquiers ou des barons fin de race (qui étaient parfois la même personne). Cette fois-ci, Dimitri s'y était rendu seul, ses deux fils adolescents avaient décliné pour cause de match de rugby et sa femme plaidait dans un procès-fleuve à Lyon. Papillonnant de groupe en groupe dans le parc avec son aisance habituelle, il avait fini par tomber sur le couple qui se tenait un peu à l'écart près du kiosque. Christine et Richard semblaient très amoureux. Le verre de la jeune femme étant vide, il avait proposé de lui rapporter une flûte de champagne, mais Richard s'était aussitôt levé pour aller quérir le précieux breuvage. Dimitri et Christine étaient restés seuls quelques instants à l'ombre des tilleuls qui embaumaient. Il avait ainsi pu habilement la questionner. Répondant avec bonne grâce à son interrogatoire déguisé, Christine tranchait au milieu des rombières et des jeunes filles minaudantes. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour se faire une idée. Regard franc planté dans le sien, culture limitée mais intelligence correcte, indignations sincères ; Christine était à ranger dans la catégorie « grande fille toute simple ». Une jeune femme directe, honnête, éprise de certains idéaux qui pouvaient la rendre un brin rigide, avec des goûts et des besoins basiques. Personnellement, Dimitri n'avait rien contre un peu plus de complexité, voire de perversité. Du temps de leur liaison, il n'avait jamais su ce qui l'excitait le plus chez Ève : leurs chevauchées volées ou le fait qu'elle

pouvait lui planter un poignard dans le dos à tout moment. Pas de ça chez Christine. En ce sens, Richard semblait avoir choisi pour compagne l'exacte opposée de sa mère. Peut-être était-ce ce qui lui convenait. Deux âmes simples en route vers un bonheur ennuyeux... Mais Dimitri n'en était pas convaincu. Contrairement à Ève, il ne croyait pas à la candeur mollassonne de Richard. Il ne le rangeait pas dans la catégorie « pauvre type qui ne ferait pas de mal à une mouche ». Si le fils semblait mou et passif, c'était en réaction à l'énergie bouillonnante d'Ève qui confinait parfois à la tyrannie. Dimitri soupçonnait sous les boucles brunes de Richard un esprit beaucoup plus surnois qu'il n'y paraissait.

— Une fugue si longue, non, je ne crois pas que ce soit son genre. Et la police semble avoir des arguments en faveur de la thèse de l'enlèvement.

Ève fit la moue.

— Est-ce que je dois m'attendre à une demande de rançon ? Je peux rassembler pas mal d'argent assez rapidement.

Les lèvres de Dimitri s'étirèrent en un sourire narquois.

— Tu serais prête à déboursier une grosse somme pour sauver Christine Martinez ? Tu m'étonnes.

— Ne dis pas de conneries ! Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de cette fille mais de mon petit-fils ou de ma petite-fille...

— Certes, sans poule pondeuse plus d'héritier, s'esclaffa Dimitri.

— Ou d'héritière. Il faut retrouver cette idiote. Tu as une idée ?

L'avocat renversa la tête en arrière pour avaler son ultime gorgée de cognac. Ève vint s'asseoir à côté de lui sur le canapé. D'un mouvement de talon, elle ôta ses escarpins et replia ses jambes sous elle. Dimitri était la seule personne dont elle écoutait les conseils. Enfin la plupart du temps. L'avocat tourna son visage bronzé dans sa direction. Elle résista avec peine

à l'envie de faire courir ses doigts sur les ridules sillonnant les coins de ses yeux jusqu'à ses tempes argentées. Ses quarante-cinq ans lui allaient bien, le salaud.

— Parle ! lui intima-t-elle.

Songeur, le Grec contemplait son verre vide. Enfin, il lâcha :

— David Normand.

Ève recula comme frappée au cœur par un uppercut. Elle aurait préféré ne jamais entendre Dimitri Vassili prononcer à nouveau ce nom. L'image d'un homme fou de douleur vociférant devant les marches du palais de justice de Nantes surgit sur sa rétine. Elle ferma les yeux.

— Cela fait dix ans, Dimitri, murmura-t-elle exsangue.

— La vengeance est un plat qui se mange froid. J'ai déjà pris quelques renseignements. Normand a quitté Saint-Nazaire il y a deux semaines à bord d'un voilier.

— Pour quelle direction ?

— Son ancien employeur n'en a aucune idée. Il a pris un congé sabbatique d'un an, résilié le bail de son appartement. Visiblement, il compte vivre sur son bateau. Je crois qu'on devrait mettre un détective sur le coup.

Ève posa une main glacée sur l'avant-bras hâlé de Dimitri.

— Tu as carte blanche et crédit illimité.

2019

XV

Je m'appelle Christine Martinez.

J'ai été enlevée à La Rochelle le 14 septembre 1993.

Je suis enceinte de sept mois.

J'ai trouvé un crayon de papier au fond du tiroir de la table de nuit, je griffonne en bas des pages de ce bouquin. C'est tout ce que j'ai comme feuilles. Si vous passez ici un jour, si vous trouvez ce livre contactez Richard Le Guyader. Il est médecin urgentiste à l'hôpital de La Rochelle. C'est mon mari, ou tout comme. Trouvez-le, dites-lui que je suis en vie, quelque part. Ou du moins que je l'étais.

Que je suis retenue par un fou.

Je ne sais pas qui est cet homme. Ça ne peut être qu'un fou.

Il m'a surprise alors que je sortais de la maison. Puis il m'a traînée jusqu'à son bateau. Je n'ai rien pu faire. J'avais trop peur. Peur qu'il me frappe. Au ventre ou ailleurs. Au ventre surtout. Nous avons navigué longtemps. J'ai perdu la notion du temps. Les rideaux du hublot de ma

cabine étaient tirés et mes liens me faisaient mal. Je ne savais plus si c'était le matin ou le soir. Je ne sais même pas quelle direction nous avons prise. Le bruit des vagues sur la coque était assourdissant.

Et dans mon ventre, ce silence, ce silence de mort.

Ce matin, d'abord timidement, puis de plus en plus fort, je les ai sentis à nouveau. Les coups des petits pieds ou poings je ne sais pas. J'en ai pleuré de bonheur.

Hier, ou avant-hier, je ne sais plus, à bord du bateau, il m'a détaché les mains pour que je puisse manger le sandwich qu'il m'avait apporté. Il m'a dit que nous serions bientôt arrivés. Arrivés où ? J'ai à peine mangé, j'avais mal au cœur.

Richard, je t'en supplie, viens.

J-53 (je crois, je ne sais pas, enfin si c'est presque sûr, je dois compter les jours à partir de maintenant)

Qu'est-ce qu'il veut me faire ? Pour la première fois, aujourd'hui, alors qu'il déposait le plateau sur le lit, je l'ai regardé en face. Il a des traits énergiques, anguleux, et des yeux verts délavés. Il m'a rendu mon regard. Je me suis mise à trembler imperceptiblement. Que va-t-il faire de moi alors que je connais son visage ? N'est-il pas censé porter une cagoule s'il a l'intention de me libérer vivante ? Comme s'il lisait dans mon esprit, il a dit d'une voix douce : je ne vous ferai jamais aucun mal, je vous le garantis.

Je ne sais pas où je suis. Nous avons débarqué sur une plage de galets. En haut de la grève, il y avait cette maison. Cette drôle de maison rose avalée par les rochers. Il m'a portée jusqu'à cette chambre. A délié mes pieds et mes poignets. Je suis restée longtemps allongée sur le lit les yeux grands ouverts. Et puis finalement, le sommeil m'a saisie.

Qu'est-ce qu'il veut ? De l'argent ? Je n'en ai pas. Mais Ève si. Elle paiera. Elle paiera pour Richard. C'est une question de temps. Je dois tenir. Mais j'ai si peur, j'ai vu son visage.

Je dois manger. Je dois garder des forces.

Les volets sont fermés, je vois juste s'il fait jour ou nuit. Je vais noter les jours dans ce livre. Il ne faut pas que je perde le fil du temps. À cause de ma grossesse. Qu'est-ce qui se passerait si je devais accoucher ici toute seule ? J'en tremble de peur. Mais pourquoi penser à l'accouchement, je ne sais même pas si je serai vivante demain.

Richard a dû alerter la police. Mais comment pourraient-ils me retrouver ? Je suis à la merci de ce fou.

J-52

Ce midi, alors qu'il m'apportait mon repas, du jambon avec de la purée, j'ai osé lui parler. Je lui ai demandé ce qu'il comptait faire de moi. Il a répété : rien, ne vous inquiétez pas. Mangez, vous devez manger dans votre état. J'ai demandé si c'était pour l'argent. Il a eu un rire triste. Un jour, je vous expliquerai. J'ai baissé les yeux et j'ai avalé une cuillerée de purée. À l'intérieur de moi, je hurlais. Dans mon état ! Il ose me parler de mon état ! Dans mon état, je devrais être tranquillement chez moi, avec Richard. Il doit être fou d'inquiétude. Richard, Richard, où es-tu ?

J-51

Hier il a failli me surprendre en train d'écrire. Je dois être plus prudente.

J-50

Ça ne sert à rien. À rien.

J-49

Qu'attend-il ? Ce doit être pour l'argent. C'est sûr. Ève est riche. Elle paiera la rançon. Mais pourquoi ne se cache-t-il pas ? Maintenant que j'ai vu son visage, me laissera-t-il partir vivante ? Et s'il voulait autre chose ? Mais quoi ? Juste me séquestrer. Faire de moi son esclave ? Pour l'instant, il n'a rien tenté.

J-48

Vivante. Juste vivante.

J-47

Je n'ai presque pas dormi. J'ai passé la nuit un coin d'oreiller dans la bouche pour étouffer mes sanglots. Ça n'a pas dû suffire. J'ai entendu la porte s'ouvrir et il est venu s'asseoir sur le lit. Tout mon corps s'est raidi. J'ai retenu mon souffle et mes pleurs. Sa main s'est approchée de mon visage, il a écarté une mèche de cheveux mouillés et j'ai entendu un murmure. Cela suffit, demain, je vous ramène.

Mais ce matin, lorsqu'il m'a apporté le petit déjeuner, son visage était dur et fermé. Je n'ai pas osé parler de la nuit dernière.

J-46

Neuf jours, cela fait déjà neuf jours que je suis séquestrée. Si mes calculs sont bons, mon terme est dans quarante-six jours. Cela laisse de la marge, mais le gynécologue avait dit que je risquais d'accoucher en avance. Enfin, maintenant que je passe mes journées allongée, le risque est sans doute réduit. Autant voir le bon côté des choses.

Il ne m'a pas touchée. Sauf la nuit où j'ai pleuré. Je ne crois pas qu'il ait l'intention de me violer, ce serait déjà fait. Mais pourquoi me retient-il ? Pourquoi ? Je crois de moins en moins à l'hypothèse du kidnapping crapuleux.

J-45

Aujourd'hui, il a ouvert les volets. La lumière a pénétré à flot dans la chambre. J'ai dû cacher mes yeux avec mon bras. Je vais laisser la porte et la fenêtre ouvertes, a-t-il annoncé. Mais il faut que vous sachiez que nous sommes sur une île, une toute petite île. Il n'y a nulle part où aller. J'ai cligné des yeux, incrédule. Je peux sortir ? j'ai demandé. Nous allons faire un tour si vous voulez.

Nous avons marché sur ce qui ressemble à un chemin côtier. Au début, mes jambes tremblaient un peu puis j'ai avancé de façon de plus en plus assurée. Lui trois mètres derrière moi comme un chien de garde. Il nous a fallu une demi-heure pour faire le tour de l'île. Malgré moi, malgré ma frayeur, je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer le lieu. Au point culminant, je me suis arrêtée pour contempler le spectacle de l'océan qui, avec une violence rageuse, cinglait les récifs en contrebas. Soudain, un poids doux et chaud m'a enveloppée. Mon tortionnaire avait posé sa veste de marin sur mes épaules. Je ne m'étais pas aperçue que je grelottais.

C'est vraiment une île. Je suis prisonnière. Prisonnière de l'océan. Prisonnière de cet homme qui pose sa veste sur mes épaules quand j'ai froid.

Je veux Richard. Je veux Richard.

J-44

Promenade aujourd'hui aussi. J'ai espéré voir un bateau, mais il n'y en avait pas. Et comment appeler au secours alors qu'il me surveille comme un maton ?

J-43

Promenade. Nous nous sommes assis un long moment, juste pour contempler les vagues sur les récifs. Il faisait doux. Toujours pas un seul bateau.

J-42

Il s'appelle David. Il me l'a dit ce matin. Je lui ai redemandé pourquoi j'étais là, mais il a baissé les yeux sans répondre. Son visage était si triste. Je ne crois pas qu'il soit fou.

J-41

Rien. Calme plat. Promenade. Il faisait frais. Il m'a prêté sa veste.

J-40

J-39

Seize jours déjà. Les journées passent, immuables. La plupart de temps, je reste allongée à bouquiner, une main sur mon ventre guettant les petits coups de pied. David prépare à manger, puis nous allons nous promener jusqu'aux récifs. À cet endroit, m'a-t-il raconté, ses ancêtres allumaient de grands feux pour détourner les navires de leur route. Les embarcations s'échouaient sur les rochers et les naufrageurs n'avaient plus qu'à récupérer la marchandise s'échappant des coques éventrées. Un jour, une belle jeune femme a été retrouvée sur la grève à moitié noyée. Ses ancêtres l'ont recueillie et soignée. Elle est tombée amoureuse de l'un d'eux et est

restée sur l'île avec lui. Je lui ai dit qu'il inventait. Il a émis un bref éclat de rire. L'espace d'une seconde, son visage était transfiguré, puis il est retombé dans sa tristesse habituelle.

Pour retourner à la maison, David me tient le bras, il ne veut pas que je tombe dans la descente. Je ne crois pas qu'il soit si méchant. Je me fais du souci pour Richard. Il doit être fou d'inquiétude.

J-38

David m'a promis de m'emmener à l'hôpital pour mon accouchement. Encore trente-huit jours avant mon terme... J'ai juré à David que je ne dirai rien. Il a eu un sourire triste et m'a serré la main.

S'il tient sa promesse, je ne dirai rien, ni à la police ni à Richard. Je le jure. David sera libre, libre de poursuivre son voyage.

J-37

Je vais étonnamment bien. L'air pur de l'île sans doute.

J-36

Tout à l'heure, David m'a appelée. Je suis sortie en courant. Il était assis sur les galets, face au soleil couchant et au Meltem qui tanguait doucement. D'abord, je n'ai rien vu que la surface étale des flots et, soudain, une fusée a jailli hors de l'eau, a effectué une vrille parfaite avant de replonger dans une gerbe d'étincelles humides. Je n'ai pu retenir un cri de surprise. David a souri. Venez, ils vont faire le spectacle pour nous. Je me suis assise sur la grève à côté de lui, épaule contre épaule, juste au moment où un autre dauphin, plus petit, bondissait dans les airs. Les deux animaux nous ont régales de leur numéro de voltige pendant plus d'une

heure. Lorsque j'ai commencé à frissonner, David a passé son bras autour de mes épaules. C'est la plus belle chose que j'ai vue de ma vie, j'ai murmuré. David a approuvé d'une pression de ses doigts.

Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir que, derrière nous, la maison aux rochers s'embrasait, que sa pierre grise virait au rose scintillant. Dans mon ventre, les petits pieds s'affolaient. Je ne sais pas ce qui m'a pris ; j'ai saisi la main de David et l'ai posée au-dessus de mon nombril. La pénombre dissimulait son visage mais je crois qu'il pleurait.

J-35

RAS

J-34

David a pêché une dorade et c'est moi qui l'ai fait cuire sur le petit réchaud. Avec juste un peu de sel. Elle était délicieuse, quoiqu'un peu brûlée.

Je suis de plus en plus grosse. Je suis une baleine. J'ai hâte et j'ai peur. Pas seulement de l'accouchement, mais aussi de reprendre ma vie d'avant. Comment revenir dans le monde d'avant ? Il le faudra bien pourtant car je sens que le moment approche.

J-32

Je fais des rêves étranges. L'autre nuit, j'ai rêvé que je trouvais un chien blessé. Lorsque je me suis approchée, je me suis aperçue qu'il s'agissait en fait d'un loup. Il me fixait de ses yeux jaunes et je continuais d'avancer car j'étais persuadée qu'il n'allait pas m'attaquer. Et juste au moment où je tendais la main pour le caresser, il m'a sauté à la gorge. Je me suis réveillée en sursaut, persuadée d'avoir hurlé. J'ai tendu l'oreille, mais, de

l'autre côté du mur, couché sur son matelas de fortune, David dormait toujours. Le cœur palpitant, je me suis rallongée. Dans mon ventre, c'était la sarabande.

Dehors, le ressac bruissait doucement. J'aime ce bruit. Il me rassure.

J-31

Redemandé à David pourquoi j'étais ici. Son visage s'est fermé. Il a marmonné un truc du genre, « c'était une erreur » et « je suis désolé ». Il a été triste toute la journée. Je me sentais presque coupable. Un comble.

J-30

Plus qu'un mois avant mon terme. Quel soulagement d'avoir « tenu » jusque-là ! Un mois avant terme les bébés sont viables. Alléluia ! Je l'ai dit à David, il a souri. Il a répété qu'on partirait dès que l'accouchement serait imminent.

Si seulement je pouvais partager ce moment avec Richard !

J-29

Aujourd'hui le temps était magnifique. On a fait le tour de l'île en Zodiac. Elle est aussi belle dehors que dedans ! Je vais la regretter. David m'a laissée barrer. Le soir il a fait un feu sur la grève. On était bien. J'avais envie de me blottir contre lui, mais je n'ai pas osé.

J-28

Cette nuit, j'ai refait le cauchemar du chien. Je me suis réveillée en nage et tremblante. Cette fois, j'avais dû vraiment crier car David a fait irruption dans la chambre. Il était paniqué, il pensait que le travail avait commencé. Du coup, ça m'a fait rire. J'ai dit, non, c'est juste un cauchemar. Je lui ai

demandé de rester un peu, le temps que je me rendorme. Il s'est allongé derrière moi, son bras autour du mien, son visage dans mon cou, son souffle sur ma nuque. Soudain le désir m'a submergée avec une force inconnue. Il a fallu que je lutte de toutes mes forces pour ne pas me retourner et l'embrasser à pleine bouche. Petit à petit sa respiration est devenue plus régulière. Je suis restée longtemps les poings serrés dans le noir.

Je ne peux pas faire ça à Richard.

J-27

David semble heureux. On dirait que ses démons se sont éloignés. J'aime quand il rit, mais je me méfie maintenant. Je me méfie de moi.

On dit parfois que les femmes enceintes ont un désir sexuel plus fort. Ce doit être ça. J'ai terriblement envie qu'il me prenne dans les bras comme l'autre nuit. Je ne sais pas s'il ressent mon trouble, mais quand je le regarde, il se détourne. C'est moi qui deviens folle maintenant !

J-26

Il est parti ! Il m'a abandonnée toute seule sur cette île ! David est parti ! Ce matin, lorsque je me suis levée, l'air embaumait le café mais David ne m'attendait pas assis sur le banc comme à l'accoutumée. J'ai pensé qu'il était parti faire un tour. Je me suis servi un bol, me suis emmitouflée dans un plaid et suis sortie sur le pas de la porte. Septembre a laissé la place à octobre et les matins sont frisquets. Souvent, un voile de brume engloutit l'île, ajoutant à cette désolation que je trouve si belle. Mais ce matin, l'atmosphère était limpide si bien que je me suis tout de suite rendu compte de la disparition du Meltem. Mon bol s'est fracassé sur le sol de granit. Il était parti ! Il m'avait abandonnée. J'étais seule, seule avec mon gros ventre sur cette maudite île !

Sonnée, je suis retournée dans ma chambre. J'étais prostrée dans mon lit depuis une bonne heure lorsque j'ai entendu un bruit de moteur. Je suis sortie en courant. Le Meltem entrait dans le chenal.

Quelques instants plus tard, David a mis le canot à la mer et s'est dirigé vers la grève. À peine avait-il posé un pied sur la terre ferme que je me suis précipitée vers lui. Comment as-tu pu ? Comment as-tu pu me faire ça ? J'ai cru que tu étais parti pour toujours. Alors que je criais, les larmes giclaient de mes yeux. David est resté un moment interdit puis il a ouvert les bras. Je m'y suis aussitôt réfugiée. Il a embrassé mes cheveux puis a murmuré. J'ai juste fait un tour en mer, je voulais vérifier quelques trucs sur le Meltem. Tu n'as pas vu mon mot ? J'ai fait non de la tête. Il m'a serrée plus fort. Je ne t'abandonnerai jamais Christine. Jamais. Dans ma poitrine, mon cœur était sur le point d'exploser. Je n'avais jamais ressenti ça. C'était à la fois doux et exaltant, rassurant et terrifiant.

Le soir, à la lueur des bougies, David m'a fait asseoir à la table. Devant lui, se trouvait un dossier. Christine, je vais maintenant t'expliquer pourquoi tu es ici. J'ai commis une erreur, mais je peux encore la réparer. Demain, si tu le veux, je t'emmènerai à Brest. Mais d'abord tu dois savoir la vérité. De ses longs doigts, il a écarté les élastiques et ouvert la chemise. J'ai aperçu des coupures de journaux. Toute la vérité sur Richard Le Guyader.

XVI

Dans l'obscurité de la chambre d'enfant, Lancelot appuya sur la touche envoi. Il reposa sa tête sur l'oreiller, contempla un instant les étoiles en plastique phosphorescentes jetées au plafond. Les yeux grands ouverts dans le noir, il imagina son message qui voguait vers le firmament, ricochait de satellite en satellite pour finalement s'échouer à Fort-de-France, sur le portable de Rose. Il lui avait fallu une journée entière pour déchiffrer l'écriture usée de Christine et retranscrire le texte dans un fichier Word. Il avait hésité à envoyer le récit à Rose. Il avait peur que ces révélations ne lui fassent un choc.

La merveilleuse histoire d'amour de ses parents ? Un sordide syndrome de Stockholm. Son enfance errante ? La fuite sans fin de deux hors-la-loi... Mais c'était son histoire. Et cette histoire aussi incroyable, aussi choquante soit-elle, rallumait dans le cœur de Lancelot une lueur d'espoir. Un espoir nommé Richard Le Guyader, le père biologique de Rose. L'homme dont elle avait hérité la moitié de son patrimoine génétique. Un potentiel donneur de moelle osseuse. Dès demain, avec son amie et collègue Lucie qui l'hébergeait ici et qui lui avait spontanément proposé son aide, il se lancerait sur les traces de cet homme, un médecin qui avait officié à l'hôpital de La Rochelle. Ce n'était plus qu'une question de jours.

Après la découverte du manuscrit de la maison rose, Lancelot avait rallié Brest, essayant à nouveau du mauvais temps. À Ouessant, on voyait son sang... et le contenu de son estomac, en l'occurrence le solide petit déjeuner de Clothilde sa logeuse. Dans la ville portuaire, il avait loué une voiture et pris la direction de La Rochelle. La ville où tout avait commencé. Celle où David avait kidnappé Christine. Une ville où il savait pouvoir compter sur l'hospitalité de Lucie.

Lucie et lui avaient étudié ensemble durant deux ans à La Sorbonne, et partagé le même appartement. En tout bien tout honneur, Lancelot ayant déclaré lors de son entretien de colocation face aux trois copines inquisitrices qu'il était gay. Une intuition. Il avait pensé que ce mensonge lui permettrait de passer à la fois pour inoffensif et inaccessible. Une pierre, deux coups. Bingo ! Il avait vécu deux années délicieuses au milieu de ce gynécée. Lancelot sourit à cette évocation ; il préférait la compagnie des femmes. Il avait adoré partager le quotidien des trois copines. Les voir évoluer sans fard sous ses yeux de quasi-eunuque. Échafauder leurs rêves de guerrières de l'information ou s'épancher sur l'inconsistance des mecs qu'elles fréquentaient. Lorsqu'il avait appelé Lucie et lui avait expliqué sa situation, la jeune femme lui avait tout naturellement ouvert la porte de son appartement, non sans clamer qu'elle avait toujours su qu'il n'était pas gay.

Bien que son téléphone affichât 3 heures du matin, Lancelot se leva. Le futon posé à même le sol dans la chambre du futur bébé de Lucie et de son petit ami Eliott n'était pas confortable. Et, de toute façon, il y avait bien longtemps que le sommeil du milieu de nuit l'avait déserté. Il ouvrit lentement la porte pour ne pas réveiller le couple qui dormait à côté et traversa le minuscule salon. La baie vitrée glissa dans un chuintement feutré. Lancelot se faufila sur le balcon où l'air frais fit se hérissier son épiderme. Devant lui, dans une obscurité trouée par la lumière pâle des lampadaires, s'étendait le port de plaisance. Les grelots des gréements y tintaient doucement, comme si un musicien distrait avait abandonné son tambourin à la bise nocturne. Sur sa droite, s'étendait le haut bâtiment de verre de l'aquarium où travaillait Eliott. Derrière ses vitres sans tain, les requins tournoyaient en boucle sans fin, les méduses laiteuses ondulaient dans la pénombre et les visiteurs par milliers s'extasiaient de tant de beauté.

Une main blanche et fine se posa sur l'épaule nue de Lancelot.

— T'inquiète, on va le trouver ton Graal...

Lancelot sourit au joli minois de Lucie tendu vers lui. La jeune femme pressa ses doigts sur sa peau de jais.

— Tu sais qu'on est une équipe de choc, tu le sais, ça.

— Tu ne devrais pas plutôt dormir toi ?

Lucie était vêtue d'une nuisette bleu clair tendue à craquer par sa grossesse. Ses courtes boucles blondes chatoyaient dans la clarté lunaire. Du temps de leur cohabitation, Lancelot avait toujours eu un faible pour Lucie. Dommage qu'il fût gay. Avec une familiarité innocente, la jeune femme lui tapota le ventre.

— Essaie de dormir avec un ballon de Pilates à la place de tes barres de chocolat et on en reparlera !

Il y a un an, Lucie avait changé de vie. À la fin de ses études, elle avait pas mal galéré, survivant de stages en CDD, de piges mal payées en piges jamais payées. Elle avait rencontré Eliott sur Internet. Il était plongeur professionnel, passait ses journées à nourrir des mérous dans des bassins géants et vivait à La Rochelle. Un algorithme facétieux les avait appareillés. Au bout de trois mois de relation virtuelle, Lucie lui avait rendu visite en Charente-Maritime. Elle n'était jamais repartie. Six mois plus tard, le bébé était en route.

La jeune femme avait fait un constat désolant mais pragmatique. Malgré ses études brillantes, son intelligence, sa pugnacité, elle ne serait jamais une grande journaliste, ni même une journaliste tout court gagnant correctement sa vie. Parce qu'il y avait des centaines de Lucie sur le marché. Elle était fatiguée de se battre pour une pigue, pour payer son loyer, pour manger, pour exister. Fatiguée de cette société qui ne lui faisait pas de place, de cette ville bruyante et inhumaine, de la précarité et de la solitude. Elle avait remisé son rêve professionnel et était restée près d'Eliott, car lui voulait d'elle. Il lui avait fait une place dans sa vie, dans son appartement, dans ses bras. C'était aussi simple que ça, avait-elle raconté à Lancelot devant un verre de cidre et

quelques palets bretons dans la petite cuisine dont elle avait repeint les meubles en rouge sombre. Elle continuait à collaborer en tant que rédactrice avec certains sites, ce qui permettait au jeune couple de mettre du beurre dans les épinards. De l'argent de poche... Et bientôt, elle aurait son bébé qui l'occuperait à temps plein. Car, lui avait expliqué Lucie avec son sens de l'humour coutumier, le métier de mère était formidable : pas d'études longues et fastidieuses, pas d'entretien d'embauche, pas de licenciement sec... du moins pas durant les treize prochaines années. Juste un petit être craquant et sans malice dont la vie dépendait de la vôtre. Responsabilité maximale, reconnaissance maximale. Lancelot pensait qu'elle idéalisait la maternité, mais ce n'était certainement pas le genre de remarque à faire à une jeune femme baignant dans la progestérone. Il regrettait surtout que la société se prive d'un cerveau bien fait comme celui de Lucie. Même s'il n'avait rien contre la famille, il était désolé qu'une jeune femme aussi brillante en soit réduite, faisant fi de décennies de combat féministe, à trouver refuge matériel et estime de soi auprès d'un homme, aussi sympathique soit-il. Des trois colocataires du temps de la Sorbonne, seule Kelly avait trouvé un poste fixe, mais il avait fallu qu'elle s'exile à Berlin où elle était correspondante pour un grand journal. Le fait qu'elle soit bilingue grâce à une mère munichoise n'était pas étranger à cette réussite. Loane, quant à elle, s'était reconvertie en professeur des écoles tout en pouponnant deux bambins. Lancelot tapota la main posée sur son bras.

— C'est déjà formidable que tu aies retrouvé cette ancienne flic aussi vite.

Lucie haussa les épaules.

— Anaïs ? Tout le monde la connaît à La Rochelle.

XVII

L'association d'Anaïs Ravier louait un local exigü sous les arcades de la rue de l'Escale, une des rues les plus pittoresques de la vieille ville. Lucie avait garé la Clio d'Eliott sur le vieux port et, à présent, ils foulaient tous deux les pavés ronds, luisant d'une averse récente. Lancelot réglait son pas sur celui de son amie. Son ventre proéminent le ramenait sans cesse au récit de Christine. À sa détresse, puis son acceptation et finalement son attachement à son ravisseur. Pourquoi Christine avait-elle choisi David ? Pourquoi avait-elle décidé d'élever sa fille avec un autre, occultant à jamais l'existence de Richard ? Tandis que, tout à ses pensées, Lancelot fronçait involontairement les sourcils, Lucie le tira par la manche.

— *This way, Sir.*

Ils délaissèrent les grandes enseignes de vêtements, les magasins de souvenirs et les épiceries fines pour s'enfoncer plus loin sous les arches de pierre.

— La disparition de Christine Martinez en 1993 a fait pas mal de bruit dans le coin, relata Lucie. C'est Anaïs Ravier qui a été chargée de l'enquête. Maintenant elle est à la retraite mais elle a accepté de te recevoir.

À la suite du coup de fil ouessantín de Lancelot, Lucie avait basculé en mode enquêtrice. Elle avait rassemblé des coupures de presse sur l'affaire et, surtout, localisé Anaïs Ravier. Après sa mise à la retraite, la policière n'avait pas désarmé ; elle avait créé une petite association qui venait en aide aux femmes victimes de violences conjugales et à leurs enfants, essentiellement en les mettant à l'abri dans des chambres d'hôtel et en les informant des procédures à suivre pour se libérer de leur enfer quotidien. On disait qu'elle n'hésitait pas à faire elle-même le coup de poing avec certains maris violents pour leur passer l'envie de cogner leurs compagnes.

Ce que Lancelot eut un peu de mal à croire en découvrant la presque septuagénaire qui plissait le nez devant son écran d'ordinateur. Lorsqu'elle retira ses lunettes de presbyte pour darder sur Lancelot un regard noir d'une rare intensité, il changea d'avis. La policière retraitée portait ses cheveux gris coupés court, et un T-shirt vert bouteille informe sur lequel une inscription en lettres floquées n'avait pas résisté aux outrages de la machine à laver. Lucie déclina leurs identités et la raison de leur venue. Le visage d'Anaïs se radoucit.

— Oui, bien sûr, l'enlèvement de Christine Martinez. Une drôle d'affaire.

Elle leur fit signe de prendre un siège devant son bureau. La pièce, plutôt sombre, était encombrée de cartons. Dans un petit coin épargné et délimité par quelques coussins, on avait disposé des Kaplas et des jouets premier âge.

— Je m'en souviens très bien. Une affaire compliquée... Vous savez, à l'époque, c'était très différent. Il n'y avait pas les téléphones portables pour suivre les allées et venues des suspects, pas d'ADN...

Elle désigna son écran d'un rictus dégoûté.

— C'est à peine si les ordinateurs pointaient le bout de leur nez. Oui, le métier était bien différent. On misait tout sur nos petites cellules grises comme disait Hercule Poirot.

Les deux jeunes journalistes approuvèrent d'un sourire poli. Ils avaient grandi avec cette technologie et avaient du mal à concevoir la nostalgie des anciens pour un monde sans Internet et sans GPS.

— Vous vous souvenez de Richard Le Guyader ? s'enquit Lancelot pour recentrer la conversation sur la raison de leur visite.

— Bien sûr. Jeune médecin, joli garçon, issu d'un milieu aisé. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Il venait d'arriver dans la région. Ses collègues l'appréciaient parce que c'était un bosseur, mais il était assez

secret. La plupart ne savaient même pas qu'il attendait un enfant. J'avoue que je l'ai rapidement suspecté.

— Pourquoi ?

— Intuition... Faisceau de présomptions... Finalement, il a été mis hors de cause assez vite dans la disparition de sa petite amie : le relevé du téléphone fixe a parlé. Comme quoi, même à l'époque... Christine avait pris rendez-vous le matin même pour une échographie. La secrétaire médicale du cabinet de radiologie a confirmé. Elle connaissait Christine qui leur avait envoyé quelques patients lors de ses remplacements de kiné et elles avaient discuté un moment. Plusieurs personnes à l'hôpital ont confirmé que Richard était resté aux urgences toute la journée jusque vers 21 h 30. Il y était donc au moment de la disparition de Christine. Cette prise de rendez-vous médical n'accréditait pas non plus la thèse d'une disparition volontaire.

— Richard Le Guyader aurait pu tuer Christine en rentrant chez lui le soir puis alerter immédiatement la police, objecta Lucie.

Les lèvres fines d'Anaïs Ravier se déformèrent en une moue dubitative.

— Alors ça lui laissait peu de temps pour faire disparaître le corps. Corps qui restait d'ailleurs introuvable. Et puis il y avait les traces de pneus du camping-car... Les chiens avaient suivi une piste qui s'arrêtait au bord de la route. À cet endroit, on a relevé les traces d'un véhicule que mon équipe a localisé. C'était un camping-car qui dormait dans le jardin d'une résidence secondaire. Sur une banquette, on a retrouvé des traces de sang A+, le groupe de Christine. Mais pas d'empreintes. Tout était nickel, comme si le camion venait d'être nettoyé. De plus des randonneurs ont affirmé qu'ils avaient vu ce camping-car stationné au bord de la route en fin de matinée. La thèse de l'enlèvement devenait de plus en plus probable... Et Richard Le Guyader se trouvait à l'hôpital, il était donc hors de cause.

— C'est là que David Normand entre en scène...

Anaïs fixa ce grand diable noir surgi de nulle part avec stupéfaction. Visiblement, il en savait plus qu'il n'en avait l'air.

— D'où tenez-vous ce nom ?

— C'est une longue histoire... Avez-vous enquêté sur David Normand ?

— Bien sûr. Il avait quitté Saint-Nazaire à bord d'un voilier quelques semaines avant la disparition de Christine. Son patron nous a révélé qu'il avait demandé un congé sabbatique pour faire le tour du monde en solitaire. Et sa première escale était La Rochelle.

— Troublant, non ?

— Il avait quitté la ville six jours avant l'enlèvement, mais, effectivement, la coïncidence était assez troublante pour que je lance un mandat contre lui. Qui n'a rien donné. David Normand et son bateau s'étaient volatilisés.

Anaïs considérait à présent Lancelot avec suspicion.

— D'où connaissez-vous David Normand ? Qui êtes-vous réellement ?

— Donc, l'affaire est restée irrésolue, conclut Lucie.

La septuagénaire fronça les sourcils.

— Pas exactement. Quelques mois plus tard, nous avons eu des nouvelles de Christine. Elle avait perdu ses deux parents, mais il lui restait une tante à Bobigny. Christine a écrit une carte postale. Elle provenait du Sénégal. Elle disait juste qu'elle allait bien et de ne pas s'inquiéter pour elle.

— C'est mince comme preuve d'existence...

— C'est vrai, mais un peu plus tard, la tante a reçu un coup de téléphone. Elle était formelle, c'était bien sa nièce et elle ne voulait pas qu'on la recherche... Elle était vivante, sa disparition était volontaire ; l'enquête n'avait plus lieu d'être. J'ai communiqué ces informations à la famille Le Guyader.

— Comment l'ont-ils pris ?

— À vrai dire, je n'en sais rien. J'en ai informé leur avocat. Maître Vassili ou Vassiliu, je ne sais plus...

— Et l'enfant que Christine attendait ?

Anaïs haussa les épaules.

— Christine a juste dit qu'il allait bien. À ma connaissance Richard Le Guyader n'avait pas reconnu cet enfant, il n'avait donc aucun droit sur lui. Il n'a jamais fait aucune démarche pour une action en justice.

— Il s'en fichait ? s'étonna Lucie.

Les yeux d'Anaïs s'égarèrent un moment, fixant une affiche sur le mur opposé.

— Il semblait surtout très... abattu par la disparition de sa compagne. Disparition qui s'est révélée, au final, volontaire. J'imagine que ça a fini de l'achever et il a renoncé à ses droits sur ce bébé qu'il n'avait jamais vu...

— Mais pourquoi le Sénégal ? Cela ne vous a pas intriguée ?

Anaïs fit la moue.

— Non. Enfin, si, mais le Sénégal ou ailleurs, ces disparitions volontaires sont toujours... dérangeantes. Vous savez, des centaines de personnes disparaissent volontairement chaque année. Et on ne les retrouve pas toujours. Alors, pourquoi pas le Sénégal...

Lancelot se frotta le menton. Dans ces conditions, le père biologique de Rose risquait de ne pas être aisé à convaincre de sauver la fille de la femme qui l'avait abandonné. Mais de l'eau avait coulé sous les ponts... Quel homme refuserait de sauver une jeune femme de vingt-six ans si cela était en son pouvoir ?

— Où se trouve-t-il maintenant, Richard ? demanda Lancelot.

— Je ne sais pas. La dernière fois que j'ai contacté son avocat, c'était en 1995. Richard Le Guyader avait quitté La Rochelle pour Angers où il travaillait au service des urgences de l'hôpital. Vous allez me dire qui vous êtes ?

— Encore une question...

— Oui ? fit Anaïs avec un soupçon d'impatience.

— Qu'est-ce qu'il y avait entre David Normand et Richard Le Guyader ?
Le visage de l'ex-flic se rembrunit.

— C'est une histoire assez... sordide. Richard avait été impliqué dans une sale affaire qui datait de 1983, éluda Anaïs. Sa mère avait engagé un des meilleurs avocats du barreau nantais. Il en est sorti blanchi. Je ne vois pas trop l'intérêt de déterrer tout ça. Sauf si vous me racontez ce que vous êtes vraiment venus chercher à La Rochelle...

Anaïs n'avait pas perdu ses réflexes de flic. C'était donnant-donnant. Lancelot prit une profonde inspiration.

— David Normand a enlevé Christine Martinez le 14 septembre 1993. Le 14 octobre, Christine a accouché d'une petite fille : Rose, ma compagne. Pour une raison que j'ignore, Christine est restée avec David qui a élevé Rose comme sa fille. Aujourd'hui, Rose est malade. Une leucémie. Et je dois retrouver Richard, absolument.

Anaïs encaissa la nouvelle, puis darda sur le jeune homme un regard empreint d'une profonde gravité.

— Entre David et Richard, il y avait une femme. Il y avait Hannah Friedmann.

PARTIE III • LE LIVRE D'HANNAH

OceanofPDF.com

1982

XVIII

Hannah avait les plus jolis seins du monde. Sous son pull en lambswool bleu clair, ils pointaient fièrement leurs tétons, défiant les lois de la gravité. Deux pêches, légères comme du coton. Deux oiseaux blottis, chauds et vibrants. La paume de sa main en connaissait par cœur le renflé soyeux, la texture délicate. Il lui suffisait de fermer les yeux et d'imaginer le velouté des seins d'Hannah pour atteindre la félicité. Il ne s'en laisserait jamais. Il en était sûr.

David croisa les bras derrière la tête, étendit ses jambes nues dans les draps froissés. Vêtue uniquement d'un pull et d'une culotte, Hannah travaillait à son bureau devant la fenêtre. Une pluie drue martelait le toit de leur chambre mansardée et dégoulinait sur les carreaux en longues traînées sinueuses. La jeune femme leva son fin visage vers le ciel gorgé d'eau, une outre qui semblait vouloir se déverser sans fin sur la Bretagne pour noyer leur dimanche. Encore humides de leurs ébats, ses cheveux blonds frissaient aux tempes. Elle porta son stylo à sa bouche, retroussa légèrement sa lèvre supérieure en dévoilant des dents nacrées. David regretta de ne pas être peintre, ou photographe, pour figer cet instant pour l'éternité. « Hannah studieuse à son bureau. » Et si on élargissait le plan : « Les amants tranquilles après l'amour. » L'appartement de Saint-Herblain

était leur navire immobile, leur cabine insubmersible. Lorsqu'ils l'avaient visité, deux ans plus tôt, Hannah n'avait pas dit un mot. Après le départ de l'agent immobilier, elle avait simplement déclaré : on va être bien ici. David avait surtout approuvé sa localisation, entre Saint-Nazaire et Nantes. Il n'avait pas soupçonné la puissance du bonheur domestique avec Hannah. Le bonheur de se réveiller à ses côtés chaque matin, de guetter ses pas dans l'escalier ou d'acheter des Chokini à Carrefour pour lui faire plaisir. C'était son bonheur force 0. Son bonheur sans tempête, sans rugissants et sans déferlantes. Son bonheur Hannesque. Un bonheur de marin d'eau douce. Qui, tout à la fois, remplissait son cœur et faisait fourmiller ses bras.

Ils avaient failli ne jamais se rencontrer. Lorsque, tout juste sorti de son école d'ingénieur et à peine embauché au chantier naval, son ami Laurent, jeune professeur de mathématiques, lui avait proposé de venir présenter son travail au forum des métiers de son lycée, David avait commencé par refuser. Aucune envie de perdre un samedi à bonimenter des jeunes en mal d'orientation. Face à l'insistance de Laurent, ou peut-être à l'appel du destin, il avait fini par accepter. Pour remercier les participants, la direction offrait un pot dans le préau. Au milieu des parts de quiche froide, des verres en plastique et du cidre tiède, il y avait Hannah. Comme une pépite cachée dans le lit caillouteux de la rivière. Laurent avait présenté sa collègue, professeure d'histoire-géographie. David était tombé sous le charme et avait aussitôt entrepris de séduire la jeune agrégée. Il devait avouer que cela n'avait pas été trop difficile, le charme semblant opérer dans les deux sens.

Lorsque Laurent lui avait présenté son ami David Normand, Hannah Friedmann avait aimé son air de jeune vieux loup de mer, sa peau déjà tannée, ses longs bras musculeux. Elle avait aimé son regard qui semblait voir toujours plus loin que celui des autres, sa tignasse brune toujours décoiffée par un vent imaginaire. Elle avait aimé ses rêves de voyage, son

allure chaloupée, son rire en cascade. Elle aimait déjà ses livres préférés, ses pays convoités, ses ailes d'albatros. Plus tard, elle aima embrasser le coin de sa bouche et le sentir se retrousser d'un sourire. Plus que tout, elle aima poser sa tête sur sa large poitrine et entendre les battements de son cœur, et sa voix qui racontait leur tour du monde en bateau, et les enfants qu'ils auraient, des blondinets et des brunettes, avec des fossettes partout et des fronts têtus.

Hannah mâchouillait le bout de son stylo en observant les rigoles de pluie sur le carreau de la fenêtre. Avec un soupir, elle replongea le nez dans ses copies. Les impacts économiques et sociaux de la crise de 1929 ne semblaient pas avoir inspiré cette terminale C qui l'avait habituée à mieux. Hannah inscrivit un 9 en haut de la feuille, c'était bien noté vu l'indigence de la prose qui s'y déployait. En découvrant la copie suivante, la jeune femme se rasséra. C'était celle de l'un de ses meilleurs élèves. Un garçon discret, sensible, à l'analyse très fine. Manquant de confiance en lui, mais doté d'un gros potentiel. Différent donc logiquement rejeté par les autres gamins. Le genre d'élève qu'une prof comme Hannah avait envie de prendre sous son aile. Lors de la dernière réunion d'orientation, il lui avait confié qu'il désirait devenir médecin, ce qui ne semblait pas du goût de sa mère qui aurait préféré le voir embrasser des études commerciales. Hannah l'avait conforté dans son choix ; elle était persuadée qu'il ferait un excellent médecin, il en avait les capacités intellectuelles et humaines. La joie dans les yeux du gamin après cet acte de foi lui avait fait chaud au cœur.

Alors que David dessinait des croquis de catamaran sur un calepin et que la pluie redoublait, Hannah entama avec enthousiasme l'analyse de la crise de 1929 selon Richard Le Guyader.

1983

XIX

— Je peux m’asseoir là ?

Richard leva des yeux étonnés sur le garçon qui se tenait debout devant lui. Il n’avait pas l’habitude d’avoir un voisin de table. Non pas qu’il fût asocial, mais il était lent à se lier, d’une pudeur malade. Un manque de confiance en lui qui agaçait sa mère, Ève Le Guyader, brillante successwoman, fondatrice et P.-D.G. du réseau immobilier Atlantica. Régulièrement, elle menaçait de l’inscrire à des cours de théâtre pour contrer sa timidité, elle qui ne mettait jamais les pieds dans aucun lieu de culture... Dieu merci, il avait désormais dix-sept ans et on ne pouvait plus lui imposer des activités extrascolaires comme à un gamin.

Richard fixa le visage impassible d’Alban Villandry. Depuis l’année de seconde, depuis son arrivée dans ce lycée où il ne connaissait personne, Richard faisait, malgré lui, bande à part. Tous les autres élèves de sa classe avaient un voisin attitré, un meilleur ami, un complice. Lui s’asseyait toujours seul, honteux d’être ce vilain petit canard délaissé de tous, mais bien incapable d’essayer de remédier à cette solitude subie.

— Oui, oui, bien... bien sûr, bafouilla-t-il.

Alban prit place lestement. C'était un beau garçon bien bâti, à la mèche châtain clair rebelle, invariablement vêtu de chemises blanches ouvertes sur un torse imberbe et dévoilant une discrète croix en or. Une allure romantique en diable qui ne laissait pas insensible la gent féminine du lycée. Sans succès jusqu'à présent.

Depuis son arrivée en début d'année, Alban n'avait fait aucun effort de sociabilisation, s'asseyant toujours seul au fond de la classe, légèrement avachi, écoutant et observant sans se départir d'une attitude goguenarde, toisant le monde de sa superbe. Il n'intervenait en classe que pour reprendre les professeurs. Dans la cour, il s'adossait invariablement au même tilleul et sortait une cigarette, indifférent aux regards en coin des filles. Jusqu'à la sonnerie, il restait contre son arbre, contemplant le troupeau des lycéens ordinaires à travers des volutes de fumée, les yeux plissés et la bouche tordue d'un rictus moqueur. Si Richard souffrait en silence de son isolement, Alban semblait le cultiver tel un monarque qui ne se mélange pas avec les gueux. Personne ne savait rien de lui, ni d'où il venait, ni quelle musique il écoutait ou quel sport il pratiquait. On connaissait juste la marque de ses cigarettes : des Peter Stuyvesant.

Richard, à qui on n'adressait jamais la parole en raison de son insignifiance et qui traversait l'année comme s'il eût été transparent, fut donc stupéfait de voir Alban prendre place à ses côtés.

À la fin du cours, alors que Richard sortait de la pièce son sac US sur l'épaule, il fut surpris de constater qu'Alban l'avait attendu. Les deux jeunes gens longèrent un couloir aux murs sales puis dévalèrent les escaliers de conserve. Dehors le froid piquant de janvier les saisit. Les pavés nantais disparaissaient sous une soupe de neige fondue. Les voitures roulaient au ralenti, les rares passants se hâtaient avec prudence, dévoilant des nez rougis au-dessus de leurs écharpes. Alban releva le col de sa parka.

— T'habites dans le coin ?

— Non, à La Chapelle-sur-Erdre.

— C'est rupin ça, non ?

— Euh, oui, on peut dire ça.

— Tu prends le bus ?

— Non, je vais rejoindre ma mère à son bureau place Royale. Elle me ramène en voiture. Et toi, t'habites où ?

— Par là, éluda Alban avec un mouvement d'épaule.

Ils marchèrent un moment en silence. Alban le dépassait d'une tête. Les mains enfoncées dans les poches, il avançait avec une démarche souple de félin. La démarche d'un type qui ne doute pas.

— T'es vraiment une bête, toi, reprit Alban au bout d'un moment.

Richard lui jeta un regard d'incompréhension.

— Ouais, t'es vraiment balèse, tu cartonnes partout. C'est quoi ta moyenne générale ?

Richard jaugea son compagnon avec méfiance. D'ordinaire, ses excellentes notes ne lui valaient que raillerie de la part de ses camarades. Il n'était pas de bon ton d'être trop brillant. Richard aurait volontiers troqué ses 18 contre de plus raisonnables 12, enfin peut-être pas 12, disons 15. Mais il n'y pouvait rien s'il comprenait tout, réussissait tout.

— 17,8 le trimestre dernier, pourquoi ?

— Ouah ! 17,8 en terminale C. Sans mentir, t'es carrément surdoué.

Richard fronça les sourcils. Il ne savait toujours pas si c'était du lard ou du cochon. Il convoqua ses proches souvenirs : il ne lui semblait pas qu'Alban Villandry fût un mauvais élève.

— Et toi ?

— 14,2. Je suis loin derrière, s'esclaffa le jeune homme.

— C'est bien 14,2, quand même.

— Non, c'est toi la bête. Franchement, je t'admire, renchérit le garçon avec enthousiasme. Comment tu fais, tu bosses tout le temps ?

— Non, j'écoute en cours, je révise avant les devoirs, j'aime bien ça de toute façon.

— Moi aussi, je révise, mais j'ai pas 18 ! Franchement, quand je vois comment les autres te traitent, ça me dégoûte. Y en a pas un qui t'arrive à la cheville ! Même les profs, tu pourrais les mettre profond. C'est des tocards, ces profs. Toi t'es une Ferrari !

Sous ses boucles brunes, Richard rougit de plaisir. Soudain, il fut pris d'une idée d'une hardiesse folle.

— Ça te dirait qu'on fasse l'exposé de sciences nat ensemble ?

— Mais, oui, trop cool !

Alban lui assena une tape sur l'épaule.

— Je file par là. À demain, Richard Ferrari !

En poussant la porte de l'agence Atlantica, Richard n'en revenait toujours pas. Pour la première fois, il n'allait pas présenter un exposé seul. Et qui plus est avec le fascinant Alban Villandry. Le gars pour lequel toutes les filles de la classe se damneraient. Est-ce qu'il se serait enfin fait un ami ?

XX

La mère d'Alban Villandry ne ressemblait en rien à celle de Richard. Alors qu'Ève était toujours par monts et par vaux, qu'elle avait délégué l'entretien du Manoir à un couple de quinquagénaires revêches logeant dans une des dépendances, qu'elle ne s'intéressait à son fils que pour le houspiller, Aude Villandry était une femme au foyer accomplie et une mère de famille attentive. Lors de ses visites, Richard ne l'avait jamais surprise autrement que les mains dans la farine ou perchée sur un tabouret pour nettoyer les carreaux, quand elle ne faisait pas réviser avec patience les tables de multiplication à Charlotte, l'horripilante petite sœur d'Alban. Ce dernier avait hérité du charme un peu hautain de son père. Georges Villandry occupait un poste de comptable dans une grosse entreprise de BTP. Il rentrait le soir, toujours sanglé dans d'impeccables costumes, sa sacoche à la main et *Le Figaro* sous le bras, recoiffant de ses longs doigts racés une mèche un peu clairsemée. La première fois que Richard avait franchi le seuil du vieil appartement, monsieur Villandry s'était enquis de son patronyme. Ses origines 100 % bretonnes avaient semblé satisfaire le père d'Alban qui lui avait ébouriffé les cheveux en le qualifiant de « bon petit Français ». Richard s'était bien gardé de préciser que Le Guyader était le nom de sa mère et qu'il ignorait tout de son géniteur.

La famille Villandry demeurait au cœur de Nantes, place de la Bourse, dans un immeuble qui avait connu des jours meilleurs. Il n'y avait pas d'ascenseur et il fallait grimper les trois étages d'un escalier de guingois pour visiter les Villandry. Le salon de l'appartement donnait sur une minuscule cour intérieure d'où s'élevaient souvent des cris d'enfants. Les cloisons et les plafonds, fins comme du papier, ne vous laissaient rien ignorer de la vie privée de vos voisins. La chambre d'Alban étant dotée de

deux lits gigognes, Richard avait pris l'habitude d'y dormir régulièrement. Cela lui évitait le long trajet jusqu'au Manoir. Ève n'y trouvait rien à redire et ne s'était guère intéressée à la famille qui accueillait son fils.

Les Villandry menaient une vie très régulière et, somme toute, constata Richard, rassurante. Invariablement, Georges Villandry franchissait la porte d'entrée de l'appartement à 18 h 50 alors que la soupe mijotait sur le feu. Les repas étaient pris à heures fixes dans la cuisine. Les enfants racontaient leur journée chacun leur tour. Alban dévoilait avec fierté ses notes plus que convenables. S'il ne tutoyait que de loin l'excellence c'était, à l'en croire, à cause de ses professeurs qui ne l'estimaient pas à sa juste valeur. Lorsque Richard partageait le dîner familial, son ami ne manquait jamais de mettre en avant ses formidables résultats scolaires et son intelligence exceptionnelle. Monsieur Villandry souriait en décoiffant ses cheveux. Il se versait un verre de vin en déclarant immanquablement : Bravo les garçons, la France a bien besoin de petits gars finauds comme vous. Richard plongeait le nez dans son assiette de soupe, tout à la fois heureux et gêné. Ève ne l'avait jamais félicité pour son parcours scolaire, semblant estimer que cette excellence allait de soi. Alors qu'il lui en avait un jour fait la remarque, elle s'était écriée : Tu crois qu'on m'a encouragée, moi ? Tu n'as pas besoin de mes félicitations, les compliments, c'est pour les mauviettes.

Georges se lançait ensuite dans un exposé politique nourri de ses lectures du *Figaro*, et d'autres moins autorisées. Richard qui avait toujours vécu dans un milieu totalement apolitique écoutait, fasciné. Le père d'Alban fustigeait le gouvernement de Pierre Mauroy, se désolant de la déchéance de son pays. Comment avait-on pu laisser les communistes entrer au gouvernement ? Il avait un avis tranché sur tout, la peine de mort, l'immigration, le chômage, la fonction publique pléthorique... Heureusement, il y avait des petits gars finauds comme Jean-Marie Le Pen pour dire tout haut ce que chacun pensait tout bas. Villandry déballait ses

arguments avec aisance, comme un acteur pénétré de son rôle. Selon un scénario bien huilé, Alban lui donnait la réplique, se faisant parfois avocat du diable même si on le sentait tout acquis aux thèses droitières de son paternel. Servant et desservant, Aude Villandry n'ouvrait jamais la bouche.

Tous les dimanches, la famille se rendait à l'église. L'après-midi, ils se promenaient au Jardin des plantes ou sur les bords de l'Erdre. Un jeudi par mois, les parents s'offraient une séance de cinéma, laissant Charlotte à la garde de son grand frère.

Ce jeudi, Charlotte s'était révélée particulièrement pénible. À 22 heures, elle s'était enfin endormie après avoir dû chercher pendant vingt minutes son lapin en peluche sans lequel elle ne pouvait pas aller se coucher, et qui était – bizarrement – caché sous un coussin du canapé.

Alban se jeta sur son lit et croisa les bras derrière la nuque. Il alluma une Peter Stuyvesant et fuma avec affectation. Ses parents lui interdisaient le tabac, aussi fallait-il aérer abondamment la chambre une fois sa cigarette terminée. Richard extirpa le lit-tiroir et s'assit en tailleur. Son ami ne portait qu'un jean. Sur son torse juvénile brillait sa croix de baptême. La peau blanche et fine de son ventre laissait deviner le relief découpé de ses muscles abdominaux naissants. Il semblait préoccupé.

— Cette salope de Friedmann m'a mis un 11 à mon devoir maison.

— C'est pas mal, 11, tempéra Richard.

— C'est nul. J'avais vachement bossé. Mon père avait relu mon devoir, il trouvait ça très bien. Non, elle m'en veut cette salope de youpine !

Richard écarquilla les yeux.

— Youpine ?

Alban se redressa.

— Réveille-toi Richard ! Bien sûr que Friedmann est une youpine.

— Une Juive, tu veux dire ?

— Oui, une Juive, une salope de youpine.

— OK, mais pourquoi elle t'en voudrait parce qu'elle est juive ?

— Les Juifs sont comme ça. Ils supportent pas les goys. Surtout ceux qui sont plus intelligents qu'eux. Tu prends ta douche ou c'est moi ?

— Vas-y si tu veux.

— OK, après j'ai un truc à te montrer.

Richard quitta la salle de bains et traversa le couloir sans bruit. Alban, vêtu d'un caleçon et d'un T-shirt, l'attendait dans la chambre. Il tenait dans ses mains deux lampes torches. Il en jeta une que Richard attrapa de justesse.

— C'est quoi ça ?

— Éteins la lumière, tu vas voir.

Richard s'exécuta. Alban alluma sa lampe et tendit un magazine à son ami.

— On en a un chacun. Je les ai piqués dans la collec' de mon père.

Richard baissa les yeux vers la couverture glacée. Sous les lettres LUI, une actrice célèbre soufflait la fumée de sa cigarette tout en dévoilant un décolleté vertigineux.

— Regarde la page du milieu, ordonna Alban.

Richard ouvrit le magazine. Une fille allongée entièrement dénudée s'y cambrait en un spasme plus qu'évocateur. Sa main droite recouvrait un sein menu tandis que la gauche disparaissait entre ses cuisses. Son visage était renversé en arrière dans une mimique extatique. Richard n'arrivait pas à détacher son regard de ces reins cambrés, de ce ventre plat aux ombres secrètes. Il ne savait pas ce qui le choquait le plus, l'excitation fulgurante que cette fille indécente provoquait en lui ou le fait que Georges Villandry s'adonne à cette littérature.

— Ton père lit ça ?

Alban ricana.

— C'est clair, ma mère le fait plus bander depuis longtemps ! Qu'est-ce que tu fous, couche-toi. On n'a pas toute la soirée, les vieux vont pas tarder.

Richard fixait son ami sans comprendre.

— J'ai envie de me branler, déclara Alban. Regarde la mienne, on dirait Friedmann. Je vais bien la niquer !

La playmate d'Alban se tenait de dos, agenouillée et jambes écartées, offrant son postérieur nu au lecteur. Sa pose impudique contrastait avec ses cheveux blonds vaporeux, un profil d'ange, comme surpris de se trouver là. La ressemblance avec Hannah Friedmann était frappante. Alban avait déjà glissé sous ses draps, lampe allumée pour reluquer le journal tout en se caressant. Richard se mit au lit, se tourna vers le mur et éteignit sa lampe. Bientôt la chambre fut remplie des halètements d'Alban. Lorsque son ami eut terminé, que sa respiration fut devenue douce et régulière, Richard empoigna son membre dressé et, fermant les yeux, pensa à Hannah Friedmann, cuisses écartées sur un sexe humide et ouvert comme une rose écarlate.

XXI

Chez les Villandry, le problème des étrangers en général, et des Juifs en particulier, était souvent débattu. Père et fils s'accordaient sur le fait que les premiers étaient beaucoup trop nombreux et que les seconds avaient la mainmise sur les banques, donc l'argent, donc le nerf de la guerre. De sa vie, Richard n'avait jamais été confronté au racisme, encore moins à l'antisémitisme. Jamais Ève n'avait fait le moindre commentaire sur la couleur d'untel ou les origines hébraïques de tel autre. La couleur de peau, la judaïté étaient des non-sujets. Au Manoir, seule comptait votre fortune en espèces sonnantes et trébuchantes. Vous pouviez bien être noir, jaune ou beige, juif, musulman ou bouddhiste, si vous aviez les reins assez solides pour déboursier 3 millions de francs pour une charmante demeure en bord de Loire ou un loft dans le quartier Graslin, vous étiez digne d'entrer au Panthéon. De votre vivant. Pour Georges Villandry, les étrangers étaient une plaie, des sangsues ivres d'allocations diverses, mais l'ennemi, c'étaient les Juifs. Un peuple dominateur et menteur. Qui prenait prétexte de la prétendue Shoah (quelle preuve avions-nous de la soi-disant extermination des Juifs à part le témoignage de soi-disant survivants, Juifs eux-mêmes ?) pour étendre ses tentacules sournois et étrangler le pauvre peuple français.

Lorsque Georges Villandry entreprit de lui laver le cerveau avec ses idées nauséabondes comme il l'avait fait avec son propre fils, Richard n'avait pas d'adulte référent vers lequel se tourner pour confier son désarroi. Hormis Hannah Friedmann, sa professeure d'histoire-géographie, dont il avait été en début d'année le protégé. Mais l'animosité d'Alban pour la belle enseignante, ajoutée aux séances de masturbation dont elle était, bien à son insu, la vedette principale, rendit cette option inenvisageable.

Soir après soir, Georges Villandry distillait son poison dans l'esprit malléable des enfants. Il balayait d'un geste tout soupçon d'antisémitisme ou de racisme, déclarant qu'il ne cherchait que la vérité, ne voulait que la vérité, seulement la vérité. Il était un passionné de vérité, et si cela devait égratigner quelques idéalistes béats, il n'y pouvait rien. Lorsqu'il disait que les immigrés rejoignaient la France pour se faire soigner à l'œil, c'était un fait et rien d'autre. Lorsqu'il doutait de l'existence des chambres à gaz, il exerçait son esprit critique. Et il avait le droit de dire tout cela, car il existait en France un droit inaliénable : la liberté d'expression. « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire » aimait à répéter Georges Villandry, citation voltairienne apocryphe qui lui permettait de cautionner à moindres frais ses propos racistes. Richard sortait de table, le ventre plein de plats roboratifs et la tête farcie de tous ces salmigondis.

Au lycée, l'aura mystérieuse d'Alban s'était dissipée. Ses propos, rares mais toujours orientés politiquement, lui avaient valu le surnom de « facho ». Un jour, une fille avec laquelle il s'était disputé vertement lors d'un débat improvisé en salle de permanence, l'avait traité de « sale antisémite ». Rouge de colère, elle s'était tournée vers Richard en lui demandant ce qu'il faisait avec ce salaud et avait quitté la pièce sans attendre la réponse. La fille s'appelait Caroline. Son père militait au parti socialiste. Richard en avait conçu une affection redoublée pour son ami. Cette Caroline, qui ne lui avait pas adressé la parole pendant deux ans, espérait-elle ainsi les séparer, les monter l'un contre l'autre ? Seul Alban lui avait tendu la main dans sa solitude. Certes, parfois il était excessif, il nourrissait un esprit de contradiction presque pathologique, mais Alban n'était pas antisémite. Simplement, comme son père, il ne prenait pas pour

argent comptant tout ce que racontaient les Juifs. Il y avait à prendre et à laisser. Alban était dans son droit en exprimant ses doutes. Cet incident renforça la loyauté de Richard envers son unique ami.

Le soir, dans la chambre enfumée, les deux compères débattaient longuement de politique, Richard reprenant le rôle de contradicteur faire-valoir qu'Alban tenait au côté de son paternel. Le jeune homme aimait aussi lire des passages des Lagarde et Michard ¹. Il déclamait, doucement pour ne pas réveiller Charlotte, un poème de Lamartine, s'ébahissait sur la prose de Flaubert ou la liberté sémantique d'un Céline. En exhalant une bouffée, Alban approuvait, la langue française était un joyau qu'ils devaient protéger à tout prix. Si on n'y prenait garde, des hordes d'étrangers débouleraient dans l'Hexagone, galvaudant à jamais une culture millénaire. Leur responsabilité était grande. Parfois, ils plaçaient un disque sur la platine et balançaient la tête, leurs poings fermés sur des micros imaginaires, en articulant en sourdine les paroles d'*Antisocial*. D'autres soirs, ils faisaient d'interminables parties de Risk, se partageant le monde à grands coups de dés. Lorsqu'Alban avait assez fumé, joué ou chanté, il sortait deux nouveaux exemplaires de LUI, signifiant ainsi l'extinction des feux.

Un soir, Richard lui avait demandé pourquoi il n'essayait pas de sortir avec une fille de la classe plutôt que de se contenter de ces femmes sur papier glacé. Alban avait lâché un ricanement moqueur. Les filles de la classe étaient des gamines immatures. Lui, ce qu'il aimait, c'étaient les vraies femelles, les chiennes des doubles pages.

¹ Nom d'une anthologie de littérature française longtemps utilisée pour l'enseignement du français dans l'enseignement secondaire.

XXII

Quand David se lassait des paquebots et des cargos du chantier, il attrapait un calepin et esquissait les plans du voilier de ses rêves. Pas un catamaran de compétition, rapide mais trop fragile, ce qu'il lui fallait, c'était un brave monocoque, sûr et confortable, pour sillonner les mers avec Hannah. Dans un an, il aurait économisé assez d'argent pour lancer la construction. Dans deux ans, la jeune femme se mettrait en disponibilité et ils partiraient pour leur tour du monde. Hannah apprenait à naviguer avec lui. Les débuts avaient été difficiles, mais elle s'était accrochée, par amour pour lui. Maintenant, il savait qu'elle prenait plaisir à leurs virées dominicales. Elle avait même baptisé leur futur voilier : le *Meltem*, du nom de ce vent qui soufflait dans les Cyclades. Un souvenir de leurs dernières vacances en Grèce.

Lorsqu'il arriva à l'appartement, Hannah n'était pas encore rentrée. C'était surprenant, le jeudi elle finissait à 16 heures, elle aurait dû être là depuis longtemps. Il fouilla dans les placards et le frigo et décida de confectionner une quiche. Hannah débarqua au moment de l'enfournage. Le visage préoccupé, elle posa son sac sur la table en expliquant qu'elle avait eu un rendez-vous avec une mère d'élève. Celle-ci l'avait fait poireauter plus d'une heure pour finalement à peine l'écouter. Il s'agissait de la mère de Richard. Richard Le Guyader, ce jeune élève brillant pour lequel elle se faisait beaucoup de soucis. David soupira. Il trouvait qu'Hannah s'impliquait trop auprès de ses élèves. En particulier ce Richard dont elle lui rebattait les oreilles. Il aimait Hannah insouciante et légère, et surtout, tout à lui. Quand Hannah entreprit de s'épancher pendant le dîner, il l'arrêta tout de suite. Il ne voulait plus rien savoir de ce Richard, de sa mère, du Front national, de la peste brune ou Dieu sait quoi encore. Lui aussi avait des

problèmes avec un armateur et il ne l'emmerdait pas avec ça. Le visage d'Hannah se renfroga, se chiffonna comme une pomme trop mûre. Toute la soirée, elle garda une attitude de petite fille blessée, au bord des larmes mais digne. Plus tard, dans la pénombre de la chambre et la chaleur de leurs corps, il eut toutes les peines du monde à se faire pardonner.

Oui, Hannah se faisait du souci pour Richard. Elle avait d'abord vu d'un bon œil son amitié avec Alban Villandry. Le garçon était toujours seul ; ce copain tombé du ciel se révélait providentiel. Richard Le Guyader était un garçon singulier, exceptionnellement intelligent, mais maladroit dans les rapports humains, timide à l'excès. Le reste de la classe l'avait ostracisé, renforçant son inaptitude sociale. Hannah ressentait ces choses-là. Patiemment, elle avait réussi à l'apprivoiser. Mais depuis quelques semaines, leur relation avait changé ; elle sentait comme une réticence, une défiance. Dans les couloirs du lycée, des bruits couraient, confortant ce qu'elle avait entraperçu en filigrane dans les copies d'Alban Villandry. Ce dernier ne cachait pas des sympathies pour l'extrême droite et tenait sans rougir des propos antisémites, voire révisionnistes. Le proviseur avait convoqué Georges Villandry. L'homme s'était montré arrogant, sûr de son bon droit et imperméable à tout dialogue.

Hannah était résolue à sauver Richard. Puisque le garçon la fuyait désormais, elle avait pensé trouver une alliée en Ève Le Guyader. Mais le mot écrit sur le carnet de liaison était resté lettre morte. Quand elle téléphonait au Manoir, une sorte de majordome lui répondait poliment qu'il transmettait à Madame, qui ne rappelait jamais. Hannah avait donc décidé de coincer Ève sur son lieu de travail, place Royale.

Hannah quitta le lycée peu après 16 heures et marcha jusqu'au centre de Nantes. Une giboulée avait rincé les trottoirs. Sur la place, autour de la fontaine surmontée d'une statue en marbre blanc, les autos tournoyaient comme dans un sketch de Raymond Devos. La jeune femme jeta un regard

distrain sur les annonces de biens à vendre derrière la vitrine de l'agence Atlantica. Très, très au-dessus de leur budget. Enfin elle expira profondément pour se donner du courage et poussa la porte de la boutique. À l'intérieur, fauteuils en cuir et grand écran présentant hôtels particuliers et villas de rêve accueillaien les visiteurs, le tout saupoudré d'une musique lénifiante. Hannah se dirigea vers une jeune femme assise derrière un bureau. Avec un brin de précipitation, elle l'informa qu'elle devait s'entretenir de toute urgence avec madame Le Guyader. La secrétaire pinça les lèvres. Avait-elle rendez-vous ? Non, mais, c'était très important. Cela concernait son fils. À contrecœur, la jeune femme se leva et disparut dans l'arrière-boutique. Elle revint au bout de quelques secondes déclarant que madame Le Guyader était bien trop occupée pour la recevoir aujourd'hui. Qu'elle pouvait laisser son nom et qu'on la rappellerait plus tard pour un rendez-vous. Hannah se présenta et rétorqua, d'une voix qu'elle aurait voulue moins stridente, qu'elle allait s'asseoir dans un de ces luxueux fauteuils, là, en face de la télé, jusqu'à ce que la mère de Richard daigne la recevoir. La secrétaire s'éclipsa à nouveau en soupirant.

Une heure plus tard, alors qu'Hannah connaissait désormais par cœur le catalogue des demeures de charme proposées par l'agence, une femme d'une bonne trentaine d'années jaillit d'une porte du fond. Ses cheveux roux étaient coiffés à la garçonne, avec deux accroche-cœurs griffant ses joues pâles. Un tailleur gris à la coupe impeccable et des escarpins à talons fins mettaient en valeur sa silhouette svelte. Elle se dirigea vers Hannah, la main tendue, un grand sourire aux lèvres.

— Madame Friedmann ! Je vous rencontre enfin ! Quel plaisir de recevoir un professeur de Richard ! Quelle matière enseignez-vous déjà ?

Décontenancée, Hannah bredouilla :

— Euh, l'histoire-géographie...

— L’histoire-géographie ! La plus noble des matières ! Vous vouliez me parler de Richard, j’imagine. Il y a un problème ? Ses notes sont excellentes pourtant. Je ne pense pas que ce soit une affaire de conduite, mon fils a un excellent comportement. Aucun professeur ne s’est jamais plaint...

— Non, enfin, ce n’est pas vraiment lui...

Ève fronça les sourcils. Hannah était une jeune femme déterminée, mais les personnes débordant d’assurance la mettaient mal à l’aise. En face d’elles, elle se sentait perdue et vulnérable comme une gamine. Elle dut rassembler tout son courage pour demander :

— Nous pourrions peut-être passer dans votre bureau pour en discuter ? C’est assez... confidentiel.

Ève se retourna et contempla la porte entrouverte comme si la réponse à la question d’Hannah s’y trouvait affichée. Elle prit un air embêté.

— C’est-à-dire que j’ai très peu de temps à vous consacrer aujourd’hui, à peine un quart d’heure. Peut-être pourriez-vous voir avec ma secrétaire pour convenir d’un autre rendez-vous.

— Madame Le Guyader, j’insiste.

Les coins des fines lèvres d’Ève se retroussèrent en un sourire forcé.

— Dans ce cas, allons-y, déclara-t-elle avec un entrain surjoué.

Ève prit place dans son fauteuil pivotant et entreprit des va-et-vient nerveux. Derrière son air avenant, elle fulminait. Qu’avait bien pu mijoter Richard pour lui valoir ce fâcheux contretemps ? Son fils unique avait été un enfant fragile, souvent malade. Elle ne comptait pas le nombre de fois où elle avait dû quitter l’agence pour le récupérer, fiévreux ou nauséux, abandonné sous un préau ou dans une infirmerie miteuse. À l’adolescence, sa santé s’était améliorée. Sa scolarité n’avait jamais posé le moindre problème et Ève ne s’en occupait guère (ses parents s’étaient-ils penchés sur la sienne ?). Mais elle le savait sensible, trop sensible, solitaire et mal

dans sa peau. Qu'y pouvait-elle ? L'adolescence était un mauvais moment à passer. Elle avait rêvé son fils à son image, conquérant, solide, sûr de lui. Richard était faible, pleurnichard et terne.

— Vous savez, commença Hannah, que votre fils s'est lié d'amitié avec un garçon de sa classe...

Ève approuva.

— Alban, oui, je sais, et j'en suis très heureuse. Richard est tellement... solitaire.

Hannah se racla la gorge.

— Il semblerait... Je pense, enfin mes collègues et moi, nous pensons qu'Alban a une mauvaise influence sur Richard.

— Comment cela ?

— Alban diffuse dans le lycée des thèses négationnistes.

— C'est-à-dire ?

— Euh, en gros, il remet en cause la véracité de l'holocauste des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

— Ah... curieux...

— Il tient également des propos ouvertement antisémites.

Ève fronça à nouveau les sourcils.

— Richard aussi ?

— Non... Non, mais Richard est un garçon sensible, à un âge où on est encore très malléable...

— C'est vrai, approuva Ève, Richard est influençable. Mais, enfin, je ne crois pas que ces thèses... négationnistes aient un très grand avenir... Je suis sûre que Richard ne croit pas à ces bêtises.

— Ces bêtises, comme vous dites, sont très graves. Alban est malheureusement très mal influencé par son père et difficilement atteignable. Il est de notre devoir d'adultes responsables de nous assurer que Richard comprend bien de quoi il retourne. Il se fait manipuler. J'ai

voulu parler avec lui, mais il m'évite. Vous êtes sa mère. Peut-être pourriez-vous en discuter avec lui ? Ou quelqu'un dans votre famille... je sais que son père est... absent mais peut-être un grand-parent, un oncle qu'il aime bien...

Ève opina.

— Tout à fait. Vous avez raison. Je vais m'en charger. Je suis sûre que tout cela n'est qu'un gros malentendu. Et puis, le bac est dans trois mois, ces deux idiots ont autre chose à faire que de raconter des sottises. Je vous raccompagne, madame...

— Friedmann, compléta Hannah d'une voix blême.

À peine la porte de son bureau refermée, Ève oublia cette conversation. Ce n'est que deux mois plus tard que le souvenir de cette entrevue refit surface. Comment aurait-elle pu deviner ?

Dehors, Hannah leva les yeux vers la statue blanche placée en haut de la fontaine. Elle représentait Amphitrite, la déesse de la mer, l'épouse de Poséidon. La divinité tendait avec majesté son trident vers le ciel nuageux. Hannah aurait voulu être comme elle, fière et combative, mais Hannah ne se sentait pas très bien. Faible, mais d'une faiblesse nouvelle. Était-ce le sort de Richard qu'elle prenait trop à cœur ? L'histoire de sa famille qui ressurgissait à travers ces « bêtises » ? Ou parce qu'elle avait dix jours de retard ?

XXIII

Simon, le père d'Hannah était un survivant. Toute sa famille avait été exterminée dans les camps.

Les Friedmann avaient immigré en France depuis deux générations lorsque la guerre éclata. Le grand-père d'Hannah travaillait comme médecin à l'hôpital Saint-Louis. Sa grand-mère s'occupait de sa progéniture qui comptait cinq enfants âgés de quatre à douze ans. La veille de la rafle du Vel' d'Hiv, un policier en civil avait sonné à la porte de l'appartement des Friedmann afin de les avertir. Pour une raison qu'Hannah ignorait, la famille ne s'était pas enfuie. Le matin, le benjamin, Simon, avait été confié aux voisins moyennant une somme d'argent importante et des bijoux. Pendant trois ans, l'enfant avait enduré brimades et maltraitances de la part de sa famille d'accueil, mangeant un jour sur deux, non scolarisé et bon pour toutes les corvées. Simon souffrit en silence, attendant le retour de ses parents, de son frère et de ses sœurs, surtout d'Hannah, sa préférée. Il se précipitait à chaque coup de sonnette, malgré la taloche qui tombait invariablement. En 1946, quand il devint évident qu'aucun Friedmann ne reviendrait de là où on les avait envoyés, Simon fut placé dans un orphelinat.

Lorsque son père racontait son histoire, Hannah écoutait religieusement. À la fin, elle venait juste se blottir contre lui. Encore aujourd'hui, Simon était l'homme qu'elle admirait le plus au monde. Comment cet enfant, carencé en tout, meurtri, abandonné, avait pu devenir cet homme doux et juste, ce père attentionné, ce mari aimant, ce professeur de faculté respecté ? Lorsqu'Hannah interrogeait sa mère, une Bretonne pur jus, celle-ci se contentait de hausser les épaules. C'était juste Simon... Avec les

années, Hannah en était venue à la conclusion que la personnalité radieuse de son père était son triomphe, son pied de nez à tous les fascistes de tous les temps et de tous les pays.

Hannah avait eu une enfance heureuse, choyée, mais amputée. Amputée de cette grand-mère qui ne lui avait pas appris à confectionner ses fameux *hamantaschen*, de ce grand-père érudit qui lui aurait chanté des berceuses en allemand pour l'endormir. Amputée de cette tante dont elle portait le prénom et dont Simon ne possédait même pas un vieux portrait sépia ; la famille adoptive avait tout brûlé dans le poêle de la cuisine. Les lettres, les photos des Friedmann étaient parties en fumée. Et des Friedmann n'avait plus subsisté que ce minuscule garçonnet terrorisé qui était son père à présent.

Souvent Hannah rêvait de la famille magnifique qu'ils auraient été si la folie hitlérienne ne s'était pas abattue sur eux, de ces cousins et cousines qui lui avaient été retirés avant même d'exister, de ces pique-niques au bord de la mer, les femmes encombrées des petits, ouvrant de grands paniers regorgeant de victuailles tandis que les hommes entraînaient les plus grands dans une partie de ballon, de ces fêtes dont elle ignorait la signification et de ces chamailleries sans importance qui traversent les fratries. De cette culture dont ne subsistaient que quelques mots exotiques – *Shalom alekhem, bagel, kaddish...* –, son père ayant été élevé dans un orphelinat à obédience catholique et ayant oublié les rituels hébraïques. Tout cela lui avait été ôté.

Adossée au lavabo, Hannah contemplait avec consternation les deux barres bleues se matérialisant sur le dispositif médical. Tel Simon s'accrochant à la vie malgré l'adversité, un petit être s'était agrippé dans ses entrailles à son insu. Hannah se mordit les lèvres. Comment allait réagir David ? Il pouvait parfois s'emporter, se laisser submerger par des colères

froides et effrayantes, prononcer des paroles définitives. Un bébé ne faisait pas partie de ses projets. Pas dans l'immédiat du moins. Pas avant son tant attendu tour du monde à la voile.

Ce jour-là et les jours suivants, Hannah fit cours au lycée comme à son habitude. De l'avis de tous ses élèves, de ses collègues et de l'inspecteur d'académie, c'était une excellente enseignante, ne manquant pas d'aplomb malgré son jeune âge. Pourtant, au moment d'aborder la Shoah dans la classe de Richard, elle ressentait une forte appréhension.

Comme elle s'y attendait, Alban perturba le cours. Enhardi par la « victoire » de son père lors de son entrevue avec le proviseur, il interrompait Hannah, déballait ses thèses avec suffisance, expliquait à ses camarades que leur professeure n'était guère impartiale dans cette affaire, étant juive elle-même. Au bout d'une demi-heure, Hannah, excédée, fit sortir le suppôt de Faurisson. Contre toute attente, Richard prit la défense de son ami contre l'enseignante. Il rejoignit donc Alban chez le proviseur.

Les deux comparses furent traduits en conseil de discipline quelques jours plus tard. Alban écopa de trois jours de renvoi, Richard d'un avertissement. Ève n'ouvrit jamais la lettre recommandée l'informant de cette sanction.

Hannah, bouleversée par cet événement, n'avait toujours pas parlé à David.

Au retour de son exclusion, Alban fanfaronna dans les couloirs du lycée. D'après lui, cette sanction démontrait combien ses propos dérangeaient, donc qu'ils étaient vrais. Ces rodomontades eurent peu de succès auprès des autres lycéens, Alban étant depuis longtemps catégorisé comme « facho » voire « taré » et peu fréquentable. Sur son passage, les adolescents se détournaient ou ricanaient. Alban s'enferma dans l'aigreur, déclarant que la « youpine » leur avait retourné l'esprit.

Richard était quant à lui très affecté par le sort injuste réservé à son ami. Il lui semblait que les professeurs du lycée avaient fait preuve d'une rare intolérance en excluant Alban pour ses propos sur la Shoah. Georges Villandry l'avait réaffirmé devant eux, de nombreux intellectuels respectables doutaient de l'existence des chambres à gaz ; les profs, tous des gauchistes, s'étaient ligués contre Alban, Hannah Friedmann en tête.

C'est sans doute l'un de leurs jeudis soir enfumés, entre une partie de Risk et une séance de masturbation, que l'idée de l'expédition punitive germa. L'injustice devait être réparée ; l'humiliation lavée. Les deux amis s'entraînaient l'un l'autre dans une surenchère victimaire. Leurs camarades, les professeurs, le proviseur, tout un chacun, allaient voir ce qu'ils allaient voir. Finis les mots, place à l'action. Ils feraient un exemple. La Juive devait payer, conclut Alban entre deux volutes.

Hannah serait punie. Hannah serait effrayée. Hannah demanderait grâce.

Différents scénarios furent envisagés. Finalement, il fut décidé de suivre l'enseignante jusque chez elle. Là, ils trouveraient bien un moyen de pénétrer dans son logement.

Ensuite... Ensuite Hannah demanderait grâce, assura Alban.

XXIV

Lors de sa plaidoirie, l'avocat d'Alban Villandry qualifia le viol et la mort d'Hannah Friedmann de « navrant dérapage », ce qui suscita un long murmure de réprobation dans l'assemblée. Sans grande conviction, il tenta aussi d'occulter le caractère antisémite du crime qui ne faisait pourtant aucun doute.

Si on est à peu près sûr que ce fut l'humiliation du conseil de discipline qui entraîna ce passage à l'acte, on ne sut jamais réellement qui eut l'idée de cette expédition punitive. Richard adhéra-t-il pleinement à ce projet ? Fut-il effrayé par la détermination d'Alban mais incapable de se soustraire à son emprise ? Le mystère demeura complet. À partir de son arrestation, Richard s'enferma dans un mutisme dont il ne sortit jamais. Même lors des coûteuses séances de psychothérapie qu'Ève lui paya par la suite. Alban se montra plus disert, mais ses aveux se révélèrent incomplets, voire contradictoires. Il expliqua qu'ils s'étaient rendus chez Hannah pour lui faire peur, lui donner une bonne leçon sans qu'on ne sût jamais vraiment ce qu'il entendait par là. Toujours d'après Alban, Richard se présenta par l'intermédiaire de l'interphone, expliquant qu'il était seul et qu'il voulait discuter. Hannah ouvrit sans méfiance. Le déroulé des faits qui suivirent demeure flou. Alban revendiqua seul le viol, mais dans certaines de ses dépositions Richard maintient les poignets de la jeune femme, dans d'autres il se tient près de la fenêtre et pleure « comme un bébé ». Les garçons présentaient tous deux des traces de griffures et de morsures aux mains et avant-bras, Alban de façon plus importante et également au niveau du cou. D'après ce dernier, c'est Richard, sur son ordre, qui enfonça sa petite

culotte dans la gorge de la jeune femme, pour faire taire ses cris et ses supplications. Le légiste expliqua à l'audience que ce bâillon improvisé avait provoqué la mort par suffocation.

David Normand découvrit le corps supplicié de la jeune femme une heure plus tard. La veille, à l'annonce de sa grossesse, ils avaient eu une violente dispute. Pour la première fois, David avait dormi sur le canapé. Pour la première fois, il avait songé quitter Hannah. Le matin, il avait avalé un café, les mâchoires serrées, le regard dur, indifférent à ses yeux rougis. Le soir, il était veuf, seul, inconsolable.

À partir de ce jour funeste, il voua une haine sans nom envers Alban, et surtout Richard qu'Hannah désirait tant aider. Et envers lui-même.

Les deux criminels furent rapidement interpellés, un témoin les avait vus dévaler l'escalier vers 18 heures, heure présumée du décès d'Hannah Friedmann.

Alban, tout juste majeur au moment des faits, fut condamné pour viol et homicide involontaire avec circonstance aggravante du fait du caractère antisémite de l'agression. Il écopa de quinze ans de réclusion. Richard était encore mineur. Pour le sauver, Ève mit toute l'énergie qu'elle n'avait jamais fournie pour l'éduquer et le chérir pendant dix-sept ans. La stratégie de son avocat, Maître Dimitri Vassili, consista à charger Alban, ce qui n'était pas difficile. Et à démontrer que Richard était sous l'influence néfaste de Georges Villandry, ce qui était vrai.

Ève sauva son fils. Du moins le crut-elle.

PARTIE IV • LE LIVRE DE GWENOLA

OceanofPDF.com

1993

XXV

Yvan souleva le rideau de la cuisine et reconnut la silhouette trapue mal fagotée qui se tenait au bout de l'allée. Il n'était pas tout à fait 19 heures. Le soleil n'était pas encore couché mais la luminosité faiblissait. Les contours s'estompaient, s'adoucissaient avant de disparaître pour quelques heures de noir profond. Entre chien et loup. De la lumière à l'obscurité. Puis de l'obscurité à la lumière. La frontière était ténue, songea Yvan. On basculait d'un côté ou de l'autre sans s'en rendre compte. Alertée par la sonnette, Colline le rejoignit, le bébé calé sur la hanche.

— C'est qui ? Pourquoi tu ne vas pas ouvrir ?

— C'est le détective privé dont je t'ai parlé. Celui qui traîne aux chantiers. Il pose des questions sur David. Je ne veux pas lui parler.

Colline fronça les sourcils. Elle portait un jean et un sweat rouge consciencieusement maculé de purée. Une tenue décontractée, bébé-proof. Accroché à son flanc comme un ouistiti, le nourrisson jouait avec ses boucles brunes.

— On devrait écouter ce qu'il a à dire. Ça n'engage à rien.

— Il travaille pour la famille de Richard Le Guyader, un des assassins d'Hannah, je te rappelle. Celui qui a été acquitté. David a assez souffert comme ça par leur faute. Ils peuvent le laisser tranquille maintenant.

Le carillon retentit à nouveau. Colline tendit un verre à bec rempli d'eau au bébé.

— On devrait l'écouter au moins. David a peut-être des ennuis.

Les mâchoires carrées d'Yvan se contractèrent. Lui et David avaient été embauchés en même temps au chantier naval de Saint-Nazaire. Ils avaient rapidement créé des liens d'amitié. Lorsqu'Hannah était encore vivante, les deux couples se fréquentaient, s'invitaient à dîner ou partaient en week-end ensemble sur un bateau loué par David. Le meurtre d'Hannah les avait bouleversés, mais David avait été foudroyé. Yvan avait longtemps cru que son ami ne remonterait jamais la pente. Pendant quelques mois, il était resté cloîtré chez lui, passant ses journées à boire. Au bout d'une année, il s'était ressaisi, se plongeant dans le travail comme un noyé. L'acquittement de Richard avait été un nouveau coup dur, mais David avait tenu.

Yvan se redressa et frotta son crâne entièrement chauve. Colline avait raison, et si David avait des ennuis ? Discuter n'engageait à rien. Un troisième coup de sonnette acheva de le décider.

Colline ignorait que le métier de détective privé existât réellement. Pour elle, c'était une invention de romanciers américains des années 1950, un pur produit de films noirs pour insomniaques.

S'il se recommandait bien de cette profession, l'homme en face d'elle n'avait rien d'un Dana Andrews ou d'un Humphrey Bogart. Il répondait au nom de Gustavo Cruz, était aussi large que haut, mal habillé, mal coiffé, mais pourvu de petits yeux noirs transpirant l'intelligence. Il leur expliqua sans ambages qu'il cherchait à localiser David Normand. Leur ami était parti il y avait bientôt deux mois pour un tour du monde à la voile en solitaire qui devait durer environ une année. Il était resté très secret sur ce projet et Colline et Yvan ignoraient tout de la route qu'il devait emprunter. À l'heure actuelle, il pouvait aussi bien se trouver au large du Brésil que dans l'océan Indien, à moins qu'il ait préféré faire une longue escale au

Cap-Vert ou dans les Antilles françaises... Non, il n'était pas en contact radio avec lui, assura Yvan. Colline pinça les lèvres, se retint d'un coup d'œil furtif vers son mari. Yvan possédait au garage une radio. Une radio avec laquelle il aurait aisément pu joindre le *Meltem*.

Gustavo Cruz sembla gober l'information. Colline lui demanda la raison de cette requête. Le détective la fixa intensément avant de répondre qu'on soupçonnait David Normand d'avoir enlevé une jeune femme à La Rochelle. L'idée était si saugrenue que Colline ne put retenir un bref éclat de rire. À côté d'elle, Yvan demeurait curieusement de marbre. Ses sens se mirent en alerte.

— Une jeune femme enlevée ? Quel rapport avec Richard Le Guyader ? demanda-t-elle d'un ton suspicieux.

Là encore, Gustavo Cruz prit son temps pour répondre.

— Parce qu'il s'agit de la compagne de Richard Le Guyader. Une jeune femme de vingt-six ans... Enceinte.

— Nous ne savons pas où est David, réaffirma Yvan avec précipitation tandis que les yeux bleus de son épouse s'écarquillaient d'effroi.

— Très bien... Je vous laisse ma carte avec mes coordonnées.

Il dévisagea à nouveau Colline de son regard aigu.

— N'hésitez pas à me contacter si vous avez du nouveau. Cette jeune femme doit bientôt accoucher.

Lorsque le détective eut quitté leur pavillon, Colline se tourna vers son mari.

— Tu savais ? Tu savais pour cette histoire d'enlèvement ?

Yvan opina silencieusement.

— C'est ce détective qui en a parlé lorsqu'il est passé aux chantiers. Je n'y ai pas vraiment prêté attention. Dès que j'ai compris qu'il travaillait pour Ève Le Guyader, je suis parti...

Pensive, la jeune femme se remémora le David d'après la mort d'Hannah, le David, ivre de chagrin, hurlant vengeance. Celui d'après le procès, fermé, secret, écoutant sans mot dire la sentence puis éclatant violemment sur les marches du palais de justice contre l'avocat et la mère de Richard Le Guyader.

— Et tu crois que David... que David serait capable d'un truc pareil ? Pour se venger ?

Le jeune homme détourna la tête, laissa son regard s'évader par la fenêtre vers le jardin, jusqu'au grand saule sombre qui ployait sous le poids de ses innombrables branches.

— Non... Non. Il avait fait son deuil. Il était... passé à autre chose, tu le sais bien.

On ne passe jamais à autre chose, pensa Colline en embrassant le duvet sur le crâne de son bébé.

XXVI

Soulagé, David coupa la radio du *Meltem*. Il avait réussi à joindre Yvan, son collègue, son ami, son presque frère. Celui qui lui avait tenu la tête hors de l'eau à la mort d'Hannah. Sans Yvan et sa femme Colline, il aurait sombré cent fois. Au procès d'Alban Villandry et Richard Le Guyader, c'est Yvan qui s'était tenu à ses côtés. Une nouvelle fois, son ami avait promis de l'aider sans rien demander en échange, pas même une explication. Le *Meltem* devait se volatiliser, disparaître des radars et renaître de ses cendres. Yvan avait ses entrées au port de Saint-Nazaire, il ferait le nécessaire. Le *Meltem* d'Hannah était mort, coulé en mer d'Iroise. En équilibre instable dans le canot, David avait patiemment gratté les lettres sur la coque. Le *Meltem* était mort, vive le *Nautilus*, fringant et piaffant dans la baie de l'île à la maison rose, prêt à larguer les amarres, impatient d'entamer son voyage sans retour. Mais pour le départ, c'était Christine et son gros ventre qui donnaient le tempo. David sourit à cette évocation. Par moments, une sensation qui ressemblait à de la joie explosait dans sa poitrine. Christine l'avait choisi... Christine l'aimait. Il avait voulu qu'elle connaisse la vérité sur Richard Le Guyader pour se venger de lui. Pour la garder aussi. Et Christine l'avait choisi, sans une hésitation, sans un regret, comme on choisit l'agneau contre le loup, avec sa candeur et sa droiture. Elle avait accepté de devenir une fugitive avec lui, de vivre sur le *Nautilus*, de changer de port tous les soirs, de sauter d'un océan à l'autre sans espoir de repos. Il ne lui avait rien caché de leur future existence de couple traqué. Malgré tout, Christine l'avait choisi. Et elle avait posé sa bouche sur sa bouche, sur ces lèvres qu'aucune femme n'avait effleurées depuis Hannah, et tout était devenu plus brillant, plus réel.

Longtemps, il avait été hanté par des images. Des flashs qui le réveillaient la nuit, transpirant, nauséeux. Le corps sans vie d'Hannah, à moitié dénudé, gisant comme un pantin désarticulé sur leur lit. Richard enfouissant la culotte dans sa gorge. Le visage impassible d'Alban, sans remords, sans regret, sans humanité, derrière le banc des accusés. Le policier ayant assisté à l'autopsie et lui annonçant que Hannah était enceinte. Enceinte de lui. Bien sûr, il le savait. Comment aurait-il pu oublier l'horrible scène qui avait suivi cette annonce ? Les mots terribles, ses derniers mots, qu'il avait proférés ?

Les images étaient toujours là, mais il lui semblait qu'il arrivait mieux à les tenir à distance. Quand il songeait à Hannah, ce n'était plus la poupée démantibulée, abandonnée sur la couette comme un jouet cassé, qui surgissait, mais la jeune femme souriante qu'il avait aimée. Il pouvait se remémorer les jours joyeux sans qu'immédiatement le souvenir des journées terribles qui avaient suivi le meurtre ne s'impose à lui.

Il ne pardonnerait jamais à Richard et Alban. Il n'oublierait jamais, mais il allait vivre désormais, pour et avec Christine.

En prévision de l'accouchement, ils devraient se rendre à terre. Ils n'avaient pas le choix. C'était risqué pourtant ; la police le recherchait. Yvan l'avait prévenu, des policiers étaient venus au chantier, avaient interrogé son patron, ses collègues. Un détective aussi, qui travaillait pour le compte de l'avocat de la famille Le Guyader, un certain Vassili. À l'évocation du nom du grand fat qui avait obtenu l'acquittement de Richard, la gorge de David s'était emplie de bile. Le détective avait fouiné deux jours aux abords des chantiers. Il avait même été reçu par la direction et avait déniché l'adresse d'Yvan. Yvan qui n'avait rien dit. De toute façon, il ne savait rien et ne voulait rien savoir.

Pour éviter la police française, Christine avait suggéré qu'ils appareillent pour l'Irlande afin qu'elle accouche là-bas où on ne les recherchait pas. C'était une excellente idée. Dès que la tempête serait passée, ils mettraient le cap sur Cork.

David quitta la cabine et grimpa sur le pont. Même dans l'anse protégée, le *Nautilus* commençait à tanguer sérieusement. On annonçait du gros temps. Une de ces tempêtes automnales qui balayaient la pointe de la Bretagne, la laissant rincée et courbaturée. Le genre de grain qui effrayait même les marins aguerris. David se réjouissait de passer la nuit bien au chaud dans la maison rose flanquée de ses rochers-gardiens. Campé sur ses jambes, il plissa les yeux. Trouant les nuages noirs amoncelés, un rayon de soleil frappait la maisonnette, illuminant le granit qui s'embrasa comme un feu de paille. La pierre se mua en chair palpitante.

David avait reçu l'île en héritage de son père, qui l'avait lui-même obtenue du sien. Ce caillou, perdu au large d'Ouessant et qui n'avait pas de nom, était dans sa famille depuis des lustres. Comment était-il tombé dans l'escarcelle des Normand, il l'ignorait. Était-il vraiment le descendant de ces naufrageurs qui avaient ensanglanté le passage vers Brest ? Il en doutait. La femme au regard doux et en costume traditionnel dont le portrait trônait dans la maisonnette était son arrière-grand-mère. Une Bretonne de Saint-Malo qui avait élevé ses poules en attendant inlassablement le retour de son marin de mari sur ce rocher aride. Les initiales entrelacées sur le linge étaient les leurs : Un A et un R, Alouarn et Rozen. Un garçon leur était venu sur le tard et ils avaient émigré pour le continent. La maison rose était tombée dans l'oubli. Chez le notaire, lors de la succession de son paternel, le père de David avait découvert qu'il était propriétaire de ce bout de terre perdu en mer. Dès qu'il avait pu, il y avait conduit femme et enfant sur son voilier. David, alors âgé de cinq ans, se souvenait encore de leur arrivée. Ils avaient dû faire tout le tour de l'île avant de découvrir l'entrée secrète du

chenal. Et elle avait surgi, la maison rose engloutie par la roche, entourée de sa lande balayée par un vent de noroît. L'image féerique s'était incrustée à jamais sur la rétine du petit David. Ses parents, aujourd'hui disparus, étaient aussi tombés sous le charme et avaient transformé l'île des naufrageurs en spartiate villégiature. David y avait passé nombre de ses vacances d'été, seul avec son père et sa mère, ne s'ennuyant jamais, le goût indélébile de l'océan et des îles s'infiltrant dans son cœur. Tantôt il naviguait avec son père, tantôt il parcourait la lande, aventurier solitaire de huit, dix, douze ans... Souvent, il rejoignait une crique secrète connue des seuls dauphins pour se baigner dans l'eau cristalline. Le soir, au moment où la maison se parait de son habit de lumière rose, il sortait deux transats et s'installait pour lire avec sa mère tandis que son père faisait griller des poissons scintillants.

David sauta dans le Zodiac et le détacha. Il démarra le moteur et parcourut les quelques mètres d'eau glacée qui le séparaient du rivage. Arrivé sur la grève, il y hissa le bateau pneumatique et se dirigea vers la maisonnette.

À l'intérieur, tout était silencieux. Sans doute, Christine, fatiguée ces derniers jours, s'était-elle endormie. David poussa doucement la porte de la chambre. La jeune femme était couchée sur le côté, les mains sur le ventre, le visage crispé. Elle expira longuement et ses traits se détendirent. David sentit son pouls s'accélérer. Au bout d'un temps qui lui sembla infini, Christine ouvrit les yeux.

— Je crois que c'est commencé, annonça-t-elle simplement.

Le cerveau de David entra en ébullition.

— Comment... Déjà ? Ce n'était pas prévu avant trois semaines.

— Cela arrive, souffla Christine.

David exécuta quelques pas dans la petite pièce, revint en arrière. Il fallait préparer des affaires, partir tout de suite pour Brest. Avec un peu de chance, il pourrait passer avant la tempête. Par radio, il préviendrait les secours. On leur enverrait un médecin. Ou rejoindre Ouessant. Il n'y avait pas d'hôpital, mais ils y trouveraient au moins un docteur. Christine secoua doucement la tête.

— C'est trop tard. Les contractions sont trop rapprochées.

— C'est impossible, gémit David.

Il s'assit sur le lit, prit la main de la jeune femme, réprima un sanglot.

— Oh, pardon, pardon...

Christine se redressa dans le lit.

— David reprends-toi. J'ai besoin de toi. Tu dois m'aider.

Il la dévisagea. Elle semblait étrangement sereine. Ils en avaient discuté pourtant ; elle craignait d'accoucher seule sur l'île. Et c'est lui qui la rassurait, les bébés n'arrivaient pas si vite, surtout les premiers. Ils partiraient pour Brest dès qu'elle en donnerait le signal. Mais les contractions les avaient pris de vitesse. En son for intérieur, il se maudissait. Comment avait-il pu jouer ainsi avec la vie de Christine ?

La jeune femme ferma à nouveau les yeux. Ses maxillaires se crispèrent alors qu'elle expirait doucement. Au bout de quelques secondes, ses paupières se soulevèrent à nouveau.

— Trouve quelque chose pour couper le cordon et le ligaturer, de la ficelle propre, des lacets, n'importe quoi. Apporte tous les torchons et serviettes que tu trouves. Fais chauffer de l'eau pour le premier bain.

David opinait comme un automate.

— Et des couvertures. Va voir sur le bateau s'il le faut.

— J'ai... j'ai le temps ?

Christine sourit faiblement.

— Oui, bêta.

David se leva, admiratif et un peu apaisé. L'assurance et le calme de Christine le rassuraient. Il n'aurait jamais cru qu'elle ferait preuve d'un tel sang-froid. Pourtant, il la savait forte. Elle faisait partie de ces personnalités qui se révélaient au pied du mur. Et puis, elle était kiné, les mécanismes du corps humain ne lui étaient pas étrangers. C'était une professionnelle de santé ; cela entraînait en ligne de compte. Elle allait le guider et tout se passerait bien... Oui, se convainquit David, tout se passerait bien.

OceanofPDF.com

XXVII

La tempête montait en puissance, harcelant la lande sans pitié, attisant la fureur d'un océan qui abattait ses vagues sur la plage avec la rage d'un bûcheron fou. Dans la nuit, le vent sifflait, serpentait en hululant entre les ajoncs et les bruyères tandis que des averses glacées fouettaient les flancs des falaises. Au creux des rochers, les oiseaux marins, engoncés dans leur manteau de plumes, avaient trouvé refuge, attendant patiemment la fin de l'ire céleste. Bravant les rafales, David avait rabattu les volets, coincé la porte, barricadé la maison rose sur son secret.

Il lui semblait que le calvaire de Christine durait depuis des siècles. Des siècles de punition divine. Un huis clos éternel et injuste. Assis à côté de la jeune femme, il se sentait inutile, gauche, impuissant. Au début, elle avait semblé maîtriser la situation, respirant lentement, lui souriant entre chaque contraction et répondant à ses questions. Puis la machine s'était emballée. Son visage s'était fermé, elle n'avait plus réussi à tenir la souffrance à distance. Mains crispées sur son ventre dur, elle avait laissé échapper des gémissements de plus en plus forts. Ses entrailles ne lui laissaient aucun répit, se contractant sans relâche. La douleur ancestrale irradiait ses cuisses, ses reins, vrillait son cerveau la rendant presque folle, inaccessible à tout réconfort. Il serrait sa main, caressait ses cheveux, prononçait une parole rassurante à laquelle il ne croyait pas. L'onde de souffrance refluit, mais ce n'était que pour revenir, encore et toujours. Soudain, les yeux de Christine s'agrandirent, elle broya presque ses doigts.

— Je crois qu'il arrive.

David déglutit difficilement.

— J'ai envie de pousser. Ce doit être le moment, expliqua la parturiente.

Et comme il restait pétrifié sur place, elle lui jeta un regard plein de hargne.

— Maintenant !

Dans la baie, chahuté par la houle, le *Nautilus* tanguait comme un homme ivre. Sa coque blafarde s'enfonçait dans les eaux sombres pour ressurgir la seconde d'après, proue incertaine, poupe inondée, des torrents jaillissant des écoutilles. Peut-être, comme son homonyme littéraire, aurait-il préféré plonger sous les flots, s'abîmer jusqu'à ces contrées liquides peuplées d'animaux étranges, glisser délicieusement dans le silence des plaines abyssales et fendre les eaux glacées inaccessibles aux vents tumultueux. Pourtant, le *Nautilus* ne semblait pas. Il ne décevrait pas l'homme qui lui avait donné la vie. Vaillant petit soldat, il résisterait aux assauts de l'ouragan. Frôlant chaque instant le chavirage mais se redressant à la dernière minute. Insubmersible.

— Une fille, répondit David. Une petite fille.

Christine ferma les yeux et se laissa retomber sur l'oreiller. David emmitoufla le nouveau-né. Il n'était pas franchement beau avec son nez écrasé, son teint rougeaud et ses paupières gonflées. Un craquement sourd se fit entendre. Le vent malmenait la toiture de la maison rose, mais elle tenait bon. David eut une pensée pour le *Nautilus* chahuté par les vagues. Pourvu qu'il tienne le coup lui aussi. Il secoua la tête. Il devait uniquement se concentrer sur le bébé. Le bébé et Christine. Il fronça les sourcils. Il y avait quelque chose qui n'allait pas avec le bébé. David n'avait jamais tenu dans ses bras de nouveau-né, mais pourtant il pressentait que ce petit être couvert de vernix et de glaires sanguinolentes avait un problème. Il ne criait pas. L'expulsion avait été rapide pourtant. Il avait ligaturé puis coupé le cordon en suivant les indications de Christine, enveloppé le bébé dans une serviette-éponge. Il ne criait toujours pas. Ses membres chétifs demeuraient

flasques et sa minuscule cage thoracique ne montrait aucune velléité de se soulever. Une sueur froide enserra la nuque de David. Et si le bébé refusait de respirer ? Il tourna son regard vers la jeune femme. Épuisée, la tête reposant sur l'oreiller, elle semblait indifférente au sort de son enfant. Le bébé ne criait toujours pas, ne bougeait pas. Ses yeux étaient clos et ses petits poings fermés comme pour retenir un hypothétique souffle de vie. Il sembla à David que sa peau se marbrait de bleu. Il chercha à nouveau secours auprès de Christine mais la jeune femme grimaçait, recommençait à geindre doucement. Le bébé bleuissait à vue d'œil. David posa ses lèvres sur la petite bouche froide, et souffla.

2019

XXVIII

Avec une grande inspiration de noyée, Rose s'éveilla en sursaut. Depuis plusieurs semaines, ce rêve récurrent hantait ses nuits. Toujours le même. Toujours ce chien-loup qui lui sautait à la gorge alors qu'elle s'apprêtait à le caresser. Pourtant, quelques secondes plus tôt, il ne montrait aucun signe d'agressivité. Ses yeux bruns la fixaient même avec douceur. Elle approchait sa main, presque à toucher les poils soyeux du dessus de son crâne. Elle était calme, confiante, ne pressentait aucun danger. Et l'animal se propulsait sur elle, toutes mâchoires en avant.

Il ne fallait pas être grand psychologue pour comprendre que, dans le subconscient de Rose, l'animal représentait la maladie. Le cancer, tenu à distance par les médecins, retranché au plus profond de ses tissus, mais prêt à fondre sur elle à la moindre occasion. Elle le savait, la leucémie était toujours là, dangereuse et sournoise. Il n'y avait que ces idiots de docteurs pour se croire plus forts qu'elle.

Dans la journée, Rose s'ennuyait beaucoup quoiqu'elle somnolât la plupart du temps. Elle avait du mal à se concentrer sur une idée, son esprit divaguait sans cesse, mélangeant souvenirs d'enfance, du pensionnat et de sa vie avec Lancelot. Elle n'avait plus goût à la lecture, la télévision et ses

programmes ineptes l'assommaient. Elle mangeait peu. Tous les aliments prenaient dans sa bouche un goût métallique déplaisant. Elle se plaignait mollement des soins qui n'en finissaient pas, des alarmes des machines et des douleurs qui n'avaient jamais disparu. Malgré l'insistance du kiné, elle refusait de se lever sauf pour aller aux toilettes. À quoi bon entretenir ses muscles ? Elle ne reconnaissait plus son corps. Elle avait été une fière goélette, elle n'était plus qu'une épave échouée dans cet hôpital lugubre. Trois fois par jour, elle avalait docilement ses cachets. Pour avoir la paix.

Souvent Rose pleurait sans bruit. Chagrin translucide sur ses joues creuses. Elle pleurait sur sa vie d'avant, et sur sa vie d'après qui ne serait, pensait-elle, plus jamais gaie, insouciante et légère. Rose pleurait aussi sur le manque de Lancelot, son corps alangui sur le sien, son haleine chaude dans son cou. Enfin, Rose pleurait pour irriter les médecins qui la trouvaient « fragile », qui s'agaçaient de cette patiente récalcitrante.

Lors de rares moments de pleine lucidité, Rose repensait au « livre de Christine », comme elle avait renommé les graffitis découverts par Lancelot dans *Les Trois Mousquetaires*. Il lui avait aussi fait un résumé du « livre d'Hannah », la première femme de David assassinée par deux gamins fanatisés. À la lumière de ces récits, elle comprenait mieux la vie de fugitifs dans laquelle ses parents l'avaient entraînée. Leur voyage interminable de marins misanthropes. Elle essayait de se mettre à la place de Christine. Dans les mêmes circonstances, aurait-elle abandonné une vie confortable, un mari, pour suivre un aventurier malade de chagrin ? Elle en doutait. Elle avait toujours été plus cartésienne que sa mère. Peut-être tenait-elle ce trait de caractère de son côté paternel. Lancelot était sur le point de mettre la main sur Richard. Serait-il compatible avec elle pour une greffe de moelle osseuse ? Et surtout, viendrait-il la voir à Fort-de-France ? Rose était divisée ; d'un côté, elle souhaitait ardemment rencontrer son père biologique, se réapproprier ses origines, de l'autre elle avait le sentiment de

trahir David. Le trahir doublement, lui qui s'était toujours comporté comme un père aimant lorsqu'elle était enfant, lui à qui Richard avait arraché Hannah.

Une collègue passa, lui apporta des magazines. Elles parlèrent de la Maison de la Canne, de la remplaçante de Rose qui n'était pas à la hauteur. Firmine lui rendit visite. Elle ne resta pas longtemps ; elles n'avaient pas grand-chose à se raconter lorsque Lancelot était absent. Elle enviait la relation privilégiée entre ces deux-là. Christine n'avait pas été une mère affectueuse. Elles n'étaient pas proches. Enfant, c'est David qui lui prodiguait des câlins. C'est lui qui la consolait lorsqu'elle se blessait, l'encourageait lorsqu'elle échouait. Christine se tenait toujours à distance, comme si elle lui en voulait. Parce qu'elle était la fille de Richard Le Guyader, un meurtrier ? Une enfant n'est pas responsable de son géniteur. Rose n'avait pas pleuré à l'annonce de la disparition de sa mère. Mais comment pleurer quelqu'un qui n'était jamais là ? Il n'y avait pas eu de funérailles. Christine n'existait plus que pour David depuis longtemps.

Elle cherchait des souvenirs, des souvenirs d'enfant. Elle ne se rappelait que de moments anodins. Une écharde dans sa paume, que David avait extraite avec dextérité. Un chat roux errant qui s'était embarqué avec eux à Saint-Domingue. Christine craignait qu'il soit enragé. Elle l'avait prénommé Rox, il dormait sur son lit. Il avait disparu lors d'une escale en Floride, petit clandestin poursuivant quelque rêve américain, avait plaisanté David alors qu'elle pleurait son petit compagnon. Les heures d'école interminables, dans la cabine, à réciter les tables de multiplication avec sa mère. À Cayenne, une fièvre qui l'avait dévorée pendant six jours, la main fraîche de Christine, l'eau sucrée qu'elle la forçait à boire et qui l'avait dégoûtée à jamais des sodas. Les parties de pêche avec David, son rire

lorsqu'il rapportait une prise à bord... Les images surgissaient dans son cerveau, pâles, désincarnées. Son enfance lui semblait celle d'une autre. Comme si elle n'en avait été que spectatrice.

La nuit suivante, elle fit un nouveau cauchemar. Elle se tenait de dos sur le pont du *Nautilus* et ses longs cheveux bruns (ses beaux cheveux depuis longtemps perdus) battaient au vent. Des mouettes furieuses criaient au-dessus de sa tête. La mer était agitée. Des vagues sombres déferlaient contre la proue. Dans son rêve, elle glissait lentement sur le pont humide, sans chercher à se retenir, passait sous le bastingage et plongeait dans l'eau froide. L'océan l'engloutissait tout entière. Son éternité glacée se refermait sur elle. Une terreur indicible l'envahissait, elle voulait nager mais elle était comme paralysée. Dans l'eau, son visage changeait, se boursouflait, ses yeux devenaient opaques. Alors Rose comprenait que ce n'était pas elle qui se noyait sans fin. C'était Christine, Christine qui tendait une main suppliante vers elle. Et elle se détournait.

XXIX

On avait parlé d'endormissement. De fatigue. De vitesse excessive. À l'autre bout du fil, l'ex-flic Anaïs Ravier s'excusait, elle n'avait pas une bonne nouvelle. Une route humide, mais droite, rectiligne à faire peur. Et déserte. Aucun lacet traître, pas de camion meurtrier. Pas même un chevreuil imprudent. Un accident suspect comme une lame de rasoir. Anaïs était désolée. Sincèrement.

Sur la demande de Lancelot et Lucie, elle avait fait jouer ses anciens réseaux policiers pour mettre la main sur le père biologique de Rose. Elle avait contacté une jeune collègue du commissariat de La Rochelle avec laquelle elle collaborait dans le cadre de son association. Il n'avait pas fallu longtemps à cette dernière pour dénicher le certificat de décès de Richard.

Un jour du mois de juillet 1997, la voiture du docteur Le Guyader s'était crashée contre une barrière de péage peu avant Nantes. Il n'avait pas survécu.

Lancelot était anéanti. La mort de Richard vingt-deux ans plus tôt stoppait net sa quête, son espoir de guérir Rose. De ce côté-là, les nouvelles n'étaient pas bonnes non plus. Rose n'allait pas bien. « Un manque de volonté », commentaient les médecins. « La faute à l'absence » disait pudiquement Firmine. Ma faute, comprenait Lancelot. Assis sur le canapé, il gémissait la tête entre les mains. Il avait perdu dix jours, dix jours qu'il aurait pu passer à son chevet, à la chérir, la soutenir. Rose se laissait dépérir, par sa faute. Lucie assistait impuissante au désespoir de son ami, lui proposait de persévérer de retrouver une grand-mère, un cousin... Lancelot secouait un front têtu, c'était inutile, les chances de compatibilité pour la greffe de moelle étaient bien trop minces. Non, il devait rentrer. Le plus vite

possible. Lucie l'aida à dégoter un billet pour Fort-de-France dès le lendemain et une place dans le TGV de 19 h 53 pour Paris. Une heure plus tard, elle le déposait à la gare.

Le jour suivant, Lucie Hartmeyer tourna en rond toute la matinée dans son petit appartement. La venue de Lancelot avait fait monter des fourmis à ses pieds. Elle se rendait compte combien elle avait vécu en léthargie ces derniers mois. Son cerveau en ébullition criait famine. Elle avait faim d'enquête, de reportage et d'interview. Soudain, elle douta que la venue d'un bébé, aussi fantastique soit-elle, puisse combler ses besoins intellectuels. Pire ce tête-à-tête quotidien avec un petit être n'alignant pas trois mots lui sembla l'idée la plus stupide qu'elle ait eue ces trente dernières années... Pour se calmer, elle décida d'aller faire un tour sur le port. À peine était-elle sortie qu'une giboulée venteuse s'abattit sur les pavés. Lucie rebroussa chemin. Au chaud dans l'appartement, elle décida de préparer une tarte aux pommes, mais elle n'avait pas de pâte feuilletée toute faite et ses précédentes tentatives avaient toutes terminé dans la poubelle. Elle échoua sur le canapé, contemplant le ciel morne avec un vague sentiment de panique, checkant ses mails toutes les cinq minutes au cas improbable où l'un des sites avec lesquels elle collaborait parfois lui ait écrit. Elle était prête à tout, même à rédiger des fiches de bricolage. Elle alluma la télé et zappa d'une chaîne d'info continue à une autre en soupirant. Qu'allait-elle faire dans cette galère ?

Le soir, elle confia son malaise existentiel à Eliott, son plongeur de compagnon. Il écouta d'une oreille distraite, un jeune requin-marteau était malade. On craignait une fusariose, maladie fongique souvent mortelle chez cette espèce. Lucie ne comprenait pas la fascination, et encore moins la compassion, d'Eliott pour ces poissons mangeurs d'homme. À l'aquarium de La Rochelle, elle préférait les gracieuses méduses aux corolles phosphorescentes. Les délicats invertébrés flottaient langoureusement dans

leurs bouches plongés dans le noir, comme en apesanteur. Lucie pouvait les contempler pendant des heures. Un jour, Eliott lui avait fait remarquer que les tentacules de ces élégantes bestioles pouvaient être aussi mortels que les dents des requins.

La nuit, elle eut beaucoup de mal à s'endormir. Le bébé gigotait dans son ventre comme pour lui rappeler que, désormais, elle était mère avant tout.

Le matin, elle avala un bol de Ricoré, une généreuse part de brioche et se rendit à sa séance de natation prénatale. En compagnie d'une demi-douzaine de congénères, elle pédala comme Jeannie Longo, flotta sur un boudin telle une grosse baleine placide et finit grelottante de froid. De retour à l'appartement, ses courts cheveux blonds encore humides, elle se prépara une tasse de thé, jeta un plaid sur ses épaules et s'installa derrière son ordinateur. Non, malgré le renoncement de Lancelot, elle n'allait pas lâcher l'affaire comme ça. L'histoire de Christine, de David et Richard était trop romanesque pour qu'elle s'en tienne là. La mort de Richard n'était pas pour elle une fin de non-recevoir. Trop de questions restaient en suspens. Qu'avait-il fait après la fuite de Christine ? Pourquoi avait-il renoncé à son enfant à naître ? Comment s'était-il retrouvé sur cette autoroute fatale près d'Angers ? Et surtout, il existait peut-être quelque part un demi-frère ou une demi-sœur de Rose que cette dernière voudrait rencontrer lorsqu'elle serait guérie. Lucie soupira, enfin, elle le savait bien, tout cela n'était qu'un prétexte ; le virus du journalisme l'avait repris.

Lucie entreprit de fouiller Internet sur les traces de Richard. Il y avait de nombreux Richard Le Guyader sur Facebook ou LinkedIn, mais tous étaient bien vivants. Elle essaya de trouver des infos sur son tragique accident de voiture, et fit chou blanc. La toile était balbutiante en 1997 ! Elle se décida à appeler une vague connaissance à *Ouest-France*. Elle s'y était présentée

lors de son arrivée à La Rochelle. Le gars n'avait pas de job pour elle, mais il l'aurait volontiers invitée à déjeuner. Lucie avait poliment décliné. Elle espérait qu'il n'était pas ce genre de mâle définitivement vexé par un refus.

Ce n'était pas le cas. Une heure plus tard, il lui emailait deux vieux articles scannés, accompagnés d'un petit mot. « L'offre pour le déjeuner tient toujours. » Lucie sourit ; celui-là était à classer chez les persévérants. Les papiers relataient l'accident de 1997. Elle découvrit ainsi que Richard avait exercé comme médecin urgentiste au CHU d'Angers et qu'il était le fils d'Ève Le Guyader, la magnat de l'immobilier, fondatrice du réseau Atlantica. Lucie connaissait ces agences, spécialisées dans les demeures de luxe ; il y en avait une dans le centre de La Rochelle. Ève était donc la grand-mère de Rose. Très excitée, Lucie décida aussitôt de la googliser. Son enthousiasme retomba aussi sec. Un article de *Ouest-France* en date du 18 septembre 2018 titrait : « Mort d'une femme puissante ». Ève Le Guyader était décédée d'une longue maladie quelques mois plus tôt. Lucie laissa échapper un juron. Toutes les pistes allaient-elles se refermer de cette façon ? Elle survola néanmoins l'article qui retraçait le parcours de la self-made woman. Soudain une phrase attira son attention. « Le réseau Atlantica est en deuil, mais pas orphelin. C'est en effet Gwenola Le Guyader, la petite-fille d'Ève, récemment diplômée d'HEC, qui va lui succéder à la tête de cet empire immobilier. La reine est morte, vive la reine ! » Une autre petite-fille ! Bingo ! Lucie entra aussitôt le nom de Gwenola Le Guyader dans la barre de son moteur de recherche. Le site du réseau Atlantica la renseigna illico presto sur la jeune P.-D.G. La journaliste parcourut le bref CV de la jeune femme puis s'attarda sur la photo. Gwenola Le Guyader était capturée en plan taille, une tablette entre les mains. Derrière elle, floutée, on devinait une maison en pierre. Elle portait une veste bleu marine cintrée et un chemisier d'un blanc éclatant, tenue seyant à sa fonction mais un peu trop classique pour son jeune âge. Lucie zooma sur son visage.

Gwenola était jolie, d'une joliesse discrète, sans apprêt. Ses cheveux bruns séparés par une raie et retenue en queue-de-cheval encadraient un visage fin aux traits harmonieux éclairé par un regard franc et décidé. Lucie fronça les sourcils. Lancelot lui avait montré des photos de Rose. La ressemblance était troublante. Qui était Gwenola pour Rose ? Une cousine ? Deux cousines pouvaient-elles se ressembler à ce point ? Une demi-sœur ? C'était peu probable, vu l'âge de Gwenola.

Lucie décida aussitôt d'envoyer sa découverte par mail à Lancelot. Elle vérifia ensuite le décalage horaire avec la Martinique tout en constatant qu'elle avait oublié de déjeuner. Il était 10 heures dans les Antilles françaises et elle avait très faim. Elle passa dans la cuisine pour se préparer une petite salade thon-tomates et du pain grillé. Elle terminait par un yaourt à la mangue lorsque son portable sonna. La voix de Lancelot lui parvint de l'autre côté de l'Atlantique. Étrangement proche et pourtant faible, comme si son ami était sous le choc.

— C'est incroyable cette ressemblance...

— Oui, j'ai trouvé aussi.

— Mais il n'y a pas que ça...

— Oui, quoi ?

Le timbre de Lancelot n'était plus qu'un filet.

— J'ai découvert la date de naissance exacte de Gwenola sur Facebook...

Il n'avait pas perdu de temps.

— Et alors ?

— Les dates de naissance de Rose et Gwenola...

Lucie retint sa respiration. À l'autre bout du fil, Lancelot hésitait, incrédule.

— Les dates de naissance... Ce sont les mêmes. Le 14 octobre 1993.

XXX

Lucie n'avait jamais mis les pieds à Nantes. Il lui avait fallu un peu plus de deux heures pour rejoindre la cité des ducs de Bretagne à bord de l'antique Clio d'Eliott. Elle aurait préféré prendre le train mais les deux changements et les cinq heures de trajet l'avaient quelque peu découragée.

Depuis une trentaine d'années, Nantes s'était profondément transformée et jouissait d'une réputation de ville où il faisait bon vivre, d'Eldorado pour Parisiens surmenés. Lucie abandonna son auto dans un parking souterrain et déboucha dans un centre-ville entièrement piétonnier. Un ciel d'un bleu vibrant et un fond d'air piquant l'accueillirent. Grâce au GPS de son téléphone, la jeune journaliste trouva rapidement la place Royale en descendant la rue Crébillon. Elle marchait vite, elle n'était pas là pour faire du shopping ou admirer les demeures bourgeoises en tuffeau. La place, dévolue aux badauds et aux terrasses des cafés, était pavée de granit, cœur bouillonnant d'étudiants et de touristes, bien loin du rond-point infernal qu'elle avait été jusqu'en 2007. Au milieu, se dressait une fontaine monumentale hérissée de statues féminines et d'angelots aussi kitsch qu'allégoriques. Repérant l'enseigne Atlantica, Lucie délaissa ce fleuron de l'architecture nantaise pour pousser la porte vitrée de l'agence.

L'endroit ressemblait plus à une galerie d'art qu'à une agence immobilière, même de luxe. Un parquet sombre courait sur le sol, de grands murs blancs s'élevaient en bataille offrant au visiteur des tableaux abstraits aux couleurs froides. Sur la gauche se tenait un immense bureau derrière lequel une secrétaire semblait un peu perdue. Lucie se dirigea vers elle d'un pas décidé. Sous ses cheveux bruns ramenés en un chignon strict, elle avait des traits asiatiques et sa lèvre supérieure s'agrémentait d'un minuscule diamant.

— Bonjour, je désirerais rencontrer madame Gwenola Le Guyader.

La lèvre ornementée se déforma en une mimique ennuyée.

— Madame Le Guyader est en rendez-vous à l'extérieur actuellement. Je peux peut-être vous renseigner ?

— Non, certainement pas. Quand rentre-t-elle ?

La jeune femme consulta sa montre comme par réflexe.

— Je ne sais pas... mais madame Le Guyader a un emploi du temps très chargé, je ne crois pas qu'elle pourra vous recevoir. Pouvez-vous m'exposer votre requête ?

Lucie soupira avec l'air désabusé des journalistes à qui on ne la fait pas.

— C'est très important. Elle me recevra. Je vais attendre là, annonça-t-elle en désignant une profonde chauffeuse crème.

Lucie s'installa, plutôt, disparut dans le fauteuil moelleux. Devant elle, une barque peinte en blanc et recouverte d'une plaque de verre avait été transformée en table basse. Des tablettes étaient laissées à la disposition des potentiels acquéreurs pour leur permettre de découvrir les demeures de prestige proposées à la vente par Atlantica. Lucie préféra se concentrer sur le tableau en face d'elle, une explosion plutôt intéressante de bleus et de verts en trois mètres par trois.

Au bout d'un quart d'heure, une jeune femme brune sanglée dans un tailleur marine et tirant une mallette à roulettes fit irruption dans l'agence. Le temps que Lucie s'extraie du sofa traître, Gwenola avait déjà salué joyeusement sa secrétaire et disparu derrière un mur blanc. Lucie la rattrapa alors qu'elle s'apprêtait à pénétrer dans son bureau.

— Mademoiselle Le Guyader, attendez...

Gwenola stoppa net. En une fraction de seconde, son regard vert scanna la jeune impertinente, son jean délavé, ses baskets sales et son blouson en daim usé qui laissait poindre un ventre de six mois de grossesse. Une fugace onde de désapprobation traversa son joli visage régulier. Pas le bon

standing. Elle savait déjà qu'elle allait perdre son temps. En bonne commerciale, elle composa tout de même un sourire de façade. La secrétaire les avait rejointes.

— Je suis désolée, madame, cette jeune femme...

— Je dois vous parler, c'est très important...

Gwenola approuva, magnanime.

— Bien sûr, c'est très important. Atlantica a à cœur de s'occuper de tous ses clients. Mais je ne crois pas vous connaître. Fang va s'occuper de vous dans un premier temps. Cela nous fera gagner du temps à toutes les deux.

— Je ne suis pas là pour acheter ou vendre une maison.

Gwenola fronça ses jolis sourcils parfaitement épilés.

— Alors je ne comprends pas très bien, madame ?

— Mon nom ne vous dira rien.

— Écoutez, je suis très occupée. Je n'ai pas de temps à perdre avec les inconnues.

Gwenola saisit la poignée de la porte de son bureau, tandis que Fang attrapait Lucie par les épaules.

— Je vous en prie madame, venez avec moi à l'accueil.

Lucie se dégagea d'un mouvement du buste.

— Vous n'allez tout de même pas molester une femme enceinte ? demanda-t-elle avec un air de défi.

Fang interrogea sa patronne du regard. Gwenola soupira.

— Écoutez mademoiselle sans nom. Je ne sais pas qui vous êtes, je ne sais pas ce que vous voulez, mais enceinte ou non, si vous voulez me parler il va falloir prendre rendez-vous. Je vous prie de voir ça à l'accueil avec Fang.

Pour toute réponse, Lucie resta campée dans ses baskets usagés, puis elle laissa tomber :

— Vous voulez un nom ? En voici un : Christine Martinez.

Le visage de Gwenola se figea.

— Christine Martinez est votre mère, n'est-ce pas ?

La jeune femme cilla.

— Oui... D'où...

— Je suis venue vous faire des révélations sur votre mère, expliqua Lucie.

Gwenola abaissa lentement la poignée qu'elle n'avait pas lâchée pendant l'algarade.

— Entrez... Ça va aller, Fang, vous pouvez retourner à votre bureau.

La pièce était immense. Une baie s'ouvrait sur une cour intérieure où poussaient de jeunes bouleaux à l'écorce brillante et blanche comme de l'émail. Gwenola fit rouler sa valise sur l'épaisse moquette rouille. Elle marqua une pause avant de se retourner et de toiser la jeune journaliste.

— Si c'est une plaisanterie, je la trouve moyennement drôle. Ma mère a disparu en mer à bord d'un voilier de plaisance quelques semaines après ma naissance, c'est-à-dire il y a vingt-six ans. Je ne vois pas trop ce que vous pourriez me révéler là-dessus.

Lucie soutint son regard accusateur sans se démonter.

— C'est donc ce qu'on vous a raconté...

Gwenola fronça les sourcils. Malgré elle, son pouls s'était sensiblement accéléré. Une impression étrange de déjà-vu s'était emparée d'elle. Comme si elle avait déjà vécu cet instant, ou plutôt comme si elle n'avait vécu que pour lui.

— Je crois que nous devrions nous asseoir, commença Lucie.

XXXI

Dimitri Vassili portait beau ses soixante et onze ans. À la mort de Richard, dont Gwenola ne gardait que le fugace souvenir d'un homme en uniforme (un gendarme) retenant sa grand-mère qui glissait vers le sol, il était venu s'installer au Manoir et, depuis, la jeune femme l'avait toujours considéré comme son grand-père. Bien qu'il ne fît aucun effort pour s'entretenir et ne crachât pas sur la bonne chère et les alcools millésimés, Dimitri gardait belle allure. La faute, sans doute, à sa belle stature effaçant comme par miracle sa bedaine de bon vivant, à ses cheveux poivre et sel toujours fournis et un regard qui n'avait rien perdu de son magnétisme. L'avocat se déplaçait comme un jeune homme et maniait la rhétorique comme jamais. Quoique... Depuis la maladie d'Ève, quelque chose avait changé, une certaine lenteur à peine perceptible dans les gestes pour qui le connaissait bien, un air las quand il se supposait seul, comme s'il n'y croyait plus vraiment, comme s'il donnait le change, pour elle, Gwenola, sa plus que fille, son joyau, sa raison de vivre. Il l'adorait, elle le savait, il l'aimait plus que ses fils qui ne lui avaient pas pardonné l'abandon du domicile conjugal. Gwenola ravala ses larmes en claquant la portière. La trahison n'en était que plus amère. Mais savait-il ? Avait-il été complice de cette forfaiture ?

Assis sur le canapé, son sempiternel verre de cognac du soir à la main, Dimitri guettait le retour de Gwenola. D'abord, les crissements sur le gravier, la portière qui claque, les pas pressés dans l'escalier du perron, la porte d'entrée, le sac qui tombe sur le parquet... Et puis son parfum léger, sa main sur sa nuque, un baiser léger, son éternel « Quelle excellente journée de merde ! » qui les faisait tous les deux éclater de rire avant qu'elle ne s'affale à côté de lui sur le sofa et se débarrasse de ses escarpins. Il

écouterait le déroulé de sa journée, ferait quelques traits d'humour, laisserait l'alcool embrumer doucement son cerveau, souffrirait en silence jusqu'au moment d'avaler son Stilnox. Comme elle lui ressemblait. Comme Ève lui manquait... La même vivacité d'esprit. Le même cynisme désinvolte. À la mort de Richard, il l'avait ramassée en vrac. Anéantie par la disparition de ce fils qu'elle chérissait autant qu'elle ne l'avait jamais compris. Dimitri n'avait plus hésité, il avait quitté sa femme, ses fils déjà grands pour emménager au Manoir. Ève avait remonté la pente. Et ils avaient été heureux, tous les trois, Ève, Gwenola et lui. L'annonce du cancer de sa compagne l'avait dévasté, mais il avait continué à faire semblant, pour elles. Six mois plus tard, son décès était toujours une plaie béante. Certes Dimitri mangeait, buvait, souriait, expédiait les affaires courantes de son cabinet, mais sans appétit, sans envie, sans joie. Son seul plaisir était de voir Gwenola chausser si bien les bottes de sept lieues de sa grand-mère.

Si Ève Le Guyader avait été déçue par son fils, elle avait été comblée par sa petite-fille. Gwenola avait coché toutes les cases. Cavalant plutôt que marchant sur les traces de son aïeule. Elle avait été une enfant vive, charmeuse. Une étudiante brillante, concrétisant tous les rêves d'Ève. L'héritière tant espérée.

Gwenola stoppa sa voiture devant le perron. Elle ouvrit la portière et posa un escarpin sur le gravier. Derrière les hautes fenêtres à petits carreaux, Dimitri l'attendait, encore inconscient du tsunami qui venait de bouleverser leur existence sous l'apparence d'un petit bout de femme blonde. Au lieu de se diriger vers le Manoir, Gwenola obliqua à droite, vers la pâture d'Attila. Pour ses six ans, Ève lui avait offert un poney shetland. Dimitri avait déclaré que cela faisait très *Autant en emporte le vent* et qu'un vélo aurait été plus judicieux. D'abord ravie, Gwenola avait vite déchanté. L'animal répondant au doux nom de Caramel s'était révélé têtu et assez vicieux. Qui

tentait de le caresser s'exposait à une méchante morsure. Il fallait aussi éviter de l'approcher par la croupe car il n'était pas rare qu'il bottât. Il avait été rebaptisé Attila. Vingt ans plus tard, il était toujours là, le poil roux un peu plus hirsute, les sabots déformés, et toujours aussi revêche. Gwenola s'accouda à la clôture en bois. Ses talons fins s'enfonçaient dans la terre humide. Attila leva un œil soupçonneux puis se remit à brouter. Contemplant son cadeau d'anniversaire de petite fille riche, Gwenola songeait combien leurs trajectoires avaient été différentes à Rose et à elle. Une gamine sauvage ballottée d'île en île sur un voilier et une fillette sage élevée dans la soie. Mais sa sœur jumelle avait eu une mère, pas elle.

Dans un premier temps, Gwenola avait rejeté en bloc les révélations de la journaliste. C'était trop gros, trop incroyable. Lucie lui avait alors montré des photos de Rose que Lancelot lui avait envoyées. La ressemblance l'avait troublée, mais ce n'était pas une preuve. Lucie lui avait présenté un cliché de la carte d'identité de Rose avec la même date de naissance que la sienne. Elle lui avait raconté que David et Christine s'étaient enfuis sur un voilier. Petit à petit, les morceaux du puzzle s'étaient emboîtés. Les pans de brume qui avait terni son enfance s'étaient déchirés. La tristesse de son père, la contrariété d'Ève lorsqu'elle évoquait sa mère qui avait vite fait comprendre à la petite Gwenola que ce n'était pas un sujet à aborder.

Gwenola se détacha de la barrière et abandonna Attila à son repas de ray-grass. Depuis le départ de Lucie, elle avait une boule dans la gorge qui n'était pas près de disparaître. Restait un point à éclaircir, un point dont elle avait peur de connaître l'élucidation. Quel rôle Dimitri avait-il joué dans tout ça ?

Sanglée dans son tailleur, Gwenola pénétra dans le salon, mais ne se dirigea pas vers le canapé comme elle en avait l'habitude. Elle s'installa sur le fauteuil en face de Dimitri, retira ses chaussures à talons étrangement crottées et replia ses pieds sous ses fesses à la manière d'Ève. D'un air

préoccupé, elle fixa en silence le feu dans la cheminée. Le reflet des flammes formait sur ses joues pâles des dessins vivants aux tons chauds, des petits danseurs capricieux.

— Des soucis ?

Gwenola ne répondit pas, observant la bûche qui se consumait. Soudain sa voix s'éleva.

— Dis-moi que tu n'y es pour rien, Dimitri ?

Le vieil homme serra plus fort son verre.

— De quoi parles-tu ?

Gwenola se tut un instant, puis reprit toujours sans le regarder.

— La mort de mon père, je ne m'en souviens pas vraiment. Je ne le voyais que quelques week-ends par an de toute façon. Et puis, je t'avais toi, tu étais mon « papou ». Et on allait sur sa tombe. Pas souvent, mais parfois. Mais ma mère... ma mère, je l'ai attendue longtemps. En secret, car je sentais bien que Mamie ne l'avait pas beaucoup aimée.

Elle tourna brusquement la tête et planta ses yeux dans ceux de Dimitri.

— Est-ce que tu sais ce que ça fait à un enfant de lui dire que sa mère a disparu en mer ? Disparue, pas morte. Est-ce que tu sais combien d'années je l'ai attendue ? Combien d'années il m'a fallu pour comprendre qu'elle était morte ? Pour l'accepter ?

Dimitri baissa les yeux sur le liquide ambré dans son verre.

— Et aujourd'hui, il y a cette femme... poursuivit Gwenola, cette journaliste qui vient à l'agence, qui dit que ma mère n'a pas disparu en mer après ma naissance... Qu'elle m'a abandonnée. Qu'elle a préféré partir avec un quasi inconnu plutôt que de s'occuper de moi...

La respiration de Gwenola s'était accélérée. De ses yeux soudain brillants, une larme s'échappa, courut le long de l'arête de son nez. Elle ne l'essuya pas.

— Perdue en mer, comme c'est commode ! Est-ce que tu sais combien d'années ? Combien de foutues années ? explosa-t-elle. Combien de foutues années pour accepter ce mensonge ?

C'était au tour de Dimitri de se taire. Gwenola s'était levée et marchait de long en large comme un lion en cage. Elle émit un ricanement bref.

— Ma mère, ma pauvre mère que je plaignais d'être morte si jeune en laissant derrière elle un bébé. Ma pauvre mère est partie avec un autre homme et le bébé qu'elle avait choisi. Un autre bébé, plus beau, en meilleure santé ! En m'abandonnant, moi !

Dimitri secoua la tête et objecta d'une voix basse.

— Non, tu ne sais pas tout, Gwenola.

— Alors, dis-moi ! intima la jeune femme en se plantant devant lui. Parle, enfin !

Dimitri releva lentement les yeux.

— Ta mère ne t'a pas abandonnée, Gwenola. Elle t'a vendue à Ève. Contre sa liberté. Pour te sauver.

Gwenola le fixait, incrédule. Elle déglutit difficilement.

— Dis-moi... Dis-moi au moins que tu n'y es pour rien.

Dimitri Vassili se leva et marcha d'un pas lourd jusqu'à la cheminée. Le feu crépitait comme un gamin joyeux indifférent aux problèmes des grands. Dimitri laissa une chaleur bienfaisante l'envahir. Il ferma les yeux, se projeta vingt-six ans en arrière. Ce jour-là, le vent du nord soufflait fort sur la plage de Ruscumunoc. Les embruns transperçaient son costume Armani et la fraîcheur du sable mouillé pénétrait les semelles fines de ses chaussures de ville. Il se souvenait de ce moment comme si c'était hier. Il ne regrettait rien.

— Non seulement j'y suis pour quelque chose... mais, en tant qu'avocat... et ami, de la famille, c'est moi qui me suis occupé de tout.

Dimitri prit une profonde inspiration.

— Le 15 octobre 1993, sur une plage du Finistère, j'ai fait un deal avec David Normand.

OceanofPDF.com

1993

XXXII

Jetant au vent du nord ses appels criards, une mouette tournoyait au-dessus de sa tête. Derrière lui, la falaise abrupte plongeait vers la plage qui ruisselait jusqu'au camaïeu étincelant de verts et de bleus de la mer Celtique. L'eau cristalline venait mourir à ses pieds en un va-et-vient immuable.

Invisible à la vue, l'ambulance attendait en haut du sentier escarpé menant au parking désert. Les mains gelées enfoncées dans les poches de son pantalon, Dimitri Vassili observait le bateau qui dansait dans la crique. Il consulta à nouveau sa montre ; il était pile à l'heure pour l'échange. Deux silhouettes se détachèrent sur le pont du voilier. L'une d'elles prit précautionneusement place à bord du Zodiac accolé au *Nautilus*. Le bruit du moteur s'éleva à travers celui des bourrasques. L'embarcation se mit en branle. Petit à petit, Dimitri distingua les traits du conducteur, ses bras musclés dépassant d'un T-shirt kaki. David Normand tenait le gouvernail d'une main, serrant de l'autre son précieux chargement contre lui. En quelques secondes, il parcourut les quelques mètres qui le séparaient du rivage où l'attendait l'avocat.

David enjamba le boudin du Zodiac et fit quelques pas sur le sable mouillé. Il tenait contre sa poitrine un nouveau-né enveloppé dans une couverture rose.

— Vous avez le contrat ?

Dimitri hocha la tête et désigna du menton une chemise en carton rouge qu'il avait glissée sous son biceps.

— Christine ne vient pas ?

— Elle préfère rester à bord.

— Alors, il n'y aura pas d'échange. Je veux la voir. Je veux être sûr qu'elle agit de son plein gré.

David fronça les sourcils, scruta, inquiet, la plage déserte. Un faible vagissement s'échappa de la couverture.

— Je suis seul comme convenu, assura Dimitri.

— Vous lui avez parlé à la radio hier. Christine ne veut pas vous voir et le bébé a besoin de soins rapidement.

— Le bébé, et Christine, devraient être à l'hôpital depuis deux jours. C'est par votre faute qu'ils sont sans soin. Je ne vous fais pas confiance, Normand. Je veux voir Christine. C'est non négociable.

David réfléchit un instant puis opina.

— OK. Mais il va falloir mouiller votre beau pantalon, Maître. Je vous emmène sur le bateau. C'est non négociable.

Il lui tendit l'enfant emmaillottée.

— Prenez-la, j'ai besoin de mes mains pour manœuvrer.

Ils firent le chemin en sens inverse. Arrivé au *Nautilus*, David coupa le moteur et désigna l'échelle qui pendait contre la coque.

— Un peu d'exercice, Maître. Je vous attends ici.

Dimitri déposa le nourrisson enveloppé dans le lainage parmi des cordages secs et se leva en vacillant. Ses pieds étaient trempés, et glacés.

— Christine est dans la cabine avec l'autre bébé, l'informa David.

Dimitri lui jeta un regard interloqué.

— L'autre bébé ?

— Oui... Le second bébé.

— Christine a eu... des jumeaux ?

— Des jumelles. Vous ne le saviez pas ? Richard ne vous l'a pas dit ?

Dimitri émit un ricanement bref.

— Il semblerait que Richard n'ait pas tenu sa mère au courant de ce... détail.

L'avocat escalada l'échelle. Sur le pont, il avisa l'escalier qui descendait vers la cabine et l'emprunta. Christine était assise sur une banquette et allaitait un minuscule bébé emmaillotté dans un pull d'adulte. Des bruits de succion goulue emplissaient l'espace exigü. Elle avait maigri ; ses cheveux étaient emmêlés et ses traits tirés, mais elle semblait en bonne santé. En découvrant Dimitri Vassili, son visage s'assombrit.

— Je ne veux pas vous voir. Allez-vous-en !

L'avocat écarta les mains en signe d'apaisement.

— Je suis venu m'assurer que tu allais bien, Christine. Et que tu agissais de ton plein gré.

— Je vais bien, et j'ai pris ma décision de mon plein gré. Je pars avec David.

— David Normand... est un fou malade de chagrin. Il te manipule. Il veut seulement atteindre Richard à travers toi...

Le bébé émit un hoquet. Christine caressa le duvet brun qui couvrait son petit crâne.

— Richard t'attend. Toi et ses filles. Il t'aime.

La jeune femme gardait la tête baissée, mais Dimitri put observer une larme rouler sur sa joue pâle. Soudain, elle releva le menton et cria presque :

— David m’aime aussi. Et je l’aime. Richard, je ne veux plus le voir, je ne veux même plus entendre son nom ! Après ce que j’ai appris... après ce qu’il a fait à Hannah Friedmann... je ne pourrai plus jamais le regarder en face, je ne pourrai plus jamais supporter ses mains sur moi...

Dimitri aurait pu argumenter que la participation active de Richard dans le viol et le meurtre d’Hannah n’était pas avérée, qu’à l’époque il n’avait que dix-sept ans, mais il se tut. Christine était au-delà de la raison, et, lui aussi, parfois, avait du mal à regarder Richard en face.

— Comment a-t-il pu me cacher ça ? Comment avez-vous pu me le cacher ? J’avais le droit de savoir ! poursuivait la jeune femme. J’avais le droit de savoir avant de porter ses enfants !

Richard avait été jugé par les hommes. Il avait été acquitté, il avait le droit à l’oubli, songeait l’avocat en Dimitri, mais il savait que cette thèse serait non recevable pour une jeune femme entière comme Christine.

— Et l’autre bébé ? demanda-t-il au bout d’un moment.

Christine était à nouveau penchée sur le minuscule nouveau-né accroché à son sein.

— Elle est malade, elle a besoin de soins. Vous deviez la conduire à l’hôpital, c’est ce qui était convenu.

— Je vais le faire, mais ce bébé a aussi besoin de sa mère.

— Elle aura son père, et sa grand-mère... si elle survit.

Le poulx de Dimitri s’accéléra ; il ne s’était pas imaginé que l’état de l’enfant était si désespéré.

— Une ambulance attend en haut de la plage. Il y a de la place pour toi et les deux bébés. Prendre la mer comme ça, avec un nouveau-né, c’est dangereux... Tu pourras divorcer. Ève subviendra à tes besoins...

— David est un excellent marin. C’est avec lui que je veux vivre maintenant. Il élèvera Rose comme sa fille. Si vous nous laissez en paix, tout se passera bien.

— Christine, tu es sûre de toi ?

— Oui.

Dimitri déposa la chemise rouge sur la table en bois verni.

— Comme convenu, Ève s'engage à élever sa petite-fille et à vous verser une rente annuelle sur le compte bancaire de votre choix. En échange, elle ne veut plus jamais entendre parler de toi ou de David Normand.

Dimitri se dirigea vers la sortie.

— Ève n'est pas au courant pour le second bébé. Je ne lui dirai rien. Richard non plus, je m'en porte garant. C'est mieux ainsi. Bon vent, Christine... mais je crains qu'il soit mauvais.

Dimitri regagna le Zodiac. Tandis que David les reconduisait vers la grève, il écarta la couverture. L'enfant darda sur lui ces yeux bleus étrangement opaques des nouveau-nés. Ses lèvres étaient violettes et sa respiration sifflante. La main glacée de la peur se posa sur la nuque de l'avocat. Qu'avaient fait ces deux fous ? Qu'avait-il fait, lui, à négocier les intérêts d'Ève quand ce petit être luttait pour sa survie ? Pourquoi n'avait-il pas alerté la police comme il en avait eu l'intention lorsque David l'avait contacté pour lui proposer ce marché insensé ? Pourquoi avait-il cédé aux pressions d'Ève ? Ève qui voulait sa petite-fille pour elle seule, écartant une mère qu'elle méprisait, laissant son fils dans l'ignorance du drame qui se déroulait pour le mettre plus tard devant le fait accompli... L'étau du stress agrippa ses épaules. Avec douceur, il rabattit la couverture sur le petit corps transi de ce bout d'humain qui débutait si mal dans la vie. À cet instant, Dimitri comprit qu'il allait se battre pour cette petite fille, chaque minute de son existence.

À proximité de la plage, Dimitri sauta dans l'eau, bientôt rejoint par David qui portait le nourrisson enveloppé dans sa couette. Les deux hommes se toisèrent un moment.

— Le malheur n’excuse pas tout, déclara Dimitri.

David soutint son regard puis lui tendit l’enfant. Le bébé souffrant changea de bras. Dimitri fit encore un pas en avant et cracha entre ses dents :

— Vous êtes content, Normand ? Vous vous êtes assez vengé ? Je ne veux plus jamais entendre parler de vous, vous m’entendez ? Plus jamais. Je vous défends d’approcher Ève ou Richard dorénavant. Et si vous contrevenez, je vous ferai vivre l’enfer sur terre. Laissez la famille Le Guyader tranquille. Définitivement. Vous et Christine, désormais, vous êtes morts. Vous n’existez plus.

Avant que son interlocuteur n’ait pu répondre, Dimitri se retourna et se hâta sur le sentier rocailleux. Lorsqu’il fut en vue de l’ambulance, les portes arrière s’ouvrirent et il s’engouffra dans l’habitacle. La pédiatre urgentiste, qu’il avait engagée à prix d’or en échange de son silence, lui prit le bébé des bras et l’étendit sur le brancard tandis que le chauffeur démarrait en trombe. La clinicienne posa délicatement un masque à oxygène sur le petit visage bleui. Elle chaussa un stéthoscope dont elle plaça l’embout sur la minuscule poitrine où battait follement le petit cœur blessé. Dimitri l’interrogea du regard.

— Ça ira, mais il n’y a pas de temps à perdre. Je vais lui faire des injections pour la stabiliser jusqu’à sa prise en charge au CHU. Pour les papiers vous avez fait le nécessaire ?

— Tout est en ordre.

Dimitri poussa un profond soupir de soulagement et, s’adossant à la paroi du véhicule, ferma les paupières. La musique lancinante de ressac emplissait son crâne. Il songea à la mer Égée, à ses eaux translucides dévoilant des fonds turquoise ou émeraude, aux côtes déchiquetées de l’île

d'Hydra où sa famille possédait autrefois une villégiature. Cette image l'apaisa. Un jour, il y emmènerait cette enfant venue de l'océan. Il s'en faisait le serment.

OceanofPDF.com

1997

XXXIII

L'Audi avalait les kilomètres. En ce jeudi matin, l'autoroute était déserte. Dans moins de vingt minutes, il serait au Manoir. Plus d'un mois qu'il n'y avait pas mis les pieds. Angers et Nantes étaient pourtant voisines, mais les week-ends passés avec Ève se révélaient toujours une épreuve. L'incompréhension entre le fils et la mère n'avait fait que croître avec les années. Richard savait qu'il avait déçu Ève ; il lui en voulait de le montrer si fort. Il lui en voulait aussi de ne pas l'avoir protégé, ou alors trop tard, quand le venin était distillé, le mal fait. Malgré tout, il s'astreignait à ces visites. Pour Gwenola, sa fille. Cette enfant vive et affectueuse qu'il aimait sincèrement, mais de loin, comme s'il n'en avait pas vraiment le droit.

Richard effectua une petite pointe à 160 kilomètres/heure pour doubler une Mercedes immatriculée en Belgique. Son cabriolet était un merveilleux petit bolide, souple et rapide comme un fauve. Une folie. Il fut pris d'un rire triste. Grâce à cet achat, c'était sans doute la première fois de sa vie qu'il avait impressionné Ève. Richard se rabattit. Ses pensées retournèrent vers Gwenola.

Leur toute première rencontre avait eu lieu au CHU de Nantes. Un bébé d'à peine deux kilos, si fragile dans son berceau de réanimation au milieu duquel il disparaissait sous les tuyaux. L'opération s'était bien déroulée, lui avait assuré sa consœur chirurgienne. Les constantes étaient bonnes. L'enfant ne garderait pas de séquelles. Richard s'était approché du petit lit, avait glissé son index dans le minuscule poing serré et avait senti la vie palpiter.

Puis il avait abandonné Gwenola à Ève. Qu'aurait-il pu faire d'autre avec son poste de médecin urgentiste à La Rochelle ? Deux ans plus tard il avait été muté à Angers qui était plus proche du Manoir, mais suffisamment éloignée de la cité des ducs de Bretagne pour échapper à la fêrule maternelle. Il travaillait dur, il aimait son métier. Parfois, il était heureux.

L'autoroute luisante d'une récente averse se déroulait sous les pneus de l'Audi. Sur la droite, un panneau indiqua le péage dans un kilomètre. Richard se remémora ce matin d'octobre 1993, rincé d'une même pluie brutale. Fatigué, il sortait d'une nuit de garde mouvementée. Sur le parking détrempé de l'hôpital de La Rochelle, il avait reconnu la Porsche de l'avocat. Son cœur avait manqué un battement. Une mauvaise nouvelle, forcément une mauvaise nouvelle. Il était sans signe de vie de Christine depuis plus d'un mois. Différents indices avaient accrédité la thèse de l'enlèvement. Les chances de retrouver la jeune femme vivante s'amenuisaient de jour en jour. Chaque minute, Richard s'attendait au coup de fil, à la visite, fatidiques, lui annonçant l'inéluctable.

Le visage grave, Dimitri lui avait demandé de prendre place dans la voiture de luxe. Les doigts de Richard se crispèrent sur le volant au souvenir du discours de l'avocat.

Il croyait Christine kidnappée par un pervers, un détraqué sexuel. Pas un instant, il n'avait soupçonné David Normand. La nouvelle l'avait glacé. Dans la Porsche qui sentait le cuir neuf, anéanti, il avait tout accepté. Renoncé à Christine qui ne l'aimait plus, à son second enfant dont il devrait taire l'existence même. Validé ce marché monstrueux entre David Normand et sa mère.

Ève avait ce qu'elle voulait : une héritière tout à elle. Lui expierait sans fin le viol et le meurtre d'Hannah. C'était justice, pensait-il à l'époque. Aujourd'hui, il doutait. Peut-être aurait-il dû se battre. Il aurait pu dénoncer David Normand, parler avec Christine, s'expliquer... Mais se battre contre Ève ? Richard secoua la tête. Il avait essayé toute sa vie ; c'était impossible.

L'Audi filait à 140 kilomètres/heure. Les feux stop d'un van dévoilant la croupe baie d'un cheval s'allumèrent devant elle. D'un coup de volant, Richard l'évita de justesse. Chassant ses idées obsédantes, il redressa le véhicule et se concentra sur la ligne droite de l'autoroute. Ses yeux s'écarquillèrent d'effroi.

À cinquante mètres devant lui, la barrière de péage se dressait, haute et dure comme une vague scélérate.

Son pied droit hésita. À peine.

Il était trop tard.

2019

XXXIV

Comme à chaque fois qu'elle était angoissée, Gwenola toucha la cicatrice sur son sternum. De l'autre main, elle agrippa le dossier de son siège. Bien sûr, elle savait qu'elle avait été opérée, bébé, mais elle ignorait qu'elle avait frôlé la mort de si près. Ses doigts parcoururent le trait blanc, légèrement boursouflé. Vingt-six ans plus tôt.

Sa poitrine écartelée comme à l'étal d'un boucher. Mis à nu le muscle palpitant. Réparé l'agencement, écarté ici, bouché là. Les chirurgiens s'étaient affairés plusieurs heures pour rafistoler son cœur de nourrisson. Son cœur cousu main. De la belle ouvrage.

Sous sa paume, son rythme cardiaque s'accéléra. Sa cicatrice, son talisman. Qui la protégerait de la mort encore une fois, songea-t-elle ; quoique les chances que le Boeing s'écrase sur le tarmac de l'aéroport de Fort-de-France soient infinitésimales. Gwenola prit une profonde inspiration. Il lui semblait que la descente n'en finissait pas. Imperturbable, son voisin de siège poursuivait la lecture de son journal. Elle ferma les yeux. Enfin, le train d'atterrissage rebondit sur la piste.

L'avion immobilisé, la jeune femme agrippa sa valise dans le coffre suspendu et fit docilement la queue pour sortir de l'appareil. En haut de l'escalier, la chaleur l'accueillit, l'étreignit comme une amie exubérante. Gwenola chercha son souffle, posa les doigts sur son décolleté. Mettre le pied en Martinique, c'était comme sauter dans une étuve, plonger dans l'inconnu, dans son passé enfoui. Découvrir Rose, cette sœur préférée, cette sœur meurtrie. Son alter ego, sa jumelle. Son sang dans d'autres veines, ses traits sur un autre visage. Combler le vide, remplir l'absence, même si, elle le savait, le temps perdu ne se rattrape pas. Gwenola emportait dans son bagage une photo de Richard pour Rose. Il devait avoir une vingtaine d'années et arborait des boucles brunes et un regard mélancolique. Gwenola en voulait à Ève et à Dimitri de lui avoir menti, à Christine de l'avoir abandonnée. Christine, cette mère deux fois perdue en mer. Elle n'arrivait pas à en vouloir à Richard, ce père lointain au regard mélancolique, écrasé par une histoire trop lourde pour lui.

Tirant son bagage, Gwenola avançait, noyée parmi les autres passagers. Devant elle, l'aéroport déployait son arc de cercle décoré de frêles palmiers tandis qu'au loin des collines douces s'évaporaient dans l'air saturé d'humidité. Le ciel était d'un bleu qui n'existait pas en métropole. La jeune femme avait troqué son tailleur strict contre un jean qui, déjà, lui collait à la peau. La sueur perlait sur sa nuque, sur ses tempes. Autour d'elle, les gens babillaient, l'enveloppant d'un doux sabir mêlant français et créole.

Gwenola était venue pour sauver Rose, comme elle avait été sauvée vingt-six ans plus tôt. À deux décennies d'écart, les deux sœurs côtoyaient la mort dans un lit d'hôpital. Comme si la faute originelle paternelle les avait marquées du sceau de la grande faucheuse.

Dans le hall, la fraîcheur de la climatisation la surprit désagréablement. Elle chercha Lancelot des yeux. Avant d'embarquer, elle s'était inquiétée de la façon dont elle le reconnaîtrait. Lucie avait souri. Ne t'en fais pas, lui te

reconnâtra, avait-elle murmuré.

Soudain, elle l'aperçut. Un peu à l'écart, imposant, seul. Il était vêtu d'un jean et d'un T-shirt beige trop large pour son chagrin. Elle s'approcha, le cœur cousu main battant à tout rompre. Lancelot ne fit pas un geste, se contentant de la fixer de ses yeux rougis.

Les larmes creusaient sur les joues d'ébène deux ravins brillants.

OceanofPDF.com

Ouvrage réalisé par Cédric Cailhol Infographiste pour les [Éditions du Rouergue](#)

ISBN : 978-2-8126-2311-0

[OceanofPDF.com](#)

Table des matières

Présentation

De la même autrice, chez le même éditeur

Comme une vague scélérate

Partie I

LE LIVRE DE ROSE

2019

Partie II

LE LIVRE DE CHRISTINE

1993

2019

1993

2019

Partie III

LE LIVRE D'HANNAH

1982

1983

Partie IV

LE LIVRE DE GWENOLA

1993

2019

1993

1997

2019